REVUE
DES ÉTUDES SLAVES

INSTITUT D'ÉTUDES SLAVES

REVUE
DES ÉTUDES SLAVES

TOME VINGTIÈME

Fascicules 1-4



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

1942

L'ARTICLE EN VIEUX SLAVE,

PAR

ANDRÉ VAILLANT.

L'article vieux-slave n'est pas *tŭ* postposé, qui conserve en vieux slave sa valeur pleine de démonstratif : c'est le relatif anaphorique **yo-*, préposé en iranien, postposé en balto-slave. En baltique et en slave, il est en voie de disparition à l'époque historique.

On le connaît bien dans la forme déterminée de l'adjectif, lit. *geràs-is* « le bon », sl. *blagŭ-jĭ*, en regard du type av. (*čarətąm*) *yąm darəyąm* « (la piste) longue » (« laquelle longue », acc. fém. sing., = v. sl. *dlŭgǫ-jǫ*), v. perse (*kāra*) *hya bābairuviya* « (l'armée) babylonienne » (« lequel babylonien », nom. masc. sing., = v. sl. *vavilonĭskŭ-jĭ*). En iranien, le relatif, concurrencé par un démonstratif, qui introduit l'adjectif ou le terme déterminant, est proclitique, et l'adjectif ainsi apposé suit ordinairement le substantif qu'il détermine; de même en grec *ὁ*, produit de la fusion du relatif **yo-* dans le démonstratif **so/to-*, est proclitique, et la place du terme apposé est libre. Mais en sanskrit le relatif *yaḥ* est fréquemment enclitique; en gotique, l'élément relatif *-ei*, représentant sans doute **ī*, forme fixée en regard de la forme thématique **yo-*, est une postposition (*sa-ei* « lui qui », neutre *þat-ei*, etc.). Confondu avec le démonstratif anaphorique **i-*, le relatif **yo-* est régulièrement enclitique en lituanien : *-is*, à côté de la forme tonique *kur-ìs*, *kur̃s;* et en slave : *-jĭ*, à côté de la forme tonique *jĭže;* d'où lit. *geràs-is výras*, sl. *blagŭ-jĭ člověkŭ* « l'homme bon », où le groupe en apposition, l'adjectif déterminé, précède normalement le substantif. En slave, les tours *člověkŭ jĭže blagŭ* et *blagŭ-jĭ člověkŭ* sont identiques, si ce n'est que le second est seul usuel dans le cas de l'adjectif apposé, et que le premier, habituellement

réservé au cas d'appositions plus complexes comme dans *otĭcĭ našĭ jĭže na nebesexŭ* (*ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς*), apparaît surtout en vieux slave dans des calques du grec.

Mais le vieux lituanien conserve au moins une trace d'un emploi plus libre de l'ancien relatif enclitique, hors du tour fixé de l'adjectif déterminé : c'est dans le terme religieux *dangujesis* « qui (est) dans le ciel », obtenu par postposition du pronom *-is* au locatif *dangūjė* de *dangùs*, avec un *-s-* de liaison pris au type adjectival de *geràs-is*. Le vieux slave présente une locution adverbiale déterminée plus curieuse encore : на-божиѩ-и чловѣкъ rendant le grec *ὁ κατὰ Θεὸν ἄνθρωπος*.

Cette expression grecque tirée de saint Paul (*τὸν καινὸν ἄνθρωπον τὸν κατὰ Θεὸν κτισθέντα*, *Eph.*, IV, 24) est courante dans le *Commentaire sur les Psaumes* d'Hésychius (Pseudo-Origène). Ainsi dans le commentaire à Ps. LXI, 6 : *ὁ κατὰ Θεὸν ἄνθρωπος λέγει πρὸς αὐτόν*; la traduction vieux-slave, dont on sait qu'elle est très ancienne et remonte, sinon à l'époque moravo-pannonienne de Cyrille et Méthode, du moins à l'époque vieux-macédonienne de l'école de saint Clément, porte ici : на б(о)жиѩ и чловѣкъ гл(агол)етъ къ немоу; tel est le texte du Psautier de Bologne, et, comme l'édition de Jagić ne signale pas de variante, on doit penser que и se rencontre également dans les autres manuscrits. Une forme isolée prouverait peu dans des copies du XIII[e] et du XIV[e] siècle, mais on lit de même на б҃жиѧ и ч҃лкъ, XLI, 2 dans Bon (et Pog?), altéré en и на б҃жиѩ ч҃лкъ Sof, на б҃ство и ч҃лкь Buc; на божиѩ и чловѣкъ, CXVIII, 51 Pog Buc (и manque dans Bon), CII, 22 Pog Sof (и manque dans Bon), XXV, 4 Bon (et Pog?, -иѥ и Buc), XVIII, 14 Bon (et Pog?); et en outre на б҃жиѩ и живы : *ὁ κατὰ Θεὸν ζῶν*, CXVIII, 119 Pog Sof, qu'il faut sans doute restituer en на-божиѩ-и живъ; рече си на б҃жиѩ и ч҃лкъ : *Φησὶν ὁ κατὰ Θεὸν ἄνθρωπος*, CXVIII, 104 Pog Buc (сѩи на б҃жиѧ Bon Tolst., сѧи б҃и Sof), où рече a été sûrement superposé à сѧтъ altéré, et qu'il faut en conséquence rétablir en сѧтъ на-божиѩ-и чловѣкъ. En tout huit exemples, et s'il subsistait un doute, il serait dissipé par la présence de la forme neutre на-божиѩ-ѥ dans le seul cas où le texte l'appelle : и на б҃жиѩ ѥ богатъство : *καὶ ὁ κατὰ Θεὸν πλοῦτος*, CXVIII, 14 Pog (на б҃жиѥѥ Buc, на б҃жиѥ Bon Sof, на б҃жию Tolst.). On comprend que les copistes, qui n'identifiaient pas plus le tour que l'éditeur moderne Jagić, l'aient altéré, ordinairement par suppression de l'élément -и qui leur paraissait superfétatoire. Aussi trouve-t-on ailleurs на б҃жиѩ ч҃лкъ, LXXXIII,

3, etc., sans qu'une trace de -и soit signalée par Jagić dans les manuscrits.

Les seules formes qui apparaissent sont le nominatif singulier masculin на-божиѩ-и et neutre на-божиѩ-е. Le tour n'était plus susceptible d'être fléchi; au lieu des cas obliques, on trouve une périphrase avec le participe « étant » : gén.-acc. на бжиѩ сѫштаадго чл҃ка, LXX, 23, etc. Il en est de même en vieux slave, ordinairement, pour le tour иже на небесехъ, qui n'a trouvé une flexion complète, toute artificielle, qu'en slavon.

Voilà la preuve que le relatif anaphorique atone, faisant fonction d'article postposé, conservait encore dans le vieux slave le plus ancien une certaine liberté d'emploi. Il apparaît dans d'autres cas.

Joint au pronom interrogatif et indéfini *kŭ*(*to*), il a donné l'adjectif interrogatif et indéfini *kŭ-jĭ*, dont la flexion s'est altérée autrement que celle de l'adjectif déterminé. A la différence du juxtaposé grec ὅσ-τις, relatif indéfini, le juxtaposé *kyi* est un interrogatif rapporté à un substantif par l'anaphorique *-jĭ*, et comparable au français « lequel ».

Joint aux nombres cardinaux, dont une partie sont des substantifs, il en fournit la forme déterminée (P. Diels, *Altkirch. Gramm.*, pp. 218-219) :

Nom. masc. единъı же на десѧте оученикъ οἱ δὲ ἕνδεκα μαθηταί, Mat., XXVIII, 16; gén. отъ единаадго Бога παρὰ τοῦ μόνου Θεοῦ, Jean, V, 44 (Mar.); dat. единоуемоу на десѧте τοῖς ἕνδεκα, Marc, XVI, 14 (Mar.); etc. *Jedinŭ* est un adjectif, mais de flexion pronominale.

Acc. duel masc. дъваꙗ разбоиника глаголетъ λέγει τοὺς δύο λῃστάς, dans le Commentaire d'Hésychius au Cantique III, 2 (дъваꙗ Bon Pog², два Buc). On voit qu'il n'est pas exact de dire avec P. Diels (p. 218) que c'est оба qui sert de forme déterminée à дъва : il y a une différence entre l'usuel оба « les deux ensemble » et le rare дъваꙗ « les deux », déterminé.

Acc. plur. masc. седмиѩ τοὺς ἑπτά, Marc, VIII, 20 (Zogr.), valant (хлѣбъı)* ѩже седмь; nom. plur. fém. седмъıꙗ ѭноша οἱ ἑπτὰ νεανίαι dans le Commentaire de Théodoret sur les Psaumes (*Čudovskaja Psaltyr'*, éd. Pogorělov, 21^{d}_{4}), valant *ѩже седмь юноша; gén. plur. седмъıихъ десѧтъ τῶν ἑβδομήκοντα (*ibid.*. 21^{b}_{11-12}). Dans la traduction par l'évêque Constantin de l'Homélie VII sur la Pâque du Pseudo-Chrysostome (voir Gorski-Nevostruev, *Opisanie... Sinodal'noj biblioteki*, II, 2, pp. 33-34), on lit, paragraphe 5 : сиѭ прьвѣе седьмиѭ недѣль ταύτην πρώτην... τῶν ἑπτὰ ἑβδο-

μάδων, où la forme седьмиѩ paraît supposer une leçon grecque *τὴν ἑπτά* (le texte grec publié est des plus fautifs) et une anaphore hardie.

Nom. plur. masc. десѧтии *οἱ δέκα*, Mat., XX, 24 (Mar. Zogr.[2]), седмь десѧтии *οἱ ἑβδομήκοντα*, Luc, X, 17 (Mar. Zogr.); acc. plur. fém. девѧть десѧтъıѧ и девѧть... овьцѧ *τὰ ἐνενήκοντα ἐννέα πρόβατα*, Supr. 470_{21}.

Ces formes déterminées de nombres cardinaux ont en grande partie l'aspect d'innovations récentes en vieux slave, mais le point de départ en est sûrement ancien : un tour десѧть-и s'explique comme на-божиѩ-и, un accusatif седмь-ѩ (хлѣбъı) se justifie par une attraction du relatif dont le vieux slave offre des exemples avec иже introduisant une apposition. On observe une différence entre le juxtaposé седмиѩ du Zographensis et les formes седмъıѩ, седмъıихъ, десѧтъıѧ du vieux bulgare plus tardif du Suprasliensis et du Commentaire de Théodoret, qui accusent une confusion avec la flexion déterminée des nombres ordinaux.

D'autres cas d'emploi du relatif postposé sont plus isolés.

De l'indéclinable свободь, on trouve une forme свободьи, Supr. 459_{16}, 469_{3}, dans l'Homélie d'Épiphane, en emploi spécial : il s'agit dans les deux exemples de l'expression свободьи въ мрътвъıихъ *ὁ ἐν νεκροῖς ἐλεύθερος* (rétablir ⟨ὁ⟩ en grec en regard de 469_{3}), citation libre, mais nette, de Ps. LXXXVII, 6, въ мрътвъıихъ свободь *ἐν νεκροῖς ἐλεύθερος*. Le texte du Clozianus fait défaut, mais la leçon du Suprasliensis est confirmée par les autres manuscrits slaves de l'Homélie d'Épiphane, ou plutôt par leurs altérations et remaniements : en regard de Supr. 459_{16}, свобод.и (et une lacune) dans le Zlatoust bulgare, свобод си dans l'Homiliaire de Mihanović et dans celui de Vienne; en regard de Supr. 469_{3}, и свободы dans le Zlatoust bulgare, свободь сы dans l'Homiliaire de Vienne (свободь dans celui de Mihanović). Citant le Psautier, et le texte déjà fixé du Psautier vieux-slave, le traducteur de l'Homélie d'Épiphane a conservé l'indéclinable свободь, sans recourir au dérivé свободьнъ qui lui fournit les formes déterminées, et il l'a pourvu d'après le grec et le sens de l'indice -и de détermination.

L'Apocalypse présente l'expression (*καὶ εἰρήνη ἀπὸ*) *ὁ ὢν καὶ ὁ ἦν καὶ ὁ ἐρχόμενος*, I, 4, et semblablement *ὁ ἦν καὶ ὁ ὤν*, IV, 8, etc., que la Vulgate latine a rendue en latin correct : (*et pax ab eo*) *qui est et qui erat et qui venturus est*, mais que le traducteur slave a osé calquer en бѣıи и сıи и грѧдıи (Miklosich, *Lexicon*,

sous бѣ); la forme бѣꙗи donnée par des manuscrits tardifs est celle d'un pseudo-participe du type de желѣꙗи, et a sans doute remplacé *бѣ-и = ὁ ἦν, forme articulée de бѣ. Cette traduction apparaît dans la version par l'évêque Constantin des Discours contre les Ariens de saint Athanase : I, § 11, сѫи и бѣи и грѧдъи (mais иже бѣ и сѫи ὁ ἦν καὶ ὁ ὤν, III, § 4), d'abord au nominatif, puis au génitif : отъ сѫꙗ бо и отъ бѣаго кто отъметъ присносѫштее τοῦ δὲ ὁ ὢν καὶ τοῦ ὁ ἦν τίς ἂν ἀφέλοιτο τὸ ἀίδιον, où il faut visiblement corriger отъ сѫꙗ бо en отъ сѫꙗго (же). Ainsi, de бѣ(ꙗ)-и ὁ ἦν et de сѫ-и ὁ ὤν le génitif est бѣ-аго et сѫ-аго, par juxtaposition d'un premier terme indéclinable et du relatif anaphorique fléchi : formes aussi barbares en slave que les formes grecques qu'elles calquent, mais qui attestent la liberté d'emploi que pouvait présenter encore l'article postposé.

Dès lors, on n'hésitera pas, dans le même texte, à accepter la leçon а еже· доселѣ, оуказаеть присносѫштьнѣе τὸ δέ· ἕως ἄρτι, δείκνυσι τὸ ἀιδίως, II, § 20, où присносѫштьнѣе, qui ne saurait être un comparatif, représente la forme articulée de l'adverbe присносѫштьнѣ; les adverbes en -ѣ sont d'extension très limitée chez l'évêque Constantin, mais la forme en -ѣ a été choisie ici pour rendre sans ambiguïté l'adverbe du grec. De même dans : еже· дано ми есть, и· прижлъ есмь, и· прѣданое ми есть τό· ἐδόθη, καὶ τό· ἔλαβον, καὶ τό· παρεδόθη μοι, III, § 36, on ne corrigera pas прѣданое en прѣдано, mais on verra dans прѣданое ми есть l'équivalent de еже· прѣдано ми есть, avec l'indice de détermination joint au premier terme du groupe.

Mais voici tout un type de formes, et non plus des cas artificiels ou isolés : le juxtaposé на-божиѩ-и n'est pas isolé en vieux slave, et il apporte l'explication immédiate d'un groupe de juxtaposés semblables. La forme беспосагаꙗ ἀπειρόγαμος attestée dans Supr. 391_{27}, dans l'Homiliaire de Mihanović et dans le Toržestvenik (Miklosich, *Lexicon*) ne peut pas être un dérivé à suffixe *-jĭ* de la locution бес посага « sans mariage » (Meillet, *Études*, p. 378), mais c'en est la forme articulée бес-посага-ꙗ, valant ꙗже бес посага. On trouve de même (ѡ Издраилю) без-оума-и, Supr. 387_7, vocatif (le texte grec diverge, mais le texte slave est plus satisfaisant); бес-чина-ѥ множьство ἄτακτον πληθύν, Supr. 322_{20} (le sens est déterminé); dans l'Homiliaire de Mihanović бес-порока-ꙗ « sans reproche », vocatif féminin, бес-коньца-ѥ жизни « de la vie sans fin », dans les Pandectes d'Antiochus без-обьда-и ἀκτήμων (Miklosich, *Lexicon*). On interprétera de même, et non par un

adjectif à suffixe *-ŷjĭ*, на безъ-рати-и мирʼ, Supr. 324_{22} « contre la paix sans guerre, ἀπολέμητος ».

Dès lors оутрѣи « du lendemain » n'est pas un adjectif dérivé du locatif fixé оутрѣ (Meillet, *Études*, p. 380), mais c'est un juxtaposé оутрѣ-и (дьнь). Ceci attire l'attention sur une forme étrange du Psautier du Sinaï : демона полоудьнѣего δαιμονίου μεσημβρινοῦ, Ps. xc, 6, confirmée par -дьнѣго Pog, pour -дьннаго Bon Sof Buc. L'adjectif dérivé de la locution adverbiale полоу дьне « à midi » est normalement полоудьньнъ, ainsi Euch. 81_{11} (éd. Frček). On doit donc penser ici à une forme articulée полоудьнеего, avec contraction en -ѣ- comme dans нѣстъ pour не-естъ. Par contre, il n'y a rien à tirer de loc. plur. на оутрънѣихъ ἐν τοῖς ὄρθροις, Ps. lxii, 7, qui ne peut être qu'une leçon fautive du Psautier du Sinaï pour -нѣхъ, subst., ou -ниихъ, adj.

Le relatif anaphorique postposé à une forme fixée devait se contaminer avec le suffixe *-yo-*; il est d'ailleurs vraisemblable que le suffixe indo-européen *-yo-* tire en partie son origine du relatif postposé, que par exemple les possessifs slaves en *-jĭ* continuent des juxtaposés anaphoriques, et que le génitif en *-ī* de l'italo-celtique (*Revue des Études slaves*, XV, p. 10) est identique au relatif postposé en *-ei* du gotique, mais ce sont là des faits d'une époque bien antérieure. En vieux lituanien, le génitif masculin singulier de *dangujesis* est *dangujejojo*, forme déterminée d'un adjectif en *-jis*; le lituanien présente toute une série de formations du type du slave оутрѣ-и, ainsi *laukéjis* « de dehors », du locatif *laukė* « dehors », *mūsūjis* « le nôtre », du génitif pluriel *músų* (Leskien, *Bildung der Nomina*, pp. 340-342), mais ces anciens juxtaposés sont traités comme des adjectifs en *-jis*, et la forme déterminée de *laukéjis* est *laukéjis-is*. C'est ainsi que le lituanien a perdu l'emploi libre du relatif postposé : il n'en subsiste que des exemples altérés. Connu plus tôt, le vieux slave apporte des faits plus nets, qui éclairent les faits lituaniens. Mais il faut supposer qu'une partie des formes à relatif postposé s'étaient déjà fondues dans les formations à suffixe *-jĭ*.

Le type des adjectifs slaves en *-ĭnjĭ* tirés d'adverbes s'explique mal, et Meillet (*Études*, p. 381) n'accepte pas sans hésitation une superposition des suffixes *-ĭno-* et *-yo-*. Or ces adjectifs fournissent les formes déterminées des adverbes dont ils sont tirés : de окрьсть его, la forme déterminée est (надо вьсѣми) окрьстъними его (ἐπὶ πάντας) τοὺς περικύκλῳ αὐτοῦ, Ps. lxxxviii, 8; de прѣвыше небесъ ὑπεράνω τῶν οὐρανῶν, Ps. viii, 2, la forme déterminée est (вода)

прѣвышнѥа небесъ (τὸ ὕδωρ) τὸ ὑπεράνω τῶν οὐρανῶν, Ps. CXLVIII, 4, (воды) прѣвышнѧѩ небесъ (ὕδατα) τὰ ὑπεράνω τῶν οὐρανῶν, Cantique XIII, 60, valant юже (=moyen bulg. ѭже pour ѭже) прѣвыше небесъ du Psautier de Bucarest; la construction avec le génitif est la même pour l'adverbe et l'adjectif dérivé. Ces adjectifs en *-ĭnjĭ* tirés d'adverbes apparaissent presque toujours déterminés, ce qui les sépare des adjectifs possessifs en *-ĭnjĭ* de forme toujours indéterminée. On peut y voir à l'origine des formes articulées d'adverbes en *-ĭ*, conservant une finale primitive en *-in* de ces adverbes : le type de v. sl. окрьсть doit répondre au type des « illatifs » en *-n(a)* du baltique (avec *-n* élargi par une postposition *-a*), lit. *pušiñ* « dans le pin », *tolȳn* « dans le lointain », qui apparaissent aussi en fonction de locatifs (Endzelin, *Lett. Gramm.*, p. 339). Ainsi *okrĭstĭnjĭ* devait représenter primitivement *okrĭstĭn-jĭ* « qui (est) autour »; puis du type des adverbes en *-ĭ(n)* a été tiré un suffixe *-ĭnjĭ* qui a été généralisé et qui, en raison de son sens déterminé, a redoublé l'indice de détermination *-jĭ* : *okrĭstĭnjĭ-jĭ*, comme lit. *laukėjis-is*. La flexion ancienne, de type pronominal, a complètement disparu en vieux slave, où l'on ne peut pas faire état de la forme isolée послѣдънемоу Mat., XX, 14, qui n'apparaît que dans la partie récente du Zographensis.

Ainsi, le vieux slave connaissait encore, comme le baltique à même date, l'emploi libre du relatif postposé comme outil d'anaphore et indice de détermination : il possédait un article semblable à celui du grec, bien que limité à la liaison du déterminé et du terme ou groupe déterminant, et de même origine que l'article grec. Dans son emploi le plus important, celui de l'adjectif déterminé, l'élément postposé était encore senti comme autonome : quand deux adjectifs sont coordonnés, l'indice de détermination peut n'être postposé qu'au premier adjectif (Meillet, *Le slave commun*[2], p. 446), ainsi страшьноумоу і отъемлѭштю τῷ φοβερῷ καὶ ἀφαιρουμένῳ, Ps. LXXV, 13, dans le Psautier du Sinaï (mais и отъемлѭщомоу Bon Pog, etc.), d'ailleurs, généralement, à l'imitation du grec. Cette autonomie est plus nette en vieux lituanien, où la postposition *-p(i)* peut être adjointe aux deux termes du juxtaposé : *gyvum-p-ium-p* « aux vivants », comme elle l'est aux termes en apposition : *to-p pono-p* « à ce seigneur » (Leskien, *Litauisches Lesebuch*, p. 181); et où le relatif enclitique peut se placer entre le préverbe et le participe : *pa-io-prasta* « de

l'accoutumé », de *pa-pràsti* « être accoutumé » (Endzelin, *Lett. Gramm.*, p. 344).

Mais l'altération des finales avait commencé d'obscurcir le jeu du relatif postposé : les formes de l'adjectif déterminé cessent vite d'être analysables et ne constituent plus qu'un type spécial de flexion; les autres vestiges de la postposition du relatif anaphorique se perdent ou s'altèrent. Dans l'ensemble, le vieux slave n'a plus d'article, et les traducteurs, pour rendre les emplois subtils de l'article grec liant le déterminant au déterminé, ne disposent plus que de la forme tonique du relatif, *iže,* qui entraîne à des tours lourds et gauches. Ce n'est que plus tard, en moyen slave et en slave récent, qu'une partie des langues se recréent un article, de façon plus ou moins stable, en utilisant à cette fin le démonstratif *tŭ :* article préposé dans les langues occidentales à l'imitation de l'allemand, article postposé en moyen bulgare et en moyen russe, par un développement qui paraît spontané en russe, et qui en bulgaro-macédonien est dû à l'action du roman; ou plus précisément, comme les faits balkaniques sont complexes et que les réemprunts y succèdent aux emprunts, le bulgaro-macédonien imite l'emploi roman du démonstratif en valeur affaiblie d'article, et le roumain (peut-être aussi l'albanais), assez tardivement et partiellement, imite l'usage slave de postposer le démonstratif au terme déterminé, usage qu'une forme fixée comme *dĭnĭ-sĭ* et des formes courantes du vieux slave comme *rabŭ tŭ, rabo-tŭ* garantissent ancien en slave.

Versailles, décembre 1941.

LE DIT D'ALEXANDRE LE VIEIL,

PAR

ANDRÉ MAZON.

A M. Jordan Ivanov,
à l'occasion de son 70e anniversaire.

Le *Dit d'Alexandre le Vieil* est celui de Pâris-Alexandre, considéré comme *le Vieil, l'Ancien* par rapport à Alexandre le Grand : Слово о ветхомь Александрѣ[1]. Les historiens de la littérature bulgare le rattachent volontiers à la floraison d'écrits en slavon bulgare qui s'est produite durant le second tiers du XIVe siècle, à la faveur du règne d'un tsar éclairé, Jean-Alexandre, et sous la direction spirituelle de son Patriarche de Trnovo : Eftimi. Ainsi ce texte rustique et quelque peu informe, transformation toute populaire de la légende de Troie chez les Slaves du Sud, trouverait sa place, de manière inattendue, à côté d'une autre version de la légende troyenne, la *Parabole des Rois,* toute pleine de souvenirs d'Ovide, entre les homélies originales d'Eftimi lui-même, de Camblak, et de nombreuses traductions du grec dont l'une des mieux venues est celle de la *Chronique de Manassès.* Le premier éditeur du *Dit,* Syrku, en 1884, n'aurait sans doute pas imaginé que l'attribution qu'il avait discrètement indiquée, comme une hypothèse à vérifier, dût connaître sans discussion une pareille fortune.

Si médiocre qu'il soit, le *Dit d'Alexandre le Vieil* vaut pourtant d'être exactement connu et, dans la mesure du possible, mis à sa place. Quelle en est la tradition manuscrite et que nous apprend-

[1] Cet emploi de ветъхыи au sens de «l'Ancien» est assez rare lorsqu'il s'agit de personnes; il est attesté pourtant par la traduction de Grégoire de Nazianze du XIe siècle : Новыи Адамъ ветъхааго съпасетъ (éd. Budilovič, Спб., 1875, p. 9) et aussi par celle d'Hamartolos : ꙗко ветхыи цѣсарь = ὡς ἀρχαῖος βασι`εύς éd. Istrin, p. 374, l. 11).

elle? De quels éléments l'œuvre est-elle faite et où la situer dans l'ensemble des *Dits* slaves de la guerre de Troie (троянские сказания)? A quelle époque, enfin, doit-on la rapporter, et à quel auteur, ou du moins à quel milieu?

I. La tradition manuscrite.

Le texte nous a été transmis par trois manuscrits, dont aucun, malheureusement, ne nous est accessible dans les conditions présentes. Nous ne pouvons donc que l'enregistrer, tel qu'il a été publié, en faisant confiance à ses éditeurs quant à la caractéristique de chaque manuscrit. A savoir :

S¹ : un manuscrit dit « de rédaction serbe » figurant dans un recueil du xvᵉ siècle de la Bibliothèque de l'Université d'Odessa, sur papier ordinaire, nº 12 [38], folios 13-19 du recueil; le recueil est inventorié dans le catalogue de la collection Grigorovič, et les cinq premières lignes du texte du *Dit* sont reproduites, suivies de l'annonce d'une publication du texte entier par les soins de A. I. Kirpičnikov dans les *Travaux du VIIᵉ Congrès archéologique*[1]; le texte de ce manuscrit a été publié par Močul'skij, en 1893, au tome XV de l'*Archiv für slavische Philologie* (pp. 371-380).

S² : un manuscrit, fragmentaire, de la Bibliothèque de Sofia, dit également « de rédaction serbe », qui fait partie d'un recueil de pièces diverses des xvᵉ-xviᵉ siècles, provenant de Vélès en Macédoine et communément appelé Попъ Славкова книжица; ce manuscrit a été décrit par Conev dans le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Sofia, et le texte en a été publié à la suite de cette description : Опис на славянските ръкописи в Софийската Народна Библиотека, II, София, 1923, recueil nº 667 [45] (pp. 180-181); ce même texte avait été publié dès 1896 par E. Karanov dans le Сборникъ за народни умотворения, наука и книжнина, XIII (pp. 273-274), sous le titre Паметници отъ Кратово;

B : un manuscrit bulgare de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest, inclus dans un recueil de la fin du xviᵉ siècle ou du début

(1) Летопись историко-филологического Общества при импер. новороссийском Университете, I, Одесса, 1890, pp. 70-71. — La publication du texte a suivi dans les Труды VII археологического съезда в Ярославе 1887 г., II, pp. 6 8. Kirpičnikov qualifiait «russe», sans nulle raison, le texte qu'il publiait.

du xviie [1], dont la plupart des pièces sont de provenance bulgare, les autres, celles de la fin du recueil, se rattachant à la Russie du Sud; ce recueil ou son prototype devait être connu en pays roumain dès la seconde moitié du xvie siècle, car le *Dit de la vie et de la mort d'Abraham* (Слово ѡ житіи и ѡ съмръти авраамовѣ како прїиде архаггель възѧти душѫ его), qui y figure (n° 22), avait été traduit en roumain de cette époque par un certain *pop Grigori* de Transilvanie [2]; le texte de ce manuscrit a été publié par Syrku, dès 1884, au tome VII de l'*Archiv für slavische Philologie* (pp. 78-88), et M. Jordan Ivanov l'a reproduit dans ses Старобългарски разкази (София, 1935, pp. 266-269), en indiquant les variantes fournies par le manuscrit S².

Quant à la langue du texte offert par chacun de ces manuscrits, une discrimination s'impose, nous le verrons [3], plus nette que celle à la laquelle s'en sont tenus les premiers éditeurs.

D'une part, la qualification de « rédaction serbe » ne peut être retenue pour S¹ et S² qu'à la condition de préciser que leurs auteurs semblent bien être des Macédoniens, ou tout au moins des Bulgares de la Bulgarie nord-occidentale, qui se sont appliqués à « serbiser » leur langue maternelle dans la mesure où ils le pouvaient, c'est-à-dire de façon imparfaite et fort inégale. Les « bulgarismes » de ces deux manuscrits ne sont que des « macédonismes » spontanés et ne sauraient être tenus pour des indices certains d'un original proprement bulgare, qui aurait été transposé en « rédaction serbe » [4].

D'autre part, la langue de B n'est pas le moyen-bulgare du xive siècle, tel que nous le connaissons par les œuvres d'Eftimi et de Camblak ou par la *Chronique de Manassès,* mais le slavon-bulgare banalement correct, appliqué et presque puriste des xvie-xviie siècles.

Le rapport qui existe entre les trois manuscrits ne se laisse saisir qu'en partie; leur filiation reste obscure. Il est évident que les deux manuscrits les plus anciens, « de rédaction serbe » (S¹ et S²), coïncident en gros, pour le contenu et même pour la forme,

(1) Ce recueil a été décrit et inventorié par B. Hâşdĕŭ dans ses *Cărţile poporane Românilor in secolul XVI in legătură cu literatura poporană cea nescrisă,* II, Bucureşci, 1879, pp. 181-184.

(2) Le *Dit de la vie et de la mort d'Abraham* (texte slave et traduction roumaine) a été publié par B. Hâşdĕŭ dans le même ouvrage (*ibid.*, II, pp. 189-194).

(3) Les traits linguistiques caractéristiques du texte de S¹ et de S² seront indiqués plus loin, pp. 33-37.

(4) Voir plus loin, pp. 37-38.

avec le manuscrit bulgare, qui est plus récent (B). Mais les aînés sont populaires et plus fautifs que leur cadet, alors que ce dernier (B) est correct dans l'ensemble, a de la tenue et fournit à certains endroits le texte complet qui permet d'éclairer les passages tronqués ou déformés de S^1 et S^2. Le texte, au reste, se retrouve avec une exactitude suffisante d'un manuscrit à l'autre pour nous donner la certitude d'une tradition manuscrite plutôt que d'une tradition orale. Il est permis, par contre, d'hésiter entre les deux hypothèses qui s'offrent à l'esprit, à savoir :

soit un original du XIVe siècle, de la belle époque du slavon-bulgare, dont B serait la reproduction tardive, alors que S^1 et S^2 n'en seraient que des reflets grossiers, bien qu'anciens, trahissant l'ignorance des copistes;

soit un original fruste, qui pourrait bien ne pas remonter en deçà du XVe siècle, dont procéderaient S^1 et S^2, tandis que B représenterait une mise au point secondaire, une rédaction de lettré amendant cet original.

Les lacunes et les bévues de S^1 et S^2, tout aussi bien que la tenue de B, ont fait pencher Syrku vers la première hypothèse. Mais la pauvreté même de l'œuvre discorde singulièrement avec le renouveau de culture hellénique qui caractérise l'école de Trnovo, et cette discordance suffirait à nous faire prendre en considération, toute délaissée qu'elle soit, l'hypothèse que Močul'skij avait entrevue, bien qu'il se fût abstenu de la formuler : celle d'une origine plus humble et sans doute moins reculée. La contexture même de l'œuvre contribuera, pour une bonne part, à éclairer les particularités de la tradition manuscrite [1], et de même coup elle orientera notre choix.

II. La contexture de l'œuvre.

Le cadre est fourni par la légende de Troie. A l'intérieur du cadre, quelques-uns des épisodes les plus connus de cette légende, sous sa forme médiévale, se succèdent présentés bout à bout plutôt que groupés en un ensemble cohérent : le songe prémonitoire d'Hécube, une enfance d'*Alexandre* (le nom de *Pâris* n'apparaît pas), l'enlèvement d'Hélène, le cheval truqué des Grecs et la prise de Troie, l'indication des désastres conjugaux qui attendent les vainqueurs à leur retour au foyer. Mais des épisodes nouveaux

[1] Voir plus loin, pp. 33-36.

ont été insérés dans la trame : la claustration d'une sœur aînée d'Alexandre et son mariage avec le tsar des Sarrasins, la quête de la plus belle fille du monde entreprise pour Alexandre par ses mages, les amours d'Alexandre et d'Hélène en forme de fabliau, enfin l'évocation de guerres et de ruines sans nombre qui vont de l'incendie de Troie aux conquêtes sarrasines en passant par la destruction de Jérusalem. Des noms nouveaux ont été substitués aux noms des personnages; *Amor* à Priam, *Magdona* à Cassandre, *Sion* à Ménélas et *Og* à Agamemnon, *Giluda* ou *Egiluda* à Hélène. Une conclusion morale et religieuse sert de signature à cette mosaïque du bas moyen-âge : Alexandre, ayant vu de combien de maux une femme peut être la cause, tranche la tête de la coupable, puis se précipite dans la mer où il se noie : « Gloire à Dieu dans les siècles des siècles! Amen ».

L'œuvre, au reste, ne dépasse guère les proportions d'un *exemplum :* elle tient en quelque quatre pages, et les faits y sont indiqués sèchement et de la manière la plus plate, sans nul développement, sans nulle évocation. C'est une sorte de canevas grossier pour un conteur qui saurait broder. La pauvreté s'en harmonise avec l'accent qui est celui de la rédaction dite serbe, franchement populaire en dépit de quelques slavonismes (S[1] et S[2]); elle jure, par contre, avec la langue factice et de bonne compagnie du clerc qui a rédigé la version bulgare (B), et cela tout autant, ou peu s'en faut, qu'avec le latin académique de la traduction dont Jagić a orné la publication de Syrku. Les trois manuscrits qui nous sont parvenus accusent entre eux un contraste de ton que nous percevons d'un bout à l'autre de notre lecture; mais le contenu en est presque identique, et ce contenu, par les surprises qu'il nous ménage, appelle plus d'un éclaircissement.

1. *Amor et les tsars d'Amorrhée.*

Le titre même, les premières lignes du texte nous indiquent d'emblée avec quelle liberté l'auteur va traiter une tradition dont il ne connaît que des lambeaux déformés et qu'il reconstruira suivant sa fantaisie.

S[1] annonce « Dit d'Alexandre le Vieil et comme il tua Sion, le tsar amorrhéen, et Og, le tsar de Basan, et douze tsars de Chanaan »; et B : « Dit d'Alexandre le vieil, comme il tua le tsar Iog et le tsar amorrhéen Sion et douze tsars de Chanaan ».

Les deux manuscrits s'accordent aussitôt pour décrire Troie la

grand'ville en termes semblables, avec ses « cinquante-six portes », ses « soixante-dix cohortes » et son tsar puissant et terrible, à qui elles prêtent le même nom : non point Priam, mais *Amor*. Les réminiscences bibliques suppléent aux défaillances d'une tradition moribonde. Des rois amorrhéens remplacent les princes grecs : *Sion*, qui tiendra plus loin l'emploi de Ménélas, et *Og*, le géant, à qui semble échoir le rôle d'Agamemnon; le chef même de la dynastie troyenne ne serait autre que « l'Amorrhéen » de la *Genèse* (X, 15 et 18), nom de peuple devenu éponyme par une personnification dont le texte même de la Bible donne l'exemple pour Sidon et pour Heth : « Chanaan [le pays de Chanaan] engendra *Sidon*, *son premier né*, et *Heth* ainsi que les Jébuséens, *les Amorrhéens*, les Gergéséens, les Hévéens, les Aracéens, les Sinéens, les Aradiens, les Samaréens et les Hamathéens » (traduction Crampon). Ainsi l'Ἀμοῤῥαῖος des Septante, traduisant le nom de tribu hébreu *Emôri* (toujours avec l'article et au singulier), est devenu l'аморѣйскый царь de la Bible russe populaire ou *Paleja* [1] et peut-être, à un stade ultime, dépouillant tout caractère ethnique, le *tsar Amor*, ce même « Amor, fils de Chanaan », dont l'Encyclopédie Didot, à la suite du *Dictionnaire abrégé de la Bible* de Chompré, atteste encore l'existence imaginaire à ses lecteurs en 1851 [2]. Il ne nous reste qu'à prendre notre parti de l'absurdité de cette donnée première : le tsar Amor (l'Amorrhéen) guerroyant avec les tsars amorrhéens Og de Basan et Sion (Sihon) d'Hesbon, respectivement dénommés en slave Ѡг (S¹) ou Іогъ (B), Юг', Іуг' (S²), et Сиѡн' (S¹, S² et B) d'après les formes grecques des Septante (Ὤγ βασιλέα Βασάν et Σηὼν βασιλεύς).

Mais la confusion que nous touchons ici se révèle moins grave lorsque, plus loin, un nom de lieu nous en livre la cause évidente : le tsar Sion réside en Morée : S¹ въ Миреи, S² вь море, B въ аморѣи; et c'est là que sera le théâtre de ses malheurs conjugaux, comme de sa dernière résistance à ses ennemis : S¹ въ Моурeу, S² вь Морею, B. въ аморїа. La rédaction serbe nous permet de reprendre pied sur un terrain connu, en Morée, tandis que la version bulgare, avec sa leçon аморєꙗ, nous donne la clef

(1) Voir la Толковая Палея de 1406, éditée en 1896 par les élèves de Tichonravov : аморѣйскый царь (p. 327, col. 2), цари аморѣйстии (p. 332, col. 2), цари аморѣйсти (p. 334, col. 1).

(2) *Dictionnaire abrégé de la Bible* de Chompré, nouvelle édition, revue et augmentée par M. Petitot, Paris, 1806, p. 36 : «*Amor*, père des Amorrhéens; il fut le quatrième fils de Chanaan... »; *Encyclopédie Didot*, tome II, 1851, col. 578-579, s. v° Amorites : «Ce peuple tenait son nom d'Amor, fils de Chanaan... »,

des réminiscences bibliques qu'a suscitées chez l'auteur la Morée grecque (*l'Amorée*, en un seul mot) confondue avec l'Amorrhée des Amorrhéens : ἡ Ἀμοραῖα et ἡ Ἀμορῖτις chez Josèphe (*Ant. jud.*, IV, VII, 3 et V, I, 1). Ne soyons pas trop sévères à cet auteur. Il ignorait sans doute la géographie et l'histoire, mais la forme franque du nom de la Morée lui était familière, celle qu'atteste l'orthographe du manuscrit bruxellois de la version française de la *Chronique de Morée* publiée par M. Jean Longnon [1] : le *Livre de la conqueste de la princée de l'Amorée;* celle aussi que confirment même des sources grecques, en particulier de l'Italie méridionale (ὁ πρήντζης τῆς Ἀμουρέας, 1281, 1290 et 1291) [2], et les documents latins de chancellerie publiés par Sathas (*Amorea*) [3]. Cette forme franque devait si bien prendre le pas, au moins pour tous les étrangers, sur la forme populaire ὁ Μωρέας (attestée seulement depuis le XIIe siècle) que les modernes eux-mêmes ont été tentés de retrouver derrière le nom de la Morée, au lieu du mûrier (μορέα), le nom de la ville d'*Amorion* (Ἀμώριον) en Grande Phrygie, la ville natale de l'empereur Théophile saccagée par le khalife Mutasim en 838, l'*Amorion* dont l'histoire des quarante-deux martyrs et celle de saint Blaise le navigateur ont gardé le souvenir parmi les orthodoxes. L'*Amorée* des Francs, l'*Amorrhée* des Amorrhéens, l'*Amorion* même des *Vies* de saints slavonnes (Амория) [4], toutes les apparences conspiraient pour rapprocher la Grèce et l'Asie-Mineure, l'Iliade et la Bible, jusqu'à installer en Troade un tsar Amor, peut-être venu de Morée comme Dardanos d'Achaïe, et qui aurait un fils, Alexandre, appelé à une grande destinée : futur « tsar de tous les Grecs », ravisseur de la femme d'un de leurs princes et le responsable de la grande guerre avec les tsars de Morée, dont deux sont au reste pourvus de noms bibliques et l'un

(1) *Chronique de Morée (1204-1505)*, publiée par Jean Longnon, Paris, 1911 : voir notamment p. LXXXVII.

(2) *Byzantinische Zeitschrift*, II (1893), p. 245, article de Hatzidakis (citant Trincher).

(3) C. N. Sathas, *Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au Moyen Age*, I, Paris, 1880, notamment pp. 17-19 (« super factis *Amoree* »), p. 72 (« ad partes *Amoree* ») et *passim*.

(4) Le texte vieux-slave de l'histoire des 42 martyrs d'Amorion figure dans le recueil du *Suprasliensis* (éd. Sever'janov, pp. 54-67; cf. p. 56, l. 14-15 : на вьзлюбыены градъ къ Аморiї); sur le texte grec de cette histoire, voir l'article de A. Vasiljev, Записки импер. Академии наук, VIIIe série, III, n° 3, Спб., 1898. Le texte slavon de la *Vie* du bienheureux Blaise a été publié par l'archimandrite Leonid (Памятники древней письменности, LXV, 1887, p. 2, ѿ аморойскыя градъ; le contenu en a fait l'objet d'une étude critique d'Henri Grégoire (*Byzantion*, V, 1929-1930, pp. 391-414).

même d'une capitale au pays de Chanaan, la grand'ville de Basan. Ce fatras garde une ombre de logique : il n'est besoin de rappeler, pour l'expliquer, ni, à la suite de Močul'skij, le tsar *Amir* du *Digenis* slavon-russe (en grec Ἀμηρᾶς ou Ἀμηρᾶ), qui est de toute évidence un « Émir arabe », — non plus que Hémor, père de Sichem (*Genèse*, XXXIII-XXXIV), — ni moins encore Homère promu à la royauté et doté par un Slave du nom d'Amor d'après son nom éolien Ὄμᾶρος, — ni même le « roi Amor » (Ἀμοραῖος) qui, suivant Ktésias, régnait sur les Derbikes aux confins de l'Hyrcanie, à l'époque du roi Cyrus [1].

2. *Le songe d'Amor et le roman de Magdona.*

C'est au tsar Amor qu'échoit le songe que l'Iliade médiévale prête à Hécube, tel à peu près qu'il est raconté dans la *Parabole des Rois* (О кралѣхъ притчѧ) : la reine accouchera d'une torche enflammée qui mettra le feu à Troie. Mais le conteur, à cet instant, croit habile de maintenir notre attention en suspens par un épisode nouveau : c'est d'une fille que la reine accouche au lieu du fils redouté, et son premier souci est de faire enfermer celle-ci avec des servantes muettes dans une tour où elle ne devra entendre aucune parole humaine. Il ne restera à la claustrée qu'à découvrir le langage, ou plutôt la langue première des hommes qui contient des éléments de toutes les langues (« un mot de chacune des

[1] Τὰ Περσικά, *Photii Bibliotheca*, p. 36, col. B, et p. 37, col. A : « Κῦρος δὲ στρατεύει ἐπὶ Δέρβικας Ἀμοραίου βασιλεύοντος αὐτῶν... »; et *The fragments of the Persika of Ktesias*, éd. John Gilmore, London, 1888, pp. 135-136. Traduction J. A. C. Buchon : « Cyrus marcha ensuite contre les Derbices; Amoraeus était leur roi. Les Derbices placèrent des éléphants dans une embuscade. Lorsqu'il en fut temps, ils les firent sortir à l'encontre de la cavalerie qui, par ce moyen, fut mise en déroute. Cyrus étant tombé de cheval, aussitôt un Indien, qui le poursuivait, le frappa d'un coup de dard à la cuisse, au dessous de la jointure; car les Indiens, alliés des Derbices, se trouvèrent à cette bataille, et ce furent eux qui leur fournirent des éléphants. Cyrus mourut peu de temps après de cette blessure. Les siens le relevèrent tandis qu'il respirait encore, et se retirèrent avec lui dans leur camp. Il périt dans ce combat un grand nombre de Perses, et la perte des Derbices ne fut pas moins considérable, puisqu'il en coûta dix mille hommes aux uns comme aux autres. Amorgès, roi des Saces, ayant appris ce qui était arrivé à Cyrus, se mit promptement en marche à la tête de vingt mille Saces à cheval. Le combat recommença entre les Perses et les Derbices. Les premiers, renforcés par les Saces, se battirent avec tant de résolution qu'ils remportèrent une victoire complète. Amoræus, roi des Derbices, fut tué dans cette bataille avec ses deux fils; il y périt aussi trente mille de ses sujets. Les Perses n'y perdirent que neuf mille hommes, et Cyrus se rendit maître des terres de ses ennemis » (*Panthéon littéraire. Choix des historiens grecs*, Paris, 1837, p. 347, Ctésias, VI-VII).

langues », S[1] шт вьсех языкъ по речи единои) : écho de l'expérience légendaire que le roi Psammétique aurait tentée sur deux nouveaux-nés, suivant ce que rapporte Hérodote, d'après les prêtres d'Héphaïstos à Memphis, au livre II des *Histoires* (chap. 2)[(1)]; et aussi écho de la vieille croyance, notée par Hygin[(2)], suivant laquelle il fut un temps où les hommes parlaient une langue unique, la langue-mère dont la Tour de Babel a vu la division (*Genèse*, XI, 1-9). Mais la jeune fille ne crie pas sa faim comme les deux garçons emprisonnés par le roi d'Égypte; c'est une enfant très chrétienne et ses premières paroles, que les Mages interprètent, ne sont qu'une prière pour son père : « Seigneur, dit-elle, ne lui impute pas de péché, car il n'a pas sa raison et ne sait ce qu'il fait ». Propos tout évangélique qu'accompagne cette prédiction introduite par une formule d'église : « Qui peut mesurer les desseins de Dieu ? Ce que mon père a vu en songe, c'est mon frère qui l'accomplira, le frère qui est dans les entrailles de la reine et qui va naître ». Ainsi parle la nouvelle Cassandre, rompant le silence auquel les siens avaient cru la condamner dans la tour où ils l'avaient séquestrée depuis son enfance, à peu près comme la Cassandre antique, suivant les *Posthomerica* de Tzetzès[(3)] :

. . . πατὴρ δ' ἐπὶ πύργον ἐνεῖρξεν
οἷά τε μαινομένην . . .

(1) Hérodote, *Historiae*, livre II, ch. II. Les Égyptiens, avant Psammétique (*Ψαμμήτιχος*), se considéraient comme le peuple le plus ancien de la terre. Leur roi sut les convaincre que c'étaient les Phrygiens qui devaient être tenus pour tels : il fit enfermer deux nouveaux-nés, en les isolant de telle manière qu'ils n'entendissent aucune parole humaine et dussent d'eux-mêmes parler un jour le langage originel des hommes : le premier mot qui tomba de leur bouche fut *βεκός* — le nom du pain « en phrygien », suivant ce qui fut dit au roi (*πυνθανόμενος δὲ εὕρισκε Φρύγας καλέοντας τὸν ἄρτον*). L'anecdote est commentée avec ironie par Suidas (*Suidae Lexicon*, éd. Ada Adler, I, Leipzig, 1928, pp. 466-467, *s. v.* Βεκεσέληνε) à propos du vers 398 des *Nuées* d'Aristophane. Voir A. H. Sayce, *The ancient Empires of the East : Herodotos, I-III*, London, 1883, pp. 124-125.

(2) *Hygini Fabulae*, éd. H. I. Rose, Lugduni Batavorum, s. d., p. 104, fab. CXLIII, Phoroneus : « Inachus Oceani filius ex Argia sorore sua procreavit Phoroneum, qui primus mortalium dicitur regnasse. 2. homines ante saecula multa sine oppidis legibusque vitam exegerunt, una lingua loquentes, sub Iovis imperio, sed postquam Mercurius sermones hominum interpretatus est, unde ἑρμενευτὴς dicitur [esse] interpres (Mercurius enim graece Ἑρμῆς vocatur; idem nationes distribuit), tum discordia inter mortales esse coepit, quod Iovi placitum non est. 3. itaque exordium regnandi tradidit Phoroneo, ob id beneficium quod Iunoni sacra primus fecit ». Quant au langage naturel des hommes primitifs et à la division des langues, voir James Frazer, *Le folklore dans l'ancien Testament*, édition abrégée, Paris, 1924, pp. 125-133.

(3) Τὰ μεθ' Ὅμηρον, 708 et suiv. (éd. Didot, col. 33).

Voilà la tradition rejointe, au moins en partie, mais au prix d'une contamination singulière, et qui trahit le clerc obsédé de formules religieuses. Cette Cassandre a pris le nom de *Magdona* (S^1, B), *Magduna* (S^1), qui signifie « en syriaque, la très sage » (S^1 сиреꙗн'ски прѣмудра, B. сігріаискыи прѣмѫдра)[1], et son frère s'appelle *Alexandre,* c'est-à-dire « en grec, l'enfant trouvé » (обрѣтень). Les deux étymologies sont de fantaisie, à moins que la seconde ne procède d'une graphie fautive : обрѣтень (S^1 et B), pour обратень « tourné contre, prêt à la défense », conformément à la légende de Pâris-Alexandre « défenseur de son troupeau » comme à celle d'Alexandre-le-Grand « défenseur de sa mère » (*defensorem matris tuae*)[2]. Quant à la première, sachons gré à l'auteur d'avoir évoqué le syriaque et, du même coup, révélé sans le savoir la tradition lointaine dont il est l'interprète inconscient. *Magdona* ne peut être que *Madeleine*, mais plus particulièrement *Μαρία Μαγδαλήνη* de l'Évangile de Mathieu (XV, 39) : « Marie de Magdala », c'est-à-dire « Marie de la Tour ». On sait que la forme grecque *Μαγδαλά* figure dans un seul manuscrit de la traduction des Septante, en face de *Μαγαδάν* dans les autres manuscrits, et qu'elle est rattachée à l'araméen *magdal* (hébreu *mig-dol*) « la tour ». *Magdona* répond à la forme courante des Septante : *Μαγαδάν*, syriaque *Magdu*, *Magodu,* ou *Magdun* (dans la version curetonienne), nom sans doute apparenté à celui de la ville de Mageddō (*Μαγεδδώ*), mais dont on ignore le sens[3]. C'est à cette forme du type syriaque qu'a été étendue, sans raison valable, l'interprétation du nom hébreu que saint Jérôme même nous confirme en la transformant en symbole : « . . . tres Marias stantes ante crucem, Mariamque proprie *Magdalenen,* quæ ob sedulitatem et ardorem fidei *turritae*

(1) Voir plus loin l'explication de la leçon de B : сігріанскыи.

(2) L'étymologie populaire du nom de Pâris-Alexandre est indiquée par Apollodore : « *Ἀλέξανδρος προσωνομάσθη λῃστὰς ἀμυνόμενος καὶ τοῖς ποιμνίοις ἀλεξήσας* » (*Apoll. Bibl.*, III, 12, 5, 5); de même Ennius, *Fragm.* VI, et Ovide, *Héroïdes*, XVI, v. 359 et suiv. C'est, au reste, une interprétation semblable qui est encore donnée du nom d'Alexandre le Grand par l'auteur du récit *De praeliis*. Le roi Philippe, en effet, voit en songe le dieu Ammon couché avec Olimpiade, et il l'entend dire à celle-ci : « Mulier, concepisti in utero *defensorem tuum* et de patre suo Philippo » (*Der Alexanderroman des Archipresbyters Leo,* éd. Friedrich Pfister, Heidelberg, 1913, pp. 51-52, *Sammlung mittellateinischer Texte,* dirigée par Alfons Hilka, fasc. 6).

(3) *Thesaurus Syriacus*, éd. R. Payne Smith, II, Oxonii, 1901, col. 2001-2002. Le rapport entre la forme araméenne (*Magdala*) et les formes syriaques de ce nom de lieu (*Magdu, Magodu, Magdun*) m'a été éclairé par M. Dupont-Sommer que je tiens à remercier de son obligeante bonne grâce.

nomen accepit et prima ante Apostolos Christum meruit videre resurgentem . . . »[1].

Le nom de l'héroïne, Madeleine « de la Tour », rappelle donc ici une destinée de prisonnière : l'auteur ne le sait plus. Mais ce nom évoque aussi la grande sagesse de la sainte femme, et c'est nous qui ne le savons plus : Magdona « la très sage » (Магдона Премоудра). Où serait la raison de cette épithète, sinon dans l'une des traditions relatives à Marie-Madeleine? Rappelons-nous ici — notre texte nous y autorise — la Marie-Madeleine de certains écrits des gnostiques, devenue dans la Πίστις Σοφία l'interlocutrice préférée de Jésus, celle que Pierre jalouse et qui a inspiré l'*Évangile de Marie* que Carl Schmidt se préparait à publier peu avant sa mort. Il va de soi que le clerc fort peu savant qui a écrit le *Dit l'Alexandre le Vieil* devait ignorer toute cette philosophie théologique comme il ignorait l'*Iliade* d'Homère : son mérite est d'avoir retenu et de nous transmettre, pour le nom de *Madeleine*, une épithète riche de vieilles croyances, et qui avait peut-être survécu dans les sectes néo-manichéennes de la Péninsule : *Magdona la très sage*[2].

Le roman qui suit la libération de Magdona nous ramène, par contre, loin à la fois d'Homère et de l'Évangile, aux thèmes les plus communs de la littérature orientale : les fiançailles par rêve mutuel, l'enamourement par portrait, la quête de la main de

(1) Migne, *Patrologia latina*, XXII, saint Jérôme, I, 954; col. 1090.

(2) Carl Schmidt, *Gnostische Schriften in koptischer Sprache aus dem Codex Brucianus* (dans la collection des *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, VIII Band), Leipzig, 1892 : voir surtout pp. 452-455 et 596-597. Jésus multiplie les encouragements et les éloges à Marie-Madeleine : εὖγε..., εὖγε καλῶς, μακαρία, πλήρωμα, πανμακάριον πλήρωμα, κληρονόμος (de la lumière), πνευματική, εἰλικρινής, etc.; l'intelligence de Marie-Madeleine (νοῦς) est toujours présente et pénétrante (νοερός). Le lecteur français peut avoir une idée de la *Pistis Sophia* d'après la traduction donnée par Migne (*Dictionnaire des apocryphes*, I, 1856, «Le livre de la Fidèle Sagesse», col. 1182-1286); la traduction publiée par E. Amélineau est des plus médiocres (*Les classiques de l'occulte : Πίστις Σοφία*, Paris, 1895). C'est à tort que Renan, dans son *Marc-Aurèle* (p. 145), attribuait à Marie, mère de Jésus, dans la *Pistis Sophia*, la plus grande partie du rôle qui revient à Marie-Madeleine. Mon collègue H.-C. Puech me signale un *Évangile de Marie* (Εὐαγγέλιον κατὰ Μαριάμ), entièrement inspiré par Marie-Madeleine, mais dont, faute de la publication que Carl Schmidt n'a pas eu le temps de mener à bien, on connaît seulement ce que laissent apercevoir l'analyse de E. Hennecke dans ses *Neutestamentliche Apokryphen* (2e éd., Tübingen, 1924, pp. 69-70) et le fragment grec (avec sa traduction copte) publié par C. H. Roberts, *Catalogue of the Greek and Latin Papyri in the John Rylands Library* (*Manchester*), vol. III, Manchester, 1938, n° 463, pp. 18-23. Voir aussi *Pistis Sophia*, édition de Carl Schmidt, Leipzig, 1925, p. LXXXVIII (résumé du texte copte d'un papyrus de Berlin).

la princesse par divers prétendants, le cavalier monté sur un cheval qui vole par dessus la mer [1]. Ce sont là autant d'épisodes dispersés ou partiellement rassemblés dans l'histoire du prince Zariadrès et de la princesse Odatis rapportée par Athénée d'après Charès de Mytilène, dans le conte du Seyf el Moluk des *Mille et un jours* (100e journée), dans le *Polexandre* de Gomberville (1632), dans la *Biche aux bois* de Mme d'Aulnoy et, entre tant d'autres témoins du folklore méditerranéen, dans un conte bulgare du recueil de Sprostranov où passe un cheval volant. Mais, de tous ces épisodes, l'auteur n'a su faire qu'un tout mal cousu et incohérent, une sorte d'aggloméré où l'essentiel est oublié, et notamment le diptyque classique conformément auquel les fiancés ont dû se voir l'un l'autre en rêve, puisque Magdona a peint par divination le portrait du prince et que le prince l'a reconnue aussitôt qu'il l'a vue [2].

Il n'est que le dénouement du roman pour évoquer l'époque où le conteur a vécu et le dominateur installé dans le Balkan : Magdona épouse le Sultan-tsar des Sarrasins et s'en va vivre avec lui en Sarracénie.

3. *Le roman d'Alexandre et de Giluda.*

Alexandre a été abandonné dans la montagne et allaité par une ourse dont les chasseurs ont tué le petit, mais les chasseurs, plus tard, tuent l'ourse elle-même, et ils portent l'enfant au roi : le roi

(1) La correction de M. Jordan Ivanov est arbitraire : въскраи море, pour S1 въз' море (et de même dans B). Le trait que supprime cette correction, celui du cavalier « volant par dessus la mer », n'a rien qui puisse nous surprendre dans un récit où, par ailleurs, le merveilleux abonde.

(2) *History of Prose Fiction*, by John Colin Dunlop, éd. Henry Wilson, I, London, 1888, pp. 258-259, note 1; Erwin Rohde, *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, 3e éd., Leipzig, 1914, pp. 47-55; Joseph Bédier, *Les fabliaux*, pp. 84-85 et 113 et suiv.; Bolte-Polívka, *Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen der Brüder Grimm*, I, p. 45 (« Der getreue Johannes »); le conte bulgare du recueil de Sprostranov (no 13, p. 65) est cité par Bolte-Polívka (*ibid.*, I, p. 50). Le thème de l'enamourement par rêve est d'origine orientale : c'est ainsi que Suleïha, la veuve de Putiphar, s'éprend de Joseph. L'enamourement par portrait vient aussi de l'Orient (voir notamment Hahn, *Griechische und albanesische Märchen*, Leipzig, 1864, nos 29, 64 et 114), et l'on en trouve l'illustration la plus connue dans la 100e journée des *Mille et un jours*, où l'on voit un prince d'Égypte, pris d'amour pour une femme de qui il a vu le portrait, passer les années de sa jeunesse à chercher cette beauté, pour découvrir enfin qu'elle vécut au temps du roi Salomon et fut l'une des maîtresses du Sage des Sages. Wieland a spirituellement caricaturé cette histoire dans son *Don Silvio de Rosalva*, ce héros qui finit par reconnaître la belle inconnue, après une longue quête, en une grand'mère sexagénaire qui achève ses jours dans un château de province.

reconnaît son fils. Il n'est resté ici de la tradition posthomérique que le cadre d'une enfance où l'auteur a introduit un thème bien connu et qui se retrouve à peu près dans le long poëme que la légende de Troie a inspiré au XIIIe siècle à Konrad von Würzburg : l'épisode de Pâris allaité par une ourse, comme Atalante et comme le héros de tant de contes du type du *Fils de l'ourse* ou de *Jean de l'ours* (1). L'enfant « trouvé » s'appelle *Alexandre*, et non point *Pâris*, ni *Pâris-Alexandre*, comme dans la *Parabole des Rois* (2).

Cette enfance est suivie d'une jeunesse éclatante : Alexandre devient un guerrier valeureux; il est le tsar de tous les Grecs : S² цр҃ь въсем елиномь, et de même B. Sa grâce et sa beauté sont si incomparables qu'il a dépêché des mages par toute la terre pour lui trouver la femme « la plus belle » et « la plus sage du monde ». N'est-ce point déjà, ce superlatif d'où naît un être de légende, la « belle de la terre » des contes balkaniques (3)? Les mages ont découvert cette merveille en Morée (S¹ въ Миреи, S² вь море, B. въ аморѣи), chez le roi Sion : elle s'appelle *Giluda* (S¹ Гилуда, S² Игулида, B Егилуда) (4). Et voici le fabliau qui se développe : les amants se réunissent en rêve par l'effet d'un enchantement, puis très réellement — bien que le conteur ait omis de le dire — à la faveur d'un souterrain qui fait communiquer la demeure d'Alexandre avec celle de Sion. Alexandre, en effet, s'est rendu avec plusieurs bateaux à Palaeopol, déguisé en riche marchand, tel le géant qui, suivant une vieille légende bulgare, a mission du

(1) *Archiv für slav. Philologie*, X, p. 30, note 1, article d'Alexandre Veselovskij, accusant une erreur qui se trouve rectifiée dans la *Revue des Études slaves*, XV (1935), pp. 42-43 : c'est dans le poëme de Konrad von Würzburg, et non pas dans la *saga*, que Pâris est allaité par une chienne au lieu d'une ourse. Quant aux contes du type du *Fils de l'ourse* ou de *Jean de l'Ours*, voir A. Mazon, *Documents, contes et chansons slaves de l'Albanie du Sud*, Paris, 1936, pp. 330-332 (note), et Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, I, pp. 7-8.

(2) Sur Alexandre « l'enfant trouvé », voir ci-dessus, p. 22. Le nom d'*Alexandre*, on le sait, est celui qui figure le plus souvent dans *l'Iliade* : 46 fois Ἀλέξανδρος contre 11 fois Πάρις. Le couple des noms associés, *Pâris-Alexandre* (le second étant sans doute le nom grec ajouté au nom phrygien), tel qu'on le trouve dans la *Parabole des Rois*, se rapporte à une tradition postérieure. Voir Carl Robert, *Die griechische Heldensage*, III, 2, p. 977, notes 2 et 3 (*Griechische Mythologie* de L. Preller, t. II, Berlin, 1923), et Roscher, *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, III, col. 1580-1582.

(3) *Documents, contes et chansons slaves de l'Albanie du Sud*, Paris, 1936, pp. 149-150 (note) et pp. 166-170. La « belle de la terre » n'a pas son cycle propre : elle ne fait que tenir, dans le cadre des histoires les plus diverses, l'emploi de « la belle » tout court.

(4) La divergence de ces leçons des trois manuscrits (Гилуда, Игулида, Егилуда) est à retenir : voir plus loin, p. 35.

roi « de Chypre » d'enlever la femme du roi Salomon (1). Après s'être comblé l'un l'autre des plus beaux présents, le marchand et le tsar ont échangé le serment de fraternisation qui ennoblira leur cocuage, à peu près comme dans la byline russe d'Il'ja Muromec et de Svjatogor (2); et leurs relations se poursuivent quelques semaines durant, de même que celles du mari et de l'amant dans l'*Inclusa* des versions occidentales de l'*Historia septem sapientum*, toujours en présence de la femme qui joue alternativement le rôle de la reine et celui de l'épouse du marchand, cependant que le tsar ne peut se défendre d'admirer comme la femme de son nouvel ami ressemble miraculeusement à la sienne (3). De même que l'émissaire du roi « de Chypre », ce marchand possède un trésor de rares étoffes (S^2), mais qu'il ne peut montrer à la reine qui les convoite qu'à bord même de son navire (S^2). Un enlèvement par mer termine lestement l'aventure, et Alexandre amène sa conquête à Troie, où sa venue soulève l'épouvante.

Mais, si cette affabulation s'apparente de toute évidence au cycle de Salomon en même temps qu'à celui de Georges Dandin, cette

(1) Le texte de cette légende (Слово от премоудра Соломона и о женѣ его) a été publié, d'après un recueil manuscrit du XVIe-XVIIe siècle appartenant à la Bibliothèque Nationale de Sofia (n° 80), par A. S. Archangel'skij dans les Известия отд. русск. яз. и слов., IV (1899), 1, pp. 126-131. Il avait été signalé précédemment par M. Speranskij dans les Известия историко-филологического Института кн. Безбородко в Нежине, XVI (1898), pp. 59-73. Le roi « de Chypre » (? царь кипрьски) tient ici la place qui est, dans la légende talmudique, celle d'Asmodée et, suivant la version slave, celle de Kitovras (voir : *Revue des Études slaves*, VII, 1927, pp. 44-48; *The American Journal of Philology*, LIV, 3, July-September 1933, et *Revue hispanique*, LXXVIII, 1930, pp. 534-543, articles de Al. Haggerty-Krappe). Ce texte a été reproduit par Jordan Ivanov dans ses Старобългарски разкази, София, 1935, pp. 87-90 et 270-272.

(2) *Revue des Études slaves*, XII (1932), pp. 182-186.

(3) *Historia septem sapientum*, I, éd. Alfons Hilka (*Sammlung mittellateinischer Texte*, 4), Heidelberg, 1912, pp. 30-32, *Filii regis historia : Inclusa* (d'après un manuscrit de Berlin portant la date de 1407). L'*Inclusa*, dont A. Hilka rappelle les principaux témoins (*ibid.*, pp. XIX-XXI), est propre aux versions occidentales de l'*Historia septem sapientum*; elle manque donc au *Syntipas* grec. La ressemblance que le roman d'Alexandre et de Giluda présente avec elle, le dénouement mis à part, est frappante. Nous y trouvons même le dialogue entre le mari et la femme, avec la jolie riposte de celle-ci : « Pulchre sunt que sibi invicem assimilantur », c'est-à-dire : « Toutes les belles se ressemblent », à quoi le *Dit d'Alexandre le Vieil* a substitué cette platitude : « Ne va pas me comparer à l'épouse de ce marchand ! » Le fabliau français du *Chevalier à la Trappe* et, par l'intermédiaire de Boccace, le *Georges Dandin* de Molière sont de la famille d'*Inclusa* : voir Le Grand d'Aussy, *Fabliaux ou contes du XIIe et du XIIIe siècle*, II, 1779, pp. 293-302, « Le Chevalier à la Trappe », et pp. 281-292, « De celui qui enferma sa femme dans une tour, *alias* De la femme qui ayant tort parut avoir raison » (c'est le *De Puteo* de la *Disciplina clericalis* citée ci-dessous, p. 28, note 3). Voir aussi Hahn, *Griechische und albanesische Märchen*, Leipzig, 1864, n° 29.

fois encore, le nom de l'héroïne a plus de prix à nos yeux que le roman, car c'est lui qui nous découvre la pensée de l'auteur : une pensée de clerc obsédée par les périls que la femme diabolique fait courir aux hommes. *Hélène* n'est plus, pour l'homme d'église, que la *Giluda* du folklore hellénique, l'ogresse étrangleuse de nouveau-nés que Sapho connaissait déjà (Γελλοῦς παιδοφιλωτέρα) bien des siècles avant que Jean Damascène ne la dénonçât, la diablesse parente des lamies et des striges, qu'on ne conjure qu'en prononçant à la file ses douze noms et demi, et aussi la dévoreuse d'hommes, la goule maudite, l'ensorceleuse de jeunes gens qui a inspiré le dicton τὸν ἔφαγε ἡ Γυλοῦ (« celui-là, la *Gilu* l'a mangé ») et le surnom donné à l'amant perdu de passion : γυλουδᾶς = ὁ παρὰ τῆς Γυλοῦς μαγευθείς [1].

L'auteur ne qualifie pas rudement son héroïne, comme l'ont fait les auteurs de l'*Alexandrie* roumaine de 1809 (курва Елинуша) et de l'*Alexandrie* bulgare de 1844 (вонеιца жена) [2]. Il ne rappelle pas non plus les grandes perfides de l'Ancien Testament, comme les auteurs anonymes de tant de variantes slavonnes de l'homélie célèbre de saint Jean Chrysostome sur les mauvaises femmes [3]. Il met simplement une vieille superstition païenne

(1) La forme classique du nom de la *Giluda* est : *Γελώ, Γελλώ, Γελλῶς;* les formes ultérieures sont : *Γιλλώ, Γιλ(λ)ού, Γυλού, Γελ(λ)ού.* Pour les témoignages antiques, voir : Sapho, fr. 47 B4; Suidas, *s. v.* *Γελλοῦς παιδοφίλωτέρα;* Hesychios, s. v° *Γελλώ;* Schol. Théocrite, 15, 40. On identifie la *Giluda* avec l'*Empusa* d'Hesychios, avec la *Lamia* du Scholiaste de Théocrite, avec les *striges* dénoncées par saint Jean Damascène (Migne, P. G., t. XCIV, col. 1614 A); elle est aussi appelée *Μωρρᾶ* et *Στρίγγλα.* Plusieurs formules de conjurations ont été publiées contre elle par Allatius, Sathas, Reitzenstein, Pradel : le texte d'Allatius a été reproduit par Alexandre Veselovskij dans ses Разыскания в области русского духовного стиха, VI, Спб., 1883 (pp. 40-44 et 89-96). L'index orthodoxe, en dénonçant ces conjurations et le personnage de Sisinnios, « successeur de Manès » (*τὸν διάδοχον τῆς τούτου μανίας*), nous atteste du même coup l'accueil que la croyance à la Giluda trouvait chez les néo-manichéens de la Péninsule balkanique, et notamment chez les Bogomiles (Hâşdĕŭ, *Carțile poporanĕ Romănilor in secolul XVI,* II, Bucureşci, 1879, pp. 717-720). Voir aussi : Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie,* XIII, col. 1005-1006; Bernhard Schmidt, *Das Volksleben der Neugriechen und das hellenische Alterthum,* I, Leipzig, 1871, pp. 139-140; *Pandora,* XII, fasc. 282, p. 453, dictons de l'île de Cythère; J. C. Lawson, *Modern greek folklore and ancient greek religion,* Cambridge, 1910, pp. 176-179.

(2) Le souvenir d'Hélène est évoqué avec une vertueuse indignation par les auteurs de ces *Alexandries* ou *Romans d'Alexandre* à propos du pèlerinage d'Alexandre le Grand au tombeau d'Achille : voir L. Miletič, Една българска Александрия отъ 1810 год., dans la collection des Български старини, XIII, 1936, p. 9.

(3) Migne, P. G. L'une des variantes slavonnes les plus curieuses est celle qui a été publiée par P. Simoni dans le Сборник отд. русск. яз. и слов., t. C, fasc. 2, 1922, pp. 6-10 : Слово о добрыхъ женахъ и о злыхъ.

au service de sa morale chrétienne, à peu près de même qu'il a donné comme belle-sœur à Hélène la Giluda une jeune fille qui porte le nom de la plus sainte des saintes femmes : Magdona. Son souci d'édification demeure : il est conséquent avec lui-même. Et ce souci d'édification lui est commun avec l'auteur de la *Parabole des Rois*[1], avec le rédacteur grec du *Roman d'Alexandre* et son traducteur serbe[2], avec le *rabbi* converti au christianisme Petrus Alfonsi, qui incluait dans la *Disciplina clericalis* une nouvelle aussi frivole que celle du « Puits » (*De puteo*)[3].

4. *La destruction de Troie et les guerres d'Alexandre.*

Le destin prédit à Alexandre s'accomplit : le tsar Sion appelle à l'aide son frère Og, et celui-ci rassemble ses alliés en Chanaan, en Chaldée, en Mésopotamie et jusqu'en Perse : ils sont quatorze tsars qui portent la guerre à Troie et vont l'assiéger seize années durant. À la seizième année les Troyens tiennent encore. C'est alors qu'apparaît *Palmida*, un « serviteur du tsar Og » (d'après S² : son « échanson »)[4], nouveau Palamède plus ingénieux encore que l'ancien, car il a inventé non seulement le jeu d'échecs et les dés « pour brouiller les chefs entre eux », mais aussi le cheval d'airain grâce auquel Sion et ses hommes pénétreront dans la ville imprenable. C'est un cheval « mobile » (B матататокыи : « déplaçable » S² маѳатаскіи = *μετακινητός* ? ou *μετάθετος* ?), sans doute pourvu de roulettes comme celui que décrivent Quintus de Smyrne (XII, v. 425), Tryphiodoros (v. 100 et suiv.) et Kedrenos comblant une lacune de Malalas (éd. de Bonn., pp. 230-231, 17-20), mais *ferré à rebours*. Nous reconnaissons ici la vieille ruse de la marche à reculons, réelle ou simulée, par laquelle voleurs et guerriers, depuis l'Hermès de l'hymne homérique jusqu'aux héros des contes chinois ou des ballades écossaises, et jusqu'aux transhumants

(1) Voir *Revue des Études slaves*, XV, p. 30 : conclusion de la *Parabole des Rois.*

(2) *Archiv für slavische Philologie*, X, pp. 37-38 (article d'Alexandre Veselovskij).

(3) *Die Disciplina clericalis des Petri Alfonsi*, éd. Hilka (*Sammlung mittellateinischer Texte*), pp. 20-21, et éd. Hilka-Söderhjelm, Helsingfors, 1911 (*Acta Societatis scientiarum fennicae*, XXXVIII, 4), p. 70. La même pièce édifiante figure dans *Le Castoiement ou Instruction d'un père à son fils, ouvrage moral en vers composé dans le* XIII*e siècle...*, publié par Barbazan, nouvelle édition par Méon, Paris, 1808, pp. 99-107, « De celui qui enferma sa feme en une tor ».

(4) L'abréviation slave de S² (пекрнн) semble recouvrir le mot *πιγκέρνης* = *pocillator.*

modernes des Balkans, prennent soin de donner le change à leur ennemi sur la direction qu'ils ont prise [1] — comme aussi bien, d'après une légende bulgare, le tsar Šišman de Trnovo se serait enfui de sa capitale sur un cheval pareillement ferré à rebours pour égarer les Turcs sur une fausse piste [2]. La version bulgare, plus savante que la serbe, précise que les assaillants surgissant hors du cheval se rendent d'abord maîtres d'une des portes de la ville. Ainsi, derrière la relation grossièrement schématisée et ornée de plaisanteries campagnardes, comme celle du jeu de dés destiné à brouiller les chefs entre eux ou celle des chevaux ferrés à rebours, le cadre de la vieille légende se dresse encore et contient l'imagination du conteur.

Mais ce cadre s'écroule aussitôt après la destruction de Troie. Des événements qui ont suivi cette destruction, des νόστοι le conteur n'a retenu que le fait brutal : les serviteurs, en l'absence des chefs, se sont emparés de leurs femmes et de leurs biens, comme Égisthe (qui n'est pas nommé) de Clytemnestre et d'Argos, et ces serviteurs vont s'allier avec Alexandre le vaincu contre les vainqueurs. La guerre de Troie devient dès lors la guerre de tout l'Orient : Alexandre trouve refuge auprès de son beau-père le tsar

(1) *The Homeric Hymns*, éd. T. W. Allen, W. R. Halliday, E. E. Sikes, 2e éd., Oxford, 1936, p. 292 (note afférente au v. 77) et p. 315 (note afférente au v. 226); Ludwig Radermacher, *Der homerische Hermeshymnus*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne (Phil.-hist. Kl., 213 Band, 1933, I Abhandlung), pp. 79-84 (commentaire des vers 75-85). Pour les parallèles, voir : la note de Sikes, à la p. 292 de l'édition précitée des hymnes homériques; Édouard Chavannes, *Cinq cents contes et apologues extraits du Tripitaka chinois*, II, Paris, 1911, p. 407; Francis James Child, *The English and Scottish popular Ballads*, III, Boston-New-York, [1888], n° 187, pp. 81, 476, 479, 487 et 489.

(2) Voir l'article d'Alexandre Veselovskij dans le Ж. М. Н. П., CCXXXI (janvier 1884), p. 87. Le tsar Šišman avait fait ferrer son cheval à l'envers au moment de s'enfuir de Trnovo, pour que les Turcs pussent croire qu'il était arrivé dans sa capitale et s'y trouvait encore. Une fois sorti du défilé de Trnovo, Šišman s'était arrêté à Samovoden, où des jardiniers semaient des pastèques : «Dieu soit avec vous!» dit le tsar. — «Tous nos souhaits aussi pour toi!» répondent les paysans. — «Que semez-vous?» — «Des pastèques». — «Je vous souhaite pour aujourd'hui de les bien semer, pour demain de les bien manger». Et il leur donne pour instruction de répondre aux Turcs qui leur demanderaient s'ils l'avaient vu passer qu'il avait passé là alors qu'on semait les pastèques et que les pastèques étaient mûres à présent. Ainsi firent-ils. Mais, pendant la nuit, les pastèques avaient mûri et les jardiniers se trouvaient dire la vérité. Il va de soi que ce miracle, emprunté à l'*Évangile de l'enfance*, n'a d'autre raison d'être que de dissimuler l'humble réalité : la fuite du tsar. Vladimir Kačanovskij atteste une légende analogue, mais imputée au tsar *Kostadin* (lequel?), qu'il a recueillie de la bouche d'une vieille femme de la région de Küstendil : Как царь Константин убежал из Кюстендиля (dans le Сборник отд. русск. яз. и слов., XXX, 1, 1882, Сборник западноболгарских песен, n° 115, p. 234).

des Sarrasins; il reprend les armes, soutenu cette fois par « toute la force des Sarrasins », il marche contre le tsar Og, l'occit, détruit Basan la grand' ville, met en pièces les tsars de Chanaan, de Mésopotamie et de Chaldée, et il livre le pays aux Sarrasins, aux Sarrasins qui jusqu'à ce jour le tiennent encore. Puis il va combattre en Morée le tsar Sion à « Oléos », armant contre celui-ci ses serviteurs infidèles; il tue Sion et anéantit son armée; seul, le sultan et Alexandre, avec cent des leurs, survivent à la bataille. C'est alors, précisément, que Jérusalem fut détruite et avec elle cent trente autres villes, et Alexandre, comprenant de combien de maux une femme peut être la cause, se fit à lui-même justice en décapitant Giluda et en mettant fin à ses propres jours : « il bondit dans la mer et se noya; gloire à Dieu dans les siècles des siècles : amen ».

Que subsiste-t-il des vieux motifs littéraires sous ce flot d'événements? Du secours apporté à Priam, suivant Malalas et Manassès, par le roi David, le roi Tautanès, Memnon et ses Indiens [1], il y a loin jusqu'à cet embrasement de l'Orient où se reflète l'histoire du monde, la destruction de Jérusalem y comprise [2] — et, bien entendu, la conquête sarrasine. A sa préoccupation de déjouer le démon féminin le *raïa* joint ici celle d'expliquer la grande catastrophe de son temps : l'invasion turque. Et l'on ne peut en même temps se défendre de l'impression qu'Alexandre le Vieil, tout « vieil » qu'il soit d'après le titre de son récit, pourrait bien se confondre pour lui, dans le vertige de cette improvisation finale, avec l'autre Alexandre : Alexandre le Jeune, Alexandre le Conquérant, le pèlerin qui s'est incliné à Troie devant les cendres d'Achille [3]. S^1 et B l'appellent « tsar de tous les Grecs » et S^2 « tsar de tous les peuples » : царь всем езикωм. Les hellénistes se souviennent de

[1] *Chronique de Malalas*, édit. de Bonn, pp. 127-130, et traduction vieux-bulgare, éd. Istrin (Летопись de la Société d'histoire et de philologie d'Odessa, XVI [IX], 1910), pp. 26-28; — *Chronique de Manassès*, édit. de Bonn, vers 1354-1376, et traduction moyen-bulgare, éd. Bogdan (*Cronica lui Manasses*, Bucureşti, 1922), p. 43. Ces épisodes n'apparaissent que comme des interpolations évidentes dans une recension russe de la *Parabole des Rois*, et non point dans le texte slave du Sud; le roi Ταυτάνης est appelé Ταυτάνης par Manassès : voir à ce sujet *Revue des Études slaves*, XV (1935), p. 31.

[2] S^1 тогда ıер̑слмь разорише; S^2 тогда бо и Ероу̑слимь разорише; B. тогда Iероусалимь разоришѧ.

[3] Le pèlerinage d'Alexandre le Grand à Troie est, on le sait, l'un des épisodes les plus célèbres et le plus souvent rappelé des diverses formes du *Roman d'Alexandre*; voir ci-dessous, p. 36, note 1. Il n'a pu manquer de favoriser la confusion des deux personnages et de leurs légendes respectives.

la rudesse avec laquelle Maurice Croiset, après Krumbacher, jugeait la compilation inepte qu'est la *Chronique de Malalas;* nous n'osons imaginer en quels termes il eût qualifié le *Dit d'Alexandre le Vieil*[1].

La dernière partie du texte, la plus extravagante, nous offre quelques noms de lieux; mais, à ce degré de confusion, il y aurait de la naïveté à prétendre les identifier de façon certaine.

L'essentiel, et cela seul semble sûr, est de constater le retour du nom de la *Morée* dans les deux manuscrits de rédaction serbe (S[1] и придоше на Сіѡна цара въ моуреу; S[2] и на Сиѡна цара приде вь Мореꙗ) et même dans le manuscrit bulgare où il apparaît pour la première fois et désigne la résidence d'Og et non point celle de Sion : B. и иде на Іога цар҄ѧ въ мореѫ (deux lignes plus bas, par contre : B. и прїидошѧ на сіона царѣ въ аморїа). Nous touchons du même coup, d'une part, la tradition ancienne qui trahit sa persistance (la *Morée,* c'est-à-dire le Péloponèse) et, d'autre part, la tradition nouvelle, confondant *Amorée* et *Amorrhée,* qu'attestent la leçon ordinaire de B (амореїа) et la dignité de « tsar d'Amorrhée » attribuée à Sion par le titre du récit commun à S[1] et à B : сїѡна цара амореиска (S[1]), сїона царѣ аммореиска (B).

Quant aux noms de villes, l'abondance des conjectures possibles nous met en garde contre leur fragilité. Qu'est l'*Oléos,* où se trouvait Sion suivant S[1] (сїѡн царь стоꙗше вь ѡлеѡсѣ), l'*Éléos* où, suivant S[2] et B, se tenait Alexandre, alors que le Sultan (S[2]) ou bien Sion (B) était à *Palaeopol :* S[2] Алеѯандрь стоаше вь елеѡссѣ а сутан царь вь палеѡполѵ; B. сїонь царь стоаше въ палеополи, александръ стоаше въ елеосѣ? On peut être tenté de songer à *Alis, Élis* en Élide (Ϝᾶλις, Ηλις) qui serait désignée par son nom antique dans les trois manuscrits et suivie par dédoublement, dans deux d'entre eux, de son nom moderne : *Palacopol*[7]. Mais il existe bien d'autres Eleos, sans compter la ville d'*Olénos* en Élide, ni l'*Éléon* du catalogue des vaisseaux de l'Iliade reproduit

(1) Alfred et Maurice Croiset, *Histoire de la littérature grecque,* V, Paris 1899, p. 1022; Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur* [2], München, 1897, pp. 325-332.

(2) Voir *Paulys Real-Encyclopädie,* éd. Georg Wissowa, V, Stuttgart, 1905, *s. v.* Elis, col. 2432-2433. La ville antique s'élevait sur une hauteur dominant la rive gauche du Pénée. Il n'y a plus aujourd'hui, sur la hauteur appelée *Kaliskopi,* que les ruines d'un château franc et quelques fragments de murailles anciennes; le village de *Palaeopolis* est situé à proximité immédiate de ces ruines, au sud de la ville antique.

en partie par Malalas[1]. Et les *Palaeopol* sont en nombre illimité, compte tenu de la Palaeopol-Séleucie d'où, suivant la *Chronique de Malalas,* Oreste se serait embarqué avec Iphigénie et Pylade pour regagner la Grèce[2].

Par contre, *Veliïsan* de la rédaction bulgare (B. велїисань) n'a pas de correspondant géographique connu : qu'est cette « grand'ville de San » qui se trouve substituée dans un seul manuscrit à Basan, la capitale en pays amorrhéen du tsar Og? Victor Bérard, avec sa hardiesse coutumière, aurait peut-être reconnu dans son nom le calque slave (*sanĭ* signifiant « le dragon ») du nom de la *Dragonara,* la Taphos antique et la *Dragonière* des *Instructions nautiques,* cette petite île des Échinades (Ἐχινάδες ou Ἐχῖναι), située aux bouches mêmes de l'Achéloos, et à laquelle il imaginait, dans le passé, un rôle si important[3]. Nous pourrions, non moins hardiment, retrouver dans le second élément de ce composé l'emprunt roman *santŭ* (latin *sanctus*) abrégé en *san,* et *Velii San* « le Grand Saint » désignerait alors soit quelque ville baptisée par les Francs comme le Σανταμέρη « Saint-Omer » d'Élide[4], soit tel monastère fortifié comme l'Ἅγιος Γεώργιος « Saint-Georges », situé à proximité de la Mycènes antique en Argolide, au pays d'Agamemnon. Le bon sens nous commande pourtant de ne voir dans *Veliïsan* qu'une réplique, inspirée par une graphie fautive de *Basan-Vasan* comme celle de S² вь Сань градь, la réplique d'un toponyme slave bien connu de la principauté de Morée : ce *Veligosti* (Βελιγοστῆ), ou *Veligourt* des Francs, qui désigne une bourgade située sur l'emplacement du moderne *Léondaris* et de l'ancienne *Mégalopolis* (ou *Mégalipolis*) qu'Épaminondas avait fondée au centre de

(1) *Chronique de Malalas,* édit. de Bonn, p. 108 (Ἀμφιγενείας ἐξ Ἰλίου), et éd. Istrin (*édition précitée*), p. 13 : Амфигеникъ ωт Елиѧ.

(2) *Chronique de Malalas*, livre V (éd. de Bonn, p. 142, l. 4-5), et texte slavon-bulgare (*édition précitée*. pp. 35-36) : [Ѡрестъ] прїиде въ поморїе нарицаемый прежде градъ Палеωполь, нынѣ же Селевкїю, и ωбрѣте корабль ту, ωтплоу съ Ифигение и съ Поладемъ въ Еладу...

(3) Victor Bérard, *Ithaque et la Grèce des Achéens*, I, 1927, pp. 258-260 : « On imagine facilement une ville de navigateurs installée sur l'île Dragonière, au-devant de ces mouillages continentaux, où les gens de l'intérieur viennent vendre leurs produits agricoles, leurs bois, leurs prisonniers, et où les peuples de la mer viennent étaler leurs ustensiles et leurs manufactures. Au temps où les thalassocrates aimaient à s'installer sur des îlots côtiers, Dragonara, devant les bouches de l'Achéloos, put tenir le même rôle que la vieille Milet aux bouches du Méandre ou la vieille Marseille aux bouches du Rhône... »

(4) Max Vasmer, *Die Slaven in Griechenland,* dans les *Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften* (Berlin, 1941, n° 12), p. 10.

l'Arcadie [1]. Mais n'allons pas enseigner la géographie ni l'histoire à un conteur qui, certes, n'en avait pas plus souci que l'auteur de la *Chanson de Roland* ou que Shakespeare.

III. La place de l'Œuvre : l'époque, le milieu.

C'est l'œuvre même, telle que nous la révèle sa contexture, qui nous éclaire le mieux les singularités de sa tradition manuscrite et nous permet à présent de définir cette tradition en connaissance de cause.

L'opposition est nette, ainsi que nous l'avions indiqué par avance [2], entre le couple des manuscrits dits « de rédaction serbe » et le témoin isolé qu'est le manuscrit bulgare : d'une part, deux textes à l'allure de « rustres », et, d'autre part, un texte de bonne compagnie. Sur aucun point, pourtant, ce dernier ne s'est avéré comme l'héritier direct d'un original respectable, comme le détenteur d'une tradition plus ancienne que celle dont les deux rustres sont les interprètes. De lui à ceux-ci nul rapport de déformation ne se laisse saisir : il n'a pour lui que d'être dans l'ensemble plus correct et, par endroits, plus explicite, mieux articulé. Mais sa correction de forme jure avec le contenu populaire du texte, et la clarté de l'articulation est toute en fonction des paraphrases ou des retouches dont le rédacteur a pris l'initiative, si bien que le seul rapport qui se laisse établir entre le couple S^1-S^2 et B, à la suite de l'examen auquel j'ai procédé avec le concours de M. A. Vaillant, est celui d'un document sincère à un document restauré.

Ainsi le contraste est évident entre les vulgarismes de S^1 et S^2

(1) M. Vasmer rapproche avec raison la forme *Veligosti* du nom de village macédonien *Velgošte* (*op. cit.*, p. 150), et Victor Bérard nous en donne la signification, sans s'en douter, en nous expliquant le rôle de *Mégalopolis* : « Elle n'a de réelle utilité que comme *lieu de passage*, grâce aux portes qui descendent vers la mer, des quatre coins de ce carrefour. Route du Nord-Est vers Tégée et Argos, route du Sud-Est vers Sparte et le golfe de l'Eurotas, route du Sud vers la Messénie et le golfe de Kalamata, route de l'Ouest vers Phigalie et la vallée maritime de la Néda, route du Nord-Ouest enfin vers la mer d'Élide par Karytaina et l'Alphée, c'est comme une rose de routes divergentes. Au carrefour un gîte d'étape et un relai peuvent prospérer, et un poste de garde est nécessaire... » (*Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, 1902, p. 115).

(2) Voir ci-dessus, pp. 15-16.

— et les purismes ou tout au moins les expressions nobles de B :

S¹.	S².	B.
въ анафолискои земли...		въ въсточнои странѣ...
виде где роди царица... (gr. *ποῦ*)		ꙗко роди царица...
ѡбрѣтоше где молет се Богоу...		ѡбрѣтошѧ молѧщѫ сѧ Богоу...
имѣше царица дете въ оутробѣ...		бѣ царица непраздна...
в҃ поприща места...		в҃ поприща ѡт града...
сіѡну цару мнеше...	сиѡну се мнѣше...	сионь царь мнѣше...

Les paraphrases de B ne sont pas moins évidentes en face de la rédaction plus ou moins laconique de S¹ et S² :

S¹.	S².	B.
и вънидe царь и почюди се...		и видѣ царь саракынинѫ и почюди се велми...
что мѣне тако прилагаеши к тои...?	почто мене прилагаеши к тому...?	что тако прилагаеши мене тои купчици...?
и скри их въ нощи зад' градѡм'...	и вь нощы отидоше и съкрише се за градь...	и въ нощи сънидешѧ за градь и съкрышѧсѧ...
и [сїѡнь цар]ь приеть градь троаду...	и памида пришедь сь многїе вое и сь великою воискою и прѣеще велик' градь троꙗнь...	и прiѧть врата градоу, доньдеже прiиде палмида съ воискоѫ, ꙗже имѣхѫ съкрьвении тако и въсѧ воиска възврати сѧ и тако прiашѧ градь троадѫ...
пал'мида пѡдкова коны покопетами [1]...	...на ѡпаку петлами...	палмида подкова конѣ петалами на опако...
сіѡн' царь стоꙗше въ ѡлеосѣ...	александрь стоаше вь елеѡссѣ а сутан царь вь палеѡполy	сіѡнъ царь стоаше въ палеѡполи, александръ стоаше въ елеѡсѣ

Certaines des paraphrases de B sont, comme on a pu le remarquer ci-dessus, assez proches du texte de S², lequel est un peu plus abondant que celui de S¹; et l'on peut considérer B, de ce point de vue, comme un peu plus lié à S² qu'il ne l'est à S¹, dont la rédaction est la plus laconique. Mais S² est le seul des trois manuscrits qui présente, dans le récit de l'enlèvement de la Giluda, l'épisode

[1] L'ἅπαξ покопетами ne peut s'expliquer, comme l'indique M. André Vaillant, que par пакопетами « les talons à l'envers », composé à rapprocher de l'expression на пакоручице « sur la main retournée, sur le dos de la main » (*Rječnik* de l'Académie de Zagreb, VII, pp. 473 et 477, et IX, p. 578).

du manteau séducteur dont l'enlèvement de la femme de Salomon nous offre le pendant sous une forme développée [1] :

S^2.

. . . Имеше бо Алеѯандрь вь корабы мантїю сь златѡм и бисрѡм и каменїем украшеную. Чювше бо Игулида ꙗко прода^{в}ть Алеѯандрь мантию . . . Сиѡи царь изьв^{н}ь град изь^{ш}ль беше. Игулида царица вьставши сь мало рабми и пришьдь в корабь и виде мантїю. Алеѯандрь пове^{л} и вьз^{д}игоше вѣтрила корабоу и унесе Игулиду царицу и риве^{д} ю вь велии градь Троань . . .

Слово ѡ Соломонѣ како бысть.

. . . Царь купрьскы ꙗко слыша ѡ Соломонѣ рѣчи, вьзель есть женоу, и рече : аще кто ѡбрещет'се да приведеть мнѣ женоу соломоновоу, дамь емоу имѣниꙗ многа. Единь исполинь рече емоу : даи мнѣ каменик бесцѣнно и бисерь и злато, и даде ѥмоу и сьтвори ман'тию, и принесе вь зем'лю Соломона цара, и продаваше ман'тию. Кто же видѣше ман'тию глаголахоу : сиꙗ ман'тиꙗ намь не на приликоу ѥсть, тьк'мо цару ѥсть. И пришьдше повѣдахоу царици и рѣше : госпожде, ѥдинь коупеникь продавать ман'тию ѡт камениꙗ драгаго многа, нѣсть иномоу на потрѣбоу тькмо царствоу ти. Царица посла принести ман'тию, и видѣ царица и оужасесе, и рече : что ѥсть томоу цѣна? Коупьць рече : ѡ госпожде, не прилично ѥсть то тебѣ роухо носити, понеже вь земли господина моѥго рабы и ѡтроци тако носеть. Царица рече : ѥгда раби тако носеть, царица ваша како носить? Исполинь рече : царь нашь царицоу не имать понеже не ѡбрѣтаѥт'се красотѣ ѥго противиѥ, нь ѥгда вьпрошаѥши ме, госпожде, азь исповѣмь тебѣ, оуготовано ѥсть полатиѥ, да ѥгда хощеть прити царица цара нашего, сь звѣздами небесными хощеть играти. Тогда царица рече : хотѣль ли би мене вьзети? . . . И поѥмь царицоу и положи ю вь корабь и приведе кь царю кvпрьскомоу, и поѥть себѣ женоу . . .

Les retouches les plus frappantes que présente B par comparaison avec S^1 et S^2 portent sur les noms propres. Le rédacteur bulgare a, de toute évidence, prêté plus d'attention à ces noms que les auteurs des deux rédactions dites « serbes ». Il normalise ainsi l'emploi de аморѣа, аморїа, ne conservant въ мореѫ que dans le passage où il est question du tsar Og [2]. Il répond régulièrement à гилуда (S^1), гоулида et, avec l'article grec incorporé, игоулида (S^2) par une forme dont l'initiale rappelle sans doute à dessein le nom d'Hélène : егоулида (d'après Елена). Ici il corrige вьсань (S^1), вь сань градь et васань (S^2) en велїисань [3], là свень пѣр'скаго цара (S^1, sans doute pour = прьскаго цара « le tsar de Perse ») en свѣне писидиискаго царѣ : retouche toute gratuite que lui a probablement inspirée une réminiscence des campagnes

[1] Voir ci-dessus, p. 26. Le texte reproduit ici comme le plus proche du *Dit d'Alexandre le Vieil,* est celui du manuscrit n° 104 de Belgrade, tel qu'il a été publié par M. Speranskij dans les Известия de Nežin (XVI, 1898, pp. 67-73).

[2] Voir ci-dessus, p. 31.

[3] Voir ci-dessus, p. 32.

d'Alexandre le Grand en Pisidie plutôt que le souvenir de l'antique Pise en Élide, rivale malheureuse d'Olympie. Ne substitue-t-il même pas à l'étymologie syriaque du nom de *Magduna* une étymologie « sigrienne » (сігріанскыи) comme s'il adoptait le Σίγρις de Malalas pour *Sigeon* en Phrygie?[1] Le clerc à qui nous devons B a plus de connaissances, sinon plus de critique, que les auteurs de S^1 et de S^2 : sa volonté de faire mieux qu'eux est manifeste, mais son texte a par là même les défauts d'un texte restauré.

Le rapport du couple de manuscrits S^1-S^2 au manuscrit B est donc bien celui de documents sincères à un document restauré, et c'est dans la rédaction de ces deux manuscrits que l'on doit reconnaître l'original, ou du moins une copie de l'original de notre texte, sans qu'il soit d'ailleurs possible de faire un choix certain entre l'un et l'autre : S^1 est plus ancien, mais moins explicite; S^2 est un peu plus récent et amputé de son début, mais il présente seul l'épisode du manteau séducteur : ce serait lui qui, si l'épisode appartient à la rédaction originale et n'a pas été ajouté après coup, se trouverait être par son contenu le plus proche de cette rédaction. Certaines paraphrases accusent un lien particulier entre S^2 et B; par contre, l'absence de l'épisode du manteau est commune à S^1 et à B, et il faut reconnaître que, si S^1 et S^2 sont tous deux incorrects, le second l'emporte en incorrection sur le premier, notamment par l'inconséquence de ses graphies (S^2 Пуглида, Голида, Игулида et Гулида; Сишнь царь et Симшнь царь; Памида, en face de S^1 Пал'мида; Югь царь et Їюгь царь, en face de S^1 Шг' et Ишг'; Сотану цару et Сутана цара; вь море et вь Морею, etc.; вь Сань град' et градь Васань).

L'original que nous laisse entrevoir la tradition manuscrite ainsi définie est tel qu'en raison de sa grossièreté de fond et de forme on ne saurait le rattacher au XIVe siècle sans méconnaître une époque qui fut celle d'un renouveau de culture hellénique et de littérature en langue slavonne à la fois de coloris bulgare avec le patriarche Eftimi et un peu plus tard de coloris serbe avec Konstantin de Kostenec. Cet original doit être reporté à une période postérieure où les ténèbres de la domination turque s'étendaient sur toute la Péninsule : vers le milieu, sinon même vers la fin du XVe siècle. Il va de soi que l'absurdité du texte — Močul'skij

[1] B сігріанскыи en face de S^1 сиреіан'ски. Pyrrhus, selon Malalas (livre V, éd. de Bonn, p. 122, l. 11), aurait déposé près du tombeau d'Achille, à *Sigris* (évidemment *Sigeon*), les cendres d'Ajax : *εἰς τόπον λεγόμενον Σίγριν*.

l'avait bien vu (1) — écarte l'hypothèse d'un original grec dont le *Dit d'Alexandre le Vieil* ne serait que l'adaptation slave.

Cet original provenait pourtant d'une région où la population slave se trouvait en contact étroit avec le monde grec : de la Macédoine, et plus particulièrement de la Macédoine septentrionale, comme nous l'indiquent plusieurs traits dialectaux de la langue de S¹ et de S², à savoir :

la vocalisation distincte de chacun des deux *jers*, attestée par des formes comme приличень (S¹ et S²), храберь et тои (S¹);

le passage de *l(j)a* à > *le* : болерѣ, imparfait люблеху (S¹);

la fermeture de *o* atone en > *u* : дарува, ратуваху, болѣхуваше (S¹);

la confusion de *e* et de *i* atones : 3ᵉ pers. sing. молет се, 3ᵉ pers. plur. да служить (S¹);

des formes caractéristiques soit de la flexion verbale, comme 1ʳᵉ pers. sing. prés. виду (S¹), 3ᵉ pers. plur. aor. възеху (S¹ et S²), 2ᵉ pers. plur. impér. напишете (S¹), 3ᵉ pers. plur. imparf. просехо (S¹), 1ʳᵉ pers. sing. учину (S²), soit de la flexion nominale, comme acc. plur. жени свои, домови свои, в'си цари (S¹), триста воеводи, acc. plur. жени свое, пусти домови, градовы (S²);

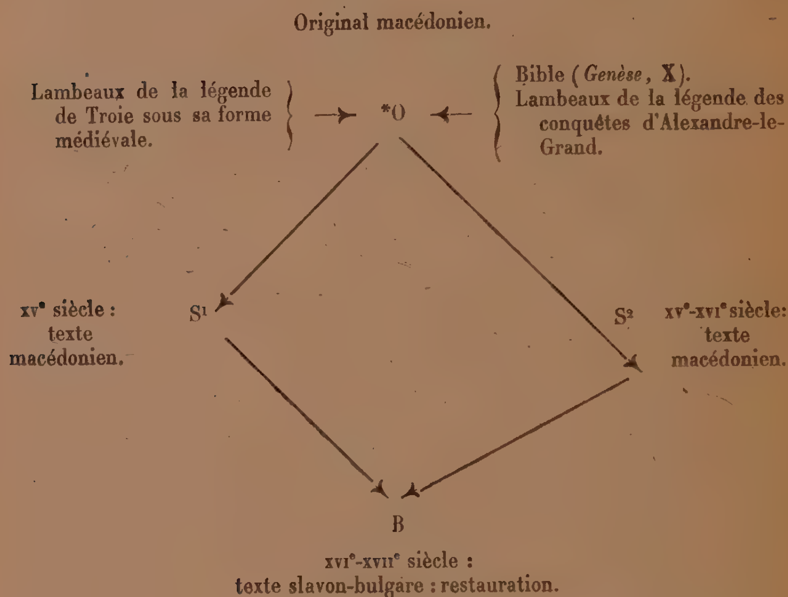
des éléments de lexique caractéristiques : le pronom онь, она (S¹ et S²) les prépositions зад (зад градомь, S¹) et ката (ката нощи, S¹ et S²), les verbes болѣхуваше « il était malade », паде, падоше au sens « d'aller » (S¹ et S²), проумѣ « il imagina » (S¹), срьде се « ils se fâchent » (S¹), удави се « il se noya » (S¹ et S²), les substantifs прилика « ressemblance » (S¹ et S²), прозор « fenêtre » (S¹), хора « pays, région » (S¹ et S²) et полѣма (S¹), полема (S²), au sens de « combattants, troupes en guerre », dans lequel, même en l'absence d'autres exemples, M. Vaillant est porté à reconnaître le grec πόλεμος (B a поль, qui est inintelligible);

tour syntaxique, comme единь именемь пал'мида (S¹, tandis que B ajoute мѫжь), ꙗко единь ѡт купець (S²).

La qualification « macédoniens » conviendrait mieux à S¹ et à S² que celle de manuscrits « de rédaction serbe »; on ne pourrait lui préférer, tout au plus, que la qualification « serbo-macédoniens », en raison de l'effort fait par les auteurs pour rapprocher leur parler populaire macédo-bulgare du moyen slavon-serbe. La tradition manuscrite de l'œuvre se précise dès lors, en même temps que les

(1) *Archiv für slav. Philologie*, XV (1893), p. 374.

sources qu'il nous a été possible d'entrevoir, suivant le schéma que voici :



Ainsi le *Dit d'Alexandre le Vieil* peut être considéré comme une sorte de récit villageois noté par un Macédonien du Nord en un slavon-serbe où percent les vulgarismes du dialecte macédonien de son village : c'est l'humble témoin d'une littérature de popes ou de moines, toute proche du peuple et destinée par des clercs, eux-mêmes fort simples et bien petits lettrés, à fournir à ce peuple la conclusion morale et chrétienne qui clôt une série d'aventures plus amusantes qu'édifiantes. Auteurs et lecteurs sont absouts par la phrase finale de la curiosité qu'ils ont accordée au reste du récit : « Gloire à Dieu dans les siècles des siècles! Amen ». L'œuvre appartient à un genre si dégénéré et si pauvre de contenu et de forme qu'il n'a guère laissé de témoins : son mérite est de nous être restée comme un témoin de cette sorte, pour le xvᵉ siècle, un témoin qui vaut par sa simplicité et sa sincérité.

Entre les relations historiques de la légende de Troie, que transmettaient aux lettrés de cette époque les versions slavonnes de Malalas et de Manassès, les textes à prétentions littéraires comme

la Parabole des Rois, venue de l'Occident croate, — ou l'*Iliade* vulgaire et ridicule, mais si balkanique, que le despote d'Épire Jean II Comnène Angelodukas, vers le milieu du xive siècle, avait commandée à Constantin Hermoniakos, — ou l'adaptation grecque du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure (*Πόλεμος τῆς Τρῳάδος*) [1], — ou les diverses versions roumaines dont N. Cartojan nous a donné, comme complément des travaux de Gaster et d'Istrin, le tableau d'ensemble [2], le *Dit d'Alexandre le Vieil* a sa place originale. C'est celle qui revient au récit d'un clerc ou d'un moine frotté de slavon-serbe, mais aussi naïf que les paysans de son village macédonien, celle qu'aura peut-être un jour une image déchirée d'Épinal retrouvée après cinq siècles. Il n'est guère, dans la littérature ancienne des Slaves du Sud, que le *Dit de Salomon le Très sage et de sa femme* qui offre ce même caractère de pièce populaire, au moins de forme, sinon d'inspiration [3].

L'œuvre n'étant véritablement elle-même que dans les versions macédoniennes S^1 et S^2, que nous importe, après cela, le déguisement décent que l'auteur de la rédaction bulgare B a jeté sur elle? L'histoire de ce déguisement n'intéresse la littérature bulgare que pour autant qu'elle illustre la piété, parfois trop indulgente, avec laquelle les hommes d'église, Serbes, Bulgares et Macédoniens émigrés dans les pays roumains après la conquête turque, ont conservé et embelli de loin les traditions de leur patrie. Cette histoire ne pourrait être écrite qu'en fonction du mouvement auquel elle appartient : la fortune du slavon-bulgare en pays roumain durant les xve, xvie et xviie siècles. Les travaux en cours de M. Turdeanu nous permettent d'espérer que ce mouvement sera étudié et mis en lumière comme il doit l'être. Le fait est que le *Dit d'Alexandre le Vieil* ne semble avoir trouvé aucun écho dans la littérature des Slaves du Sud : la rivière *Amoriševa* d'une version croate de la *Parabole des Rois* (поли рѣки Аморишеви) est née d'une simple déformation plutôt que d'une contamination, la forme correcte du nom, Шимоишеви « la rivière du Simoïs », nous étant donnée par

(1) L'*Iliade* d'Hermoniakos a été publiée par Legrand dans la *Bibliotheca graeca*, V, Paris, 1890; le *Πόλεμος τῆς Τρῳάδος* du manuscrit n° 2878 de la Bibliothèque Nationale de Paris a été analysé par Ch. Gidel dans ses *Études sur la littérature grecque moderne*, Paris, 1866, pp. 197-229. Quant à la valeur de ces deux œuvres, voir Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, pp. 845-848.

(2) N. Cartojan, « Legendele Troadei in literatura veche românească » dans les *Memoriile Sectiunii literare* de l'Académie roumaine, série III, tome III, mémoire n° 3, București, 1925.

(3) Voir ci-dessus, pp. 25-26 et 35.

la version bulgare[1]. C'est en pays roumain que le *Dit d'Alexandre le Vieil*, grâce à sa version slavon-bulgare, a trouvé des lecteurs et laissé quelques traces, ainsi que le prouve la substitution des noms d'*Og*, de *Sion* et de *Ioglada* ou *Iglada* à ceux d'Agamemnon, de Ménélas et d'Hélène dans trois adaptations roumaines de l'histoire légendaire d'Alexandre le Grand, et qui proviennent de régions différentes, à savoir deux de Bukovine (datées respectivement de 1781 et de 1788) et une de Muntenia (datée de 1799)[2].

Paris, avril 1942.

[1] Voir *Revue des Études slaves*, XV (1935), pp. 14 et 21, note 1 : l'hypothèse d'une contamination me semble, après l'examen du *Dit d'Alexandre le Vieil*, dénuée de toute vraisemblance. La *Parabole* et le *Dit* sont deux textes entièrement indépendants l'un de l'autre, et le second ne saurait être considéré comme un «rejeton», même «fantaisiste», du premier.

[2] N. Cartojan, *Alexandria in literatura românească : noui contribuții*, București, 1922, pp. 7-8 et 11; «Legendele Troadei in literatura veche românească», dans les *Memoriile Secțiunii literare* de l'Académie roumaine, série III, tome III, mémoire n° 3, București, 1925, pp. 16 et 35.

LES NOMS DE FAMILLE DU CLERGÉ RUSSE,

PAR

B.-O. UNBEGAUN.

Les noms de famille purement russes, — si l'on entend par là les noms *d'origine grand-russe,* abstraction faite des noms ukrainiens ou blanc-russes ainsi que des noms étrangers que peuvent à l'occasion porter des citoyens russes, — peuvent être classés en deux groupes, de valeur fort inégale d'ailleurs :

1° Dans l'immense majorité des cas, le nom de famille russe est un patronymique formé sur un nom de baptême ou sur un surnom à l'aide des suffixes *-ov* ou *-in* : Александров, Иванов, Павлов, Башмаков, Волков, Морозов, Новгородцев, Ильин, Никитин, Фомин, Коровин, Крапивин, Пушкин, etc. Les noms de ce type, surtout ceux en *-ov,* sont considérés comme les plus représentatifs, les plus « russes », si l'on peut dire.

2° Un autre groupe, infiniment moins nombreux, est constitué par des noms de famille en *-skij* (ou *-skoj*). En règle générale, ce sont des noms de l'aristocratie, le plus souvent princière, tirés des noms de lieux ou de domaines ancestraux : ainsi les princes Одоевский ont été autrefois les princes d'Odoev; il en est de même des princes Белозерский (de Beloozero), Вяземский (de Vjaz'ma), Мещерский (de Meščera), Трубецкой (de Trubčevsk), Ухтомский (d'Uchtoma), etc. Il ne faut pas confondre ces noms grand-russes, très peu nombreux, avec une masse de noms en *-skij* d'origine ukrainienne, blanc-russe ou polonaise, mais qui se sont acclimatés en russe, comme Достоевский, Лозинский, Томашевский, Яновский, etc.

Cependant, à feuilleter n'importe quel répertoire de noms

russes, que ce soit un dictionnaire biographique, un livre d'adresses ou un simple catalogue de libraire, on reste rêveur devant un nombre imposant de noms de famille les plus fantaisistes : Небосклонов, Бронзов, Пальмов, Орлеанский, Извеков, Зерцалов, sans parler d'une masse de noms latins, tels que Бенескриптов, Иллюстров, Мелиоранский, Рапидов, Сперанский, Экземплярский, etc. Que faut-il penser de pareils noms? On ne peut vraiment supposer l'existence d'un surnom comme Небосклон, ou Бронза, ou Пальма; le caractère de ces mots est trop livresque. Aussi bien, si ces surnoms avaient existé, on attendrait, pour les deux derniers, une autre forme de patronymiques : Бронзин, Пальмин. Il est évident que toutes ces appellations bizarres sont des créations artificielles.

Comment ces noms ont-ils apparu en russe? Un examen, même superficiel, nous révèle qu'ils sont limités à un milieu déterminé : celui du clergé orthodoxe. Il y a plus : non seulement les noms de famille fantaisistes sont presque toujours des noms de prêtres ou de descendants de prêtres, mais encore le clergé russe porte en majorité des noms artificiels. Il constitue un groupe social doté de noms de famille qui lui sont propres et propres à lui seul. Les enfants de prêtres, ne l'oublions pas, embrassaient souvent la profession de leurs pères. Il s'est formé ainsi une classe ayant son train de vie, ses intérêts particuliers, ses traditions — et ses noms de famille.

L'existence de ces derniers s'explique par des raisons historiques et sociales. La notion de l'état-civil, au sens moderne et rigide du mot, comportant un nom de famille traditionnel et immuable, ne s'appliquait primitivement en Russie qu'à la noblesse et à la bourgeoisie, et cela jusqu'à une époque assez tardive, en gros jusque vers le milieu du XIX[e] siècle. Il s'ensuit qu'un certain nombre d'élèves entrant dans les écoles primaires diocésaines (духовные училища), n'avaient pas de nom de famille au sens propre du mot. Les autorités ecclésiastiques étaient donc obligées de leur en donner un. Mais ces autorités allaient encore plus loin : elles changeaient à leur gré des noms de famille déjà existants, et cela non seulement dans les écoles primaires, mais aussi dans les écoles secondaires (séminaires, духовные семинарии) et même dans les écoles supérieures (académies, духовные академии). L'instabilité de l'état-civil était telle que ces changements se faisaient, à ce qu'il semble, sans nulle difficulté et sans même recevoir la consécration d'un acte officiel.

Ainsi, lorsque le célèbre métropolite de Moscou, Platon (Levšin), en 1789, institua cinq bourses à l'Académie ecclésiastique de Moscou, le paragraphe 2 du règlement publié à cette occasion précisait que « les boursiers et leurs successeurs devraient adopter le nom de Platonov, et qu'ils le porteraient non seulement durant leurs études à l'Académie, mais aussi après les avoir terminées, et quel que fût leur état social »[1]. C'est pourquoi plusieurs théologiens et professeurs russes, sortis de cette Académie, portent un nom double et dont le deuxième élément est Платонов, à savoir : Гиляров-Платонов, Горский-Платонов, Иваницкий-Платонов, Кудрявцев-Платонов, Побединский-Платонов, etc. De même, le métropolite de Saint-Pétersbourg Michel fonda en 1820, dans le séminaire de cette ville, une bourse comportant l'obligation pour le bénéficiaire de porter le nom de Михайлов[2].

L'administration scolaire transformait, semble-t-il, les noms d'élèves avec une certaine insouciance : en 1838, le consistoire de Saint-Pétersbourg demandait, par voie officielle, au séminaire de cette ville, pour quelle raison le fils du diacre Пахомов, admis sous ce nom à l'école ecclésiastique Alexandre Nevskij, en était exclu sous celui de Мансветов. Il lui fut simplement répondu : « les archives de l'administration n'en laissent pas voir la raison »[3].

Quant aux motifs des changements de noms, on ne peut que les deviner, et cela dans un petit nombre de cas, car les changements n'ont le plus souvent laissé aucune trace dans les archives. Ainsi on peut comprendre pourquoi l'administration de l'Académie ecclésiastique de Moscou a transformé en 1836, non sans humour, le nom de Пьянков (de пьян « ivre »), jugé sans doute inconvenant pour un prêtre, en celui de Собриевский (du latin *sobrius*), — ou, en 1840, celui de Любовников (de любовник « amant ») en Варницкий (du nom du monastère de Варница, patrie de saint Serge de Radonež), — ou encore, en 1842, celui de Халуйский (de Холуй, nom de lieu, mais homonyme de холуй « larbin ») en Правдин. On peut admettre aussi, à la rigueur, la transformation en 1818, de Телятьев (de теля « veau ») en Нордов. Mais on conçoit moins celle de Дагаев en Сахаров, de Бехтеев en Разумовский, de Пулькин en Синайский (tous trois

(1) S. Smirnov, История Московской Славяно-греко-латинской академии, Москва, 1855, p. 418.

(2) A. Nadeždin, История С.-Петербургской православной духовной семинарии..., 1885, p. 213.

(3) *Ibid.*, pp. 247-248; on trouvera là l'indication d'autres faits analogues.

en 1822)[1], de Неклюдов en Николаевский (en 1824), etc.[2]. De même on ne voit pas les raisons immédiates qui ont pu déterminer les autorités du séminaire de Saint-Pétersbourg à faire d'un Пахомов un Мансветов ou d'un Котовский un Спасский[3]. Il est vraisemblable que certains changements ne répondent qu'au seul besoin de supprimer des cas d'homonymie.

A défaut de documents sur les principes de la transformation des noms, qu'il nous soit permis de citer une soi-disant « tradition orale » (предание) que l'écrivain S. Sergeev-Censkij rapporte par la bouche de l'un des personnages de sa nouvelle *La Chanceuse* (Счастливица) : « Voici ce qu'enseigne la tradition sur la manière dont les autorités académiques de Moscou changeaient les noms des séminaristes... Ceux qui se distinguaient par une conduite modeste et des succès retentissants dans leurs études (тихое поведение и громкие успехи) recevaient des noms de fêtes, comme *Roždestvenskij, Bogojavlenskij, Uspenskij, Troickij,* ou bien *Voznesenskij,* comme moi-même... A ceux dont la conduite était aussi modeste que leurs études (тихое поведение и тихие успехи), à ces vertueux qui florissaient dans la quiétude, on donnait des noms de fleurs; c'est de là que sont venus tous ces *Rozov, Tuberozov, Giacintov, Fialkov* ou *Landyšev*... Mais il y avait aussi ceux qui, à des études modestes joignaient une conduite « retentissante » (тихие успехи и громкое поведение) : ceux-là recevaient des noms venant du paganisme (от язычества) : *Apollonov, Posejdonov, Architriklinov, Ilionskij, Amfiteatrov,* et ainsi de suite. Voilà ce que nous rapporte la tradition des séminaires »[4].

Un autre écrivain, qui fut un excellent connaisseur du clergé, N. S. Leskov, par la bouche de l'un de ses personnages, nous donne de même un classement, et plus souple, des noms de prêtres (dans le roman *Sans issue :* Некуда, livre I, chap. XXVI) : « — Docteur, est-ce qu'un secrétaire de consistoire peut s'appeler *Djumafis* ?[5], demanda Zarnicyn. — D'un consistoire orthodoxe ou catholique? — Orthodoxe. — Et pourquoi pas? Dans un consistoire orthodoxe, c'est très possible. — Qu'est ce que je vous disais? s'exclama le diacre d'un ton taquin. — Il n'y a rien d'éton-

[1] Notons qu'en 1842 le nom de Пулькин, réapparu à l'Académie, a été laissé sans changement.

[2] S. Smirnov, История Московской духовной академіи до ее преобразования (1814-1870), Москва, 1879, pp. 163-164.

[3] A. Nadeždin, *op. cit.*, pp. 247-248.

[4] Новый мир, 1932, XI, p. 178.

[5] Дюмафис, c'est-à-dire «Dumas fils».

nant. — Rien, certainement. Je vais vous dire comment on fabrique chez nous des noms de famille, et vous allez voir comment ce qui vous étonne est possible. Des noms, nous en avons six catégories. *Primo,* d'après les fêtes : *Roždestvenskij, Blagoveščenskij, Bogojavlenskij; secundo,* d'après les qualités élevées de l'âme : *Ljubomudrov, Ostromyslenskij; tertio,* d'après les héros de l'antiquité : *Demosfenov, Miltiadskij, Platonov; quarto,* d'après les qualités latines : *Sapientov, Amorov; quinto,* d'après les propriétaires terriens (помещики) : le propriétaire du village est, par exemple, *Govorov,* le sacristain donnera à son fils le nom de *Govorovskij;* le propriétaire s'appelle *Krasin,* le fils du sacristain sera *Krasinskij.* Tenez, le nom de notre propriétaire a été *Aleksandrova,* et, en son honneur, me voilà *Aleksandrovskij.* Quant à la sixième catégorie, elle se fait par la grâce de Monseigneur (по владычней милости) : *Moljerov, Rassinov, Miltonov, Bossjuetov*[1]. Il en est de même de *Djumafis.* Il n'y a là rien d'extraordinaire. Un nom par la grâce de Monseigneur, en l'honneur de l'écrivain français, voilà tout ».

C'est déjà un classement plus détaillé, bien qu'il oublie la catégorie si caractéristique des noms floraux.

*
* *

En réalité les noms du clergé offrent une variété beaucoup plus grande encore, qui vaut d'être étudiée et dont nous allons entreprendre un classement méthodique. Il ne s'agit nullement de donner pour chaque catégorie des listes exhaustives, ce qui risquerait de donner à notre article les dimensions d'un volume et exigerait en outre des recherches fort compliquées. Ce qui nous intéresse ici, ce sont les principes et les procédés d'après lesquels les noms du clergé ont été fabriqués. Quelques sondages suffiront à nous éclairer.

Est-il besoin de dire que le problème des noms du clergé russe n'a jamais été étudié? Seul, pour autant que je sache, le petit ouvrage de E. P. Karnovič lui a consacré une dizaine de pages[2]. Aussi, dans ces conditions, les deux citations de Sergeev-Censkij

(1) C'est-à-dire *Molière-ov, Racine-ov, Milton-ov, Bossuet-ov.*

(2) Родовыя прозвания и титулы въ России и слияние иноземцевъ съ русскими, Спб., 1886, pp. 133-144. Cet ouvrage, bien qu'écrit par un amateur et pour le grand public, présente le problème de façon généralement correcte.

et de Leskov prennent elles-mêmes à nos yeux une valeur de documents.

Nos meilleures sources seront les histoires des académies et des séminaires ecclésiastiques : elles comportent, généralement, des listes d'élèves par promotions. En dehors des deux ouvrages de S. Smirnov et de celui de A. Nadeždin déjà cités, nous nous sommes servis de ceux de P. Znamenskij [1] et de I. Čistovič [2]. Nous les avons complétés par d'autres répertoires, notamment par des bibliographies d'ouvrages religieux et théologiques (dont les auteurs sont généralement des prêtres ou des savants sortis des académies ecclésiastiques), en y ajoutant quelques noms isolés repérés à l'occasion de nos lectures.

Les noms de prêtres peuvent être classés en plusieurs catégories. Nous commencerons notre examen par ceux qui ont trait aux choses de l'Église et nous passerons ensuite aux noms pour ainsi dire « laïques ». Une catégorie spéciale, toutefois, à savoir celle des dérivés de noms géographiques russes, nous servira d'introduction.

1° *Noms géographiques russes.* — Cette catégorie est sans doute la moins caractéristique parmi les noms du clergé et se confond aisément avec les noms d'autres groupes sociaux.

Il arrivait fréquemment que des enfants entrés à l'école primaire (духовное училище) et n'ayant pas de nom de famille fussent inscrits d'après leur lieu d'origine : ville, village, région, parfois rivière ou lac, etc. Ainsi se sont formés de nombreux noms en *-skij*, tels que Высокоостровский, Донецкий, Ильигорский, Краснопольский, Ламанский (d'après la rivière Ламань, dans le gouvernement de Vologda), Миропольский, Новгородский, Перекопский, Рязановский, Толгский (gouv. de Iaroslavl'), Холуйский (nous avons vu que ce nom a été changé à l'Académie de Moscou), etc. Le principe de la formation de ces noms est identique à celui d'un grand nombre de noms juifs, si bien que, lorsque le nom du prêtre est tiré d'une localité de la Russie occidentale, il porte toutes les marques d'un nom typiquement juif : Шавельский, Слуцкий, Берлинский (c'est le nom qu'a porté

(1) История Казанской духовной академии за первый (дореформенный) периодъ ея существования (1842-1870), I-II, Казань, 1892.

(2) История С.-Петербургской духовной академии, Спб., 1857. Une source de premier ordre aurait été l'ouvrage de A. S. Rodosskij, Биографический словарь студентовъ первыхъ 28 курсовъ С.-Петербургской духовной академии, 1814-1869, Спб., 1907; nous n'avons pu, malheureusement, nous le procurer.

un archéologue kiévien, né en 1764; son père, prêtre orthodoxe, l'avait reçu d'après le village de Берлинцы, dans le gouvernement de Podolie). Parfois un nom géographique était inventé à l'école même, surtout lorsqu'il touchait à la tradition ecclésiastique : ainsi par exemple, nous l'avons vu, le nom de Варницкий.

Les noms de ce type gardent encore un certain caractère organique et sont à séparer de ceux qui proviennent de noms géographiques étrangers, créations purement fantaisistes dont il sera question plus loin.

Les autres noms que nous allons examiner attestent un caractère nettement artificiel.

2° *Noms de fêtes orthodoxes.* — C'est par cette catégorie que commencent Sergeev-Censkij et Leskov. Les noms qui la constituent sont ceux qui se rencontrent le plus souvent, bien qu'ils ne soient pas très nombreux. En voici la liste à peu près complète : Благовещенский (de Благовещение « Annonciation), Богоявленский (« Épiphanie »), Введенский (« Présentation de la Vierge »), Воздвиженский (« Exaltation de la Croix »), Вознесенский (« Ascension »), Воскресенский (« Résurrection, Pâques »), Всесвятский (« Toussaint »), Знаменский (« Apparition de la Vierge »), Мироносицкий (de Мироносицкая неделя « Dimanche de la Miséricorde »), Покровский (« Intercession de la Vierge »), Преображенский (« Transfiguration »), Рождественский (« Noël »), Сошественский (« Descente du Saint-Esprit »), Сретенский (« Chandeleur »), Троицкий (« Trinité = Pentecôte »), Успенский (« Assomption »). Les noms de ce type sont terminés en *-skij*, mais on trouve aussi un Рождествин.

3° *Noms de saints.* — La plupart sont en *-skij* (le plus souvent *-ovskij* ou *-evskij*), mais le type en *-ov* est également représenté. L'origine artificielle des noms en-*skij* est évidente, car il ne peut pas s'agir de patronymiques : Александровский, Васильевский, Викторовский, Дмитриевский, Зосимовский, Ильинский, Лавровский, Михайловский, Никифоровский, Николаевский, Петровский, Флоровский, etc. Le caractère ecclésiastique des noms de famille est particulièrement net là où le nom de base figure sous sa forme religieuse, ignorée de la langue courante : Георгиевский (Георгий et non pas Юрий ou Егор)[1], Кос-

[1] Voir mon article «Le nom de Georges en russe», *Mélanges Émile Boisacq*, II, p. 328.

минский (Косма et non Кузьма), Саввинский (avec deux *v*), Сергиевский (Сергий et non Сергей), etc., sans parler des noms doubles aussi éloquents que Космодамианский ou Петропавловский, donnés d'après les fêtes de Cosme et Damien et de Pierre et Paul.

Quelques noms dérivés de noms de saintes existent également : Аннинский, Екатерининский, etc.

Pour les noms du type Александровский, Петровский, etc., il faut compter avec une autre possibilité : ils peuvent provenir de noms de propriétaires, comme l'affirme le diacre de Leskov (1); certains d'entre eux peuvent être également d'origine ukrainienne.

Quant aux noms en *-ov*, leur origine artificielle n'est décelée que lorsque le nom de base se présente sous une forme nettement ecclésiastique : Евфимов, Евстафиев, Илларионов, Иоаннов, Мелетиев, etc. Les noms de famille non artificiels, issus de prénoms courants, seraient, respectivement, Ефимов, Остафьев (ou Остапов), Ларионов, Иванов, Мелентьев.

Plusieurs saints, surtout les saints les plus connus et vénérés, ont, à côté de leur nom, une épithète. Celle-ci peut également servir à former des noms de famille : Богословский (Григорий Богослов), Дамаскин et Дамаскинский (Иоанн Дамаскин), Златоустовский (Иоанн Златоуст), Магдалинский (Мария Магдалина), Победоносцев (Георгий Победоносец), Предтеченский (Иоанн Предтеча), Стратилатов (Федор Стратилат), Студитов et Студитский (Федор Студит), et ainsi de suite. Il se peut que le nom de Воинов, fréquent parmi le clergé russe, provienne, en partie au moins, de l'épithète du saint Иоанн Воин.

A ce groupe on ajoutera un petit nombre de noms remontant aux appellations d'icones particulièrement vénérées : Казанский (Казанская Божья Матерь), Одигитриевский (Божья Матерь Одигитрия = Ὁδηγήτρια), Скорбященский (Божья Матерь Всех Скорбящих).

4° *Noms de tradition biblique et chrétienne.* — L'Ancien Testament a fourni des noms tels que Арфаксадов, Иерихонов, Иерусалимов et Иерусалимский (aussi avec E- initial), Израилев, Маккавейский, Ливанов, Саульский, Сидонский, Синайский, etc. Un nom comme Аммосов (avec deux *m*, signe d'origine

(1) Voir ci-dessus, p. 45.

livresque) a toutes chances de dériver du nom du prophète biblique plutôt que du prénom *Amos*, très rare (bien que Gogol' l'ait donné à l'un des personnages du *Reviseur*).

Au Nouveau Testament remontent des noms comme Вифлеемский, Назаретский, Иорданский, Эммауский, Гефсиманский, Елеонский (d'Ἐλαιών, « le Mont des Oliviers »), Голгофский, Самарянов, Соломеин, Апостолов, Аполлосов, etc.

La tradition chrétienne a inspiré les noms de Православлев, Богородицкий, Спасский (de Спас, forme populaire de Спаситель « Sauveur »), Фаворский (du mont Thabor, Θαβώρ) [1], Святский, Архангельский et Архангелов, Ангельский et Ангелов, Серафимов, Софийский, Райский, Едемский et Едемов (aussi avec Э- initial), et même Адов, bien que ce nom ne soit pas particulièrement indiqué pour un prêtre orthodoxe. D'ailleurs, dans la suite, nous trouverons des cas encore plus surprenants.

De ces noms on passe tout naturellement aux noms relatifs au culte.

5° *Noms relatifs au culte.* — Il n'y a que très peu de noms provenant des fonctions ecclésiastiques. Par exemple, un nom comme Архидиаконский, avec sa finale en *-skij*, est typiquement séminariste. Il se peut qu'il en soit de même de Клириков et Ктитарев. Par contre, des noms comme Попов, Протопопов ou Протодиаконов semblent avoir été formés de façon naturelle, comme d'autres noms « professionnels », tels que Калашников ou Огородников, par exemple. Aussi les trouve-t-on en Russie moscovite, le premier même dès le xve siècle, ainsi que le surnom Поп [2]. N'oublions pas non plus qu'aux xviiie et xixe siècles, l'âge d'or des noms artificiels, les mots поп et протопоп ont acquis une nuance trop familière, sinon vulgaire, pour entrer dans le répertoire des noms à distribuer, répertoire qui prétendait, nous allons le voir, conserver un niveau élevé. Enfin, un nom comme Попов n'avait rien de distinctif, de caractéristique, dans un milieu composé de membres du clergé.

Les objets du culte et la vie ecclésiastique en général ont fourni des noms plus nombreux : Затеплинский (de затеплить

(1) Ce nom, ainsi que celui de Фаворов, peut provenir également du latin *favor*.

(2) N. M. Tupikov, Словарь древне-русских личных собственных имен, Спб., 1903, pp. 315, 703, 710, 711.

« allumer un cierge ou une lampe devant l'icone »), Иконостасов, Исполатов (de исполать = εἰς πολλὰ ἔτη « multos annos », exclamation fréquente dans la liturgie orthodoxe), Кивотов, Кондаков, Кратиров, Крестов, Крестинский, Образский, Синодский, Храмов, etc.

Le nom de Лаврский doit être rattaché à cette série, s'il provient de лавра « laure ». Mais il peut venir également de лавр « laurier ». Dans les deux cas, d'ailleurs, il demeure un nom ecclésiastique (Лавр en tant que prénom donne Лавровский).

Enfin, on peut ajouter à la même catégorie les noms provenant des jours de la semaine : Понедельников, Четвергов, Пятницкий, Субботин; seuls les deux derniers sont quelque peu fréquents. Le nom de Воскресенский, étant donné son extraordinaire fréquence, se rattache au sens de « Résurrection » (Pâques) plutôt qu'à celui de « dimanche ».

6° *Noms slavons et abstraits.* — Le slavon a été la langue de l'Église. Il n'est donc nullement étonnant que les autorités ecclésiastiques y aient puisé une partie des noms nouveaux. Les noms de famille normaux, qu'ils soient patronymiques ou dérivés de noms de lieux, procèdent tous de la langue parlée, du russe autochtone, et ne doivent rien à la tradition livresque. Une racine slavonne constitue donc un indice infaillible de l'origine artificielle et ecclésiastique du nom, à plus forte raison si elle se combine avec une finale en *-skij*.

A vrai dire, tous les noms que nous avons examinés jusqu'à présent étaient d'origine slavonne. Ils avaient en commun la particularité de se rapporter aux personnes et aux choses d'Église. Ceux que nous allons voir maintenant n'ont rien de spécialement religieux par leur sens même. C'est leur forme slavonne qui suffit à les adapter à l'ambiance ecclésiastique. Ainsi : Агнцов, Алчевский, Багрецов, Вертоградов et Вертоградский, Властов, Восторгов, Глаголев et Глаголевский, Градов, Десницкий, Желателев, Животоносов, Живущев, Зерцалов, Извеков (de из века « depuis l'éternité »), Исполинов, Колесницын, Колыбелин, Лествицын, Младенцев, Младов, Мышцын, Надеждин et Надеждинский, Певницкий (de пѣвница « harpe », dont le nom a été popularisé par la harpe du roi David), Прозрителев, Свирелин, Цареградский, etc. Certains de ces noms touchent de très près à la tradition biblique, par exemple Агнцов (l'Agneau

de l'Écriture Sainte), Леcтвицын (on peut penser au saint Иоанн Лествичник, Jean Climaque, sinon à l'échelle de Jacob), Певницкий.

Parmi les noms slavons, un groupe est à part : celui des composés désignant une qualité morale. Ces composés sont nombreux et fréquents. Le premier élément en est le plus souvent Благо- : Благовидов, Благоволин, Благонадеждин, Благонравов, Благорассудов, Благосклонов, — ou bien Добро- : Добровольский, Доброклонский, Добролюбов, Добромыслов, Добросмыслов, Добронравов, Доброписцев, Добротворский, Доброхотов. Mais on trouve aussi d'autres composés, notamment avec Бого- : Боголепов, Боголюбов, Боголюбимов, Богомолов [1], — ou Злато- : Златоверховников, Златовратский, Златолинский, Златоумов, Златоцветов, — ou Миро- : Миролюбов, Миротворцев, — ou Остро- : Островидов, Остромысленский, Остроумов, — ou Тихо- : Тихомиров [2], Тихонравов, Тиховедов.

Signalons encore d'autres noms de ce type, moins fréquents : Громогласов, Здравомыслов, Звероловлев, Любомудров, Милотворский, Простосердов, Чистосердов, Смиренномудренский, Темномеров, etc.

On notera que dans ce groupe les noms en *-ov* forment la majorité.

Tous les noms composés de ce type grammatical ne sont pas nécessairement des noms ecclésiastiques. Pour qu'ils le soient, il faut qu'ils appartiennent à la couche supérieure de la langue, soit en raison d'un élément slavon qui entre dans leur composition (les noms en Благо-, Злато-, Здраво-, Громогласов, Смиренномудренский, etc.), soit en raison de leur valeur abstraite. La qualité morale ou, plus rarement, physique qu'ils expriment (Благовидов, Доброписцев, etc.) doit être une qualité flatteuse. En dehors de ces conditions, les noms composés se trouvent aussi

(1) Le nom de Богомол, de même que son patronymique Богомолов, a existé en vieux russe (N. M. Tupikov, *op. cit.*, pp. 56 et 481), si bien que ce nom de famille, en partie au moins, peut être d'origine normale. Le même ouvrage (p. 56) donne dix exemples du nom de Боголеп, mais tous ceux qui le portent sont des moines, si bien que le nom lui-même semble n'être qu'un nom de religion, ce qui s'accorde bien avec l'absence, dans le même ouvrage, du patronymique Боголепов. Il est donc probable que ce dernier, en tant que nom de famille, est d'origine artificielle.

(2) Le prénom Тихомир et le patronymique Тихомиров existant en vieux russe (Tupikov, *op. cit.*, pp. 391 et 782), ce nom de famille peut être, en partie, d'origine normale.

dans d'autres classes sociales et plus particulièrement dans celle des marchands dont ils constituent l'un des traits distinctifs. Des noms comme Белоусов, Долгополов, Кривощеков, Самоквасов, Синебрюхов, Сухоплюев, Толстопятов, et ainsi de suite, proviennent de sobriquets de la façon la plus naturelle et n'ont rien à voir avec notre sujet.

Il va de soi qu'il existe des noms intermédiaires, frontaliers, pour ainsi dire, en tant qu'ils peuvent appartenir à l'une ou à l'autre catégorie; la façon dont on les interprète les fera pencher vers l'une ou vers l'autre. Tel est, par exemple, le nom d'Остроглазов.

En dehors des noms que nous avons étudiés dans ce paragraphe et qui se rattachent, d'une façon ou d'une autre, à la tradition slavonne, il existe un certain nombre de noms ecclésiastiques dérivés d'abstraits qui peuvent être russes, mais dont le caractère livresque saute aux yeux.

D'abord, quelques noms en *-skij*, les moins douteux : Быстринский, Глубоковский, Гремяченский, Затворницкий, Изволенский, Лазурский, Мерцальский, Миловский, Обновленский, Побединский, Поцелуевский, Славинский, Смиренский, etc.

Ensuite, des noms en *-ov*, dont la discrimination est un peu plus difficile : Великов, Взоров, Горев, Другов, Законов, Ненарокомов, Примеров, Рассудов, Усердов ou Чиннов, etc. Dans des noms comme Наградов ou Суетов, la fausse formation en *-ov*, au lieu de *-in*, décèle une origine artificielle; il existe d'ailleurs, à côté de Суетов, une forme Суетин parfaitement normale. Tous ces noms rappellent singulièrement ceux des « raisonneurs » de la comédie russe du XVIIIe siècle.

Dans ce dernier groupe on trouve des noms qui peuvent être d'origine aussi bien populaire qu'artificielle, comme Быстров, Косматов (ce nom sent l'atmosphère d'une бурса), Любопытнов, Малов, Светлов, Смирнов, Теплов, etc.

Les noms ecclésiastiques et abstraits n'ont pas été les seuls à fournir des éléments pour l'onomastique du clergé russe. Les noms concrets y ont contribué également, comme ils ont fourni aussi la plus grande partie des sobriquets de la langue courante d'où sont sortis plus tard les noms de famille russes les plus communs. Mais, s'il en est ainsi, comment repérer, dans cette masse, les noms de prêtres? Tout simplement, par leur caractère livresque, par l'impossibilité de les ramener à un sobriquet

tant soit peu vraisemblable dans la bouche du peuple, quelquefois aussi par leur terminaison qui peut être révélatrice.

Dans leur majorité, les noms de famille de cette catégorie ont été faits sur des noms empruntés à l'histoire naturelle.

7° *Noms empruntés à l'histoire naturelle.* — Les trois règnes de la nature y sont représentés, et le ciel vient encore enrichir les produits de la terre.

Les noms botaniques y tiennent la première place et ceux de fleurs sont les plus caractéristiques. L'onomastique russe ordinaire n'a, en principe, rien tiré des noms de fleurs, ce qui ne saurait surprendre : les fleurs se prêtent mal au rôle de sobriquets. Les noms floraux de prêtres n'en sont que plus frappants. Leur exotisme est encore rehaussé par le fait qu'ils dérivent presque tous de fleurs de jardin, de fleurs portant des noms étrangers que le peuple ignore. Rappelons-nous que ces noms constituent une des trois catégories dont parle Sergeev-Censkij. En voici quelques échantillons : Гиацинтов, Ландышев, Левкоев, Лилеев, Лилеин, Нарциссов, Розанов, Розов, Туберозов, Фиалков et Фиалковский, etc. Лилеев, Розов, et Туберозов sont particulièrement caractéristiques à cause de la dérivation en *-ov,* au lieu de *-in* que l'on attend. Le nom de famille Цветков semble être de la même origine.

Les noms d'arbres et de plantes sont un peu moins frappants, parce que l'onomastique populaire en fournit quelques échantillons : Березин, Калинин, Крапивин, Осокин, etc. Les noms de prêtres se distinguent de ceux-ci par leur exotisme : Абрикосов, Анчаров (nom purement littéraire), Виноградов et Виноградский, Кедров, Кипарисов, Миндалев, Миртов, Пальмов, Померанцев, Терновский (on pensera à la couronne d'épines), Шафрановский, etc. Le nom de Яблонев, bien que dérivé d'un arbre commun, est révélateur par sa finale.

Les noms d'oiseaux sont moins caractéristiques : n'ont-ils pas fourni d'innombrables noms de famille russes, et des plus courants? Ceux du clergé se reconnaissent d'abord à la finale *-skij* : Голубинский, Лебединский, Орловский, Соколовский (ces deux noms peuvent être aussi d'origine polono-ukrainienne), Кенарский, Павский (deux oiseaux exotiques!). Parmi les noms en *-ov* (Дроздов, Снегирев, Соловьев, etc.), la discrimination est impossible. Cependant les noms de Голубев et Лебедев sont trop fréquents parmi le clergé pour qu'on puisse s'empêcher de

penser, ne serait-ce que pour une partie de ces noms, à une origine artificielle. N'oublions pas à ce propos que la colombe (голубь) a sa place importante dans la tradition chrétienne en tant qu'incarnation du Saint-Esprit. Le nom de Фасанов se signale à la fois par l'orthographe (avec *-s-* et non pas *-z-*) et le caractère exotique de l'oiseau.

Les noms dérivés de noms d'animaux, très fréquents dans l'onomastique courante, sont rares dans celle du clergé. C'est à peine si l'on peut repérer le nom exotique de Пантеровский.

Le règne minéral a fourni également quelques noms. Il va de soi qu'on est allé les chercher parmi les pierres précieuses : Аметистов, Бриллиантов, Кораллов, Кристалевский, Маргаритов, Смарагдов (on notera la forme slavonne de ces deux noms, les correspondants russes de leur nom de base étant respectivement жемчуг et изумруд, tous les deux d'origine orientale). Une partie des Алмазов peut être d'origine ecclésiastique; l'autre peut remonter à Алмаз, prénom vieux-russe.

Enfin, le ciel et la nature en général, par ce qu'ils ont de plus élevé et de plus poétique, ont contribué également à l'enrichissement des noms du clergé : Небосклонов, Горизонтов, Востоков[1], Закатов, Ветринский, Аквилонов, Ефиров, Зефиров, Зарницкий, Солнцев, Месяцев, etc. L'eau en particulier a été exploitée : Источников, Родников, Ключевский, Криницкий, Морев, Волнин. On notera aussi le nom fréquent de Горский.

Les noms ci-dessus, à l'exception de ceux de la dernière catégorie, dérivent tous de mots russes ou slavons. Il existe cependant un grand nombre de noms de prêtres formés sur des mots et racines étrangers dont la plupart n'ont jamais existé en russe. Parmi ceux-ci, les noms latins constituent le groupe le plus caractéristique et le plus nombreux.

8° *Les noms latins.* — Leur origine appelle quelques explications. On conçoit sans peine la création (notamment par calque), à l'époque de la Renaissance, de noms latins et grecs dans l'Europe centrale : *Piscator* (Fischer), *Pistor* (Bäcker), *Sartorius* (Schneider), *Melanchton* (Schwarzerd), *Neander* (Neumann), etc. Mais on comprend moins leur présence chez un peuple qui n'a

[1] Le nom du célèbre philologue russe A. X. Востоков, tout en étant fantaisiste, n'est pas d'origine ecclésiastique : c'est une traduction du nom allemand *Osteneck*.

jamais subi l'influence directe de la tradition latine. Et cela d'autant moins que ces noms latins demeurent limités au clergé orthodoxe, donc à un milieu qui, par principe, devrait se montrer méfiant à l'égard de cette influence qu'il identifiait, non sans raison, avec la propagande catholique.

Pourtant il n'est pas difficile de dépister l'influence latine, bien que sa pénétration dans l'Église moscovite ne se manifeste qu'à partir de la seconde moitié du XVIIe siècle. Cette influence n'a pas été directe, mais elle s'est infiltrée par l'intermédiaire de l'Ukraine dont une partie importante a été détachée de la Pologne et incorporée à l'État moscovite en 1654. Deux traditions ecclésiastiques se sont affrontées : l'une moscovite, l'autre kiévienne. Toutes les deux étaient d'origine byzantino-bulgare. Mais alors que la tradition de Moscou était hiératique, pétrifiée, repliée sur elle-même, celle de Kiev, tout aussi rigoureusement orthodoxe que la tradition moscovite, n'a pas craint le contact de la civilisation polono-latine. Dans sa lutte contre le catholicisme, l'église de Kiev avait emprunté à l'adversaire maint procédé d'organisation, de technique et de polémique. Cette tradition plus développée, plus souple, plus moderne en somme, s'installa à Moscou dans le dernier tiers du XVIIe siècle, devint officielle, et s'empressa d'appliquer aux partisans de la tradition moscovite un régime de dissidents (раскольники) à peine tolérés.

Le changement de tradition et le rôle prépondérant échu au clergé ukrainien au sein de l'Église russe ont eu sur celle-ci des répercussions multiples et profondes. Ces répercussions sont suffisamment connues, et ce n'est pas ici le lieu d'en dresser le bilan complet. Notons seulement, comme l'une des plus caractéristiques, l'importance donnée, dans les écoles ecclésiastiques, à la langue latine aux dépens du grec et même, en une certaine mesure, aux dépens du russe. L'enseignement du latin fut poussé à fond dans les séminaires et les académies, et même de nombreux cours ne se firent plus qu'exclusivement en cette langue. Il en était encore ainsi dans la première moitié du XIXe siècle, et, pour la théologie, par exemple, le russe n'a été admis comme langue d'enseignement dans les académies ecclésiastiques, et cela à côté du latin et au choix du professeur, que par un décret du 4 septembre 1819 [1]. Ne soyons pas surpris après cela que, si, de nos jours, la langue familière et argotique se pare de quelques expres-

(1) S. Smirnov, История Московской духовной академии, p. 16.

sions latines ou latinisées, nous en devions chercher l'origine dans les séminaires ecclésiastiques.

Après avoir atteint son apogée au début du XIXe siècle, la culture latine du clergé russe n'a cessé depuis de diminuer. Elle n'était plus qu'un souvenir du passé au début du XXe siècle. Mais elle a laissé des traces indélébiles dans de nombreux noms de famille dont le caractère latin est l'indice infaillible d'une ascendance ecclésiastique.

La plupart de ces noms sont formés sur des adjectifs ou des participes désignant une qualité morale, parfois un trait physique; quelques-uns sont des dérivés de substantifs.

En leur majorité, ces noms ont la terminaison *-skij* : Агриколянский, Адоратский, Алякринский, Аманский, Бальбуциновский, Бенеманский, Гонорский (le г russe rend aussi bien le *g* que le *h* latin), Грандилевский, Делекторский, Деплоранский, Дилигенский, Капацинский, Квиетинский, Люминарский, Ляборинский, Магницкий, Мелиоранский, Минорский, Моригеровский, Оранский, Парвицкий, Регинский, Рарский, Сильванский, Соллертинский, Спекторский, Сперанский, Стеллецкий, Фаминский, Целебровский, Ювенский, Юдицкий, etc.

Mais on trouve aussi de nombreux noms en *-ov*, quelquefois en *-in* : Астров, Верекундов, Генерозов, Глориантов, Иллювиев, Иллюстров, Интролигатин, Инцертов, Кандидов, Конкордин, Конвоксов, Кустодиев, Либеров, Люцернов, Мансветов, Менстров, Модестов, Нацентов, Паренсов, Преферансов, Промптов, Пульхеров, Рапидов, Робустов, Сервилин, Толеров, Транквилитатин, Фартусов, Формозов, Фруэнтов, etc.

Karnovič [1] raconte qu'il y avait dans la Russie centrale, vers le milieu du XIXe siècle, un diacre portant le beau nom de Велоципедов, qu'il faut ramener, bien entendu, à l'expression latine *veloces pedes* plutôt qu'au nom de la bicyclette, inventée quelques dizaines d'années plus tard.

Souvent le même nom peut figurer soit avec la finale *-skij*, soit avec *-ov* : Альбовский, Альбинский, Альбицкий et Альбов; Аренский et Аренов; Вигилянский et Вигилев; Гиляровский et Гиляров; Грацианский et Грацианов; Гумилевский et Гумилев; Майорский et Майоров; Орнатский et Орнатов; Пру-

[1] *Op. cit.*, pp. 136-137.

денский et Прудентов; Флоренский, Флоринский et Флоренсов, et ainsi de suite.

Parfois le nom latin ne constitue qu'une réplique fidèle du nom russe ou slavon. Ce procédé permettait de multiplier les noms artificiels. Par exemple : Аргентовский — Серебрянский; Беневоленский — Благоволин ou Доброхотов; Бенескриптов — Доброписцев; Гумилевский — Смиренский; Лявданский — Славинский; Ментов — Умов ou Рассудов; Парадизов — Райский; Солярский — Солнцев; Тринитатов — Троицкий; Флоринский — Цветков; Экземплярский — Примеров, etc.

Certains noms communs ont été simplement traduits en latin : Аквилев — Орлов; Акципетров — Ястребов; Алявдин — Жаворонков; Ансеров — Гусев; Лепорский — Зайцев, etc.

9° *Les noms grecs* sont beaucoup moins nombreux et moins communs que les noms latins. On n'en saurait être surpris après ce qui vient d'être dit de l'influence latine. Ces noms, comme les noms latins, peuvent être aussi bien en *-skij* qu'en *-ov* et en *-in*. Voici quelques exemples : Аделфинский (ἀδελφός « frère »), Азимов (d'ἄζυμος « azyme »), Антизитров (ἀντιζητῶ « chercher »), Аретинский (ἀρετή « vertu »), Аристовский (ἄριστος « le meilleur »), Артоболевский (ἀρτοπώλης « boulanger »), Велтистов (βέλτιστος « le meilleur »), Евтропов (εὔτροπος « qui a un bon caractère »), Елевтерский (ἐλεύθερος « libre »), Мусоргский (μουσουργός « musicien »), Орфинский (ὀρθός « droit), Панормов (πανορμί « de tout son élan »), Пардалицкий (πάρδαλις « panthère », cf. Пантеровский, cité plus haut), Пенинский (πενία « pauvreté »), Полигнотов (πολύγνωτος « très connu »), Протов (πρῶτος « premier »), Протоклитов (πρωτόκλητος « le premier appelé », первозванный, épithète de l'apôtre André), Софотеров (σοφώτερος « plus savant »), Танаевский (ταναός « long »), Трифиллиев (τρίφυλλον « trèfle »), Трихинский (τρίχινος « chétif »), Фармаковский (φάρμακον « remède »), Флегинский (φλέγω « brûler »), Филевский (φιλῶ « aimer », pendant grec du latin Аманский), Филоматитский (φιλομαθής « avide d'instruction »), Халколиванов (χαλκολίβανον « airain » : *Apocalypse*, I, 15), Эвергетов (εὐεργέτης « bienfaiteur »), etc.

Comme pour les noms latins on trouve des noms parallèles et des calques de noms communs : Ампелогов (ἄμπελος « vigne ») — Виноградский; Ельпидин, Ельпидинский (aussi avec un Э- initial; ἐλπίς « espérance ») — Надеждин; Мармариссов (μαρ-

μαρύσσω « briller ») — Мерцальский; Мегалов (μέγας « grand ») — Великов, Магницкий; Самбикин (σαμβύκη « harpe ») — Певницкий; Ставровский (σταυρός « croix ») — Крестовский; Тропеофоров (τροπαιοφόρος « qui porte la victoire ») — Победоносцев; — Аедоницкий (ἀηδών « rossignol ») — Соловьев; Алекторов (ἀλέκτωρ « coq ») — Петухов; Мирмиков (μύρμηξ « fourmi ») — Муравьев, etc. Le nom Артоболевский semble être un calque de Хлебников.

On trouve même tel mot composé mi-grec mi-latin : Ксеномонтанов.

Les noms latins et grecs que nous venons d'examiner peuvent être complétés par de nombreux noms s'inspirant de la tradition classique.

10° *Noms s'inspirant de la tradition classique.* — Comme la tradition classique est grecque par excellence, on trouvera dans ce groupe plus de noms grecs que de noms latins.

Les noms géographiques y tiennent une grande place : Алфеевский, Афинов, Геликонский, Еллинский, Кипренский (sans doute de Кипр « Chypre »), Критский, Македонский, Парнасский, Родосский, Троянский, Фанагорийский, Фессалоницкий, Фивейский, etc. Certains des noms géographiques grecs se rattachent plutôt à la tradition byzantine, comme Афонский, Смирнский (Cf. Цареградский que nous avons déjà cité).

D'autres noms classiques les complètent : Алкидов, Ареопагитский, Аристотелев, Гераклидов, Гераклитов, Кастальский, Касторский, Мойров (μοῖραι « les Parques »), Нектаров, Орфеев, Ромулов, Старосивильский, etc.

Certains de ces noms touchent déjà de très près au fonds mythologique de l'antiquité, si bien qu'on est un peu surpris de les voir utilisés par un clergé chrétien. En réalité, ce clergé va encore plus loin : il n'éprouve aucun embarras à s'annexer tout l'Olympe païen. Dès le concile de Nicée on avait interdit de donner aux enfants des noms de divinités païennes[1]. Or, il se trouve des prêtres orthodoxes qui portent des noms tels que Дианин, Палладин, Минервин, Аполлонский, Марсов, Янусов, même Бахусов et Купидонов. Il semblerait pourtant que Бахусов fût

[1] Il est vrai que plus tard deux de ces noms, *Apollon* et *Mercure*, ont été adoptés par l'Église orthodoxe comme noms de saints et, par conséquent, comme noms de baptême (Аполлон et Меркурий en russe).

le dernier nom à donner à un prêtre, vu les fonctions de ce dieu, et alors que les autorités académiques, nous l'avons vu, jugeaient nécessaire de transformer Пьянков en Собриевский.

Ce sont là les noms venus du paganisme (от язычества) dont parle Sergeev-Censkij.

11° *Noms exotiques.* — La forme phonique, la consonance étrangère des noms latins et grecs expliquent leur fortune dans les séminaires. Elles nous expliquent aussi le succès de certains noms formés sur des mots étrangers, n'ayant aucun rapport avec la tradition ecclésiastique, mais servis par leur exotisme même, parce qu'ils « sonnent bien » pour une oreille russe. A la différence des noms latins et grecs examinés précédemment, noms dont la racine demeure obscure pour le commun des Russes, ces noms « exotiques » sont tirés de mots étrangers adoptés par le russe. Leur signification est claire, et c'est cela même qui les rend particulièrement absurdes et cocasses.

Parmi ces noms exotiques on n'est pas surpris de trouver plusieurs noms géographiques, en majorité orientaux : Азиатский, Анадольский, Индийский, Персидский, Татарский, Китаев, Гангесов, Иеропольский, Каиров, Нильский, etc. Plus rarement on tombe sur des noms tirés de la géographie occidentale : Аландский, Альпийский, Медиоланский (*Mediolanum*, nom latin de Milan), Орлеанский, etc. Сорбонский peut également être rattaché à cette série.

D'autres noms sont tirés des appellations les plus diverses et les plus inattendues, de personnes, d'objets, de phénomènes de la nature, etc. Leur seule raison d'être est encore une fois leur exotisme. Quelques-uns ont été déjà signalés : Нарциссов, Туберозов, Бриллиантов, Кораллов, Аквилонов, Горизонтов, Пантеровский, etc. Voici d'autres exemples : Автократов, Гениев, Кесарев, Клиентов, Колоссовский, Легатов, Меценатов, Неофитов, Персонов, Персональский, Сатрапинский, Сенаторский, Франтов; — Июльский, Нордов, Нардов, Металлов, Бронзов, Урнов, Альтов, Басов, Градусов, Нумеров, Лагунов, Фарфоровский, Фиолетов, Амфитеатров, Палимпсестов, Документов, Экспериментов, Феноменов, et ainsi de suite. S'il est surprenant de voir des prêtres orthodoxes porter des noms de dieux païens, que penser de ceux qui s'appellent Гугенотов ou Реформатский? (si toutefois, ce dernier nom provient de реформат « adepte de l'Église réformée »)?

Mackenzie D. Wallace, auteur d'un ouvrage connu sur la Russie, raconte l'histoire d'un prêtre qui, entré au séminaire sous le nom banal de Великосельский (d'après son village natal), s'est vu changer celui-ci en Грандвилажский pour être distingué de ses nombreux homonymes [1].

La recherche de l'exotisme et d'un certain effet phonique a conduit le clergé à se fabriquer de faux patronymiques tirés de prénoms étrangers qui n'ont jamais existé dans l'Église orthodoxe : Альфонсов, Арнольдов, Асвальдов (on retiendra cette forme avec *a-* initial, d'origine purement acoustique), Ленардов, Леонардов, Леопольдов, Людвигов, Рудольфов, Феликсов, Фердинандов, etc. Les noms féminins mêmes sont quelquefois mis à contribution : Амалиев, Розалиев.

Il n'y a d'ailleurs aucune raison de s'arrêter aux prénoms étrangers : les noms de famille des célébrités européennes ont la même vertu. Et l'on a vu parfois de futurs prêtres orthodoxes dotés, par la grâce de Monseigneur (по владычней милости), de noms comme Мильтонов, Колумбов, Невтонов, Оссианов, etc. La dernière catégorie de Leskov entre là tout entière.



* *

Les noms du clergé que nous avons passés en revue accusent une grande variété : de Благовещенский à Оссианов la distance est grande. Mais, quelle que soit cette variété et abstraction faite des noms géographiques russes, elle se confine dans la couche supérieure de la langue : termes religieux, mots slavons, notions abstraites et élevées, vocabulaire classique, emprunts tranchant par leur exotisme sur le fonds national de la langue. C'est à leur caractère essentiellement livresque que l'on reconnaît en principe les noms du clergé. Les noms normaux appartiennent, eux, toujours au fonds populaire de la langue.

A ce fonds particulier s'ajoutent certains indices formels. Le principal est la fréquence de la terminaison *-skij*. Alors que dans l'onomastique purement grand-russe elle est rare et limitée à quelques noms de nobles, la finale *-skij* est la finale par excellence des noms ecclésiastiques. Elle a la même origine que la tradition

[1] *La Russie*, traduction française, 2e édition, Paris, 1879, tome Ier, chap. IV, p. 72.

latine dans l'Église russe. Les prêtres russes en sont pareillement redevables au clergé ukrainien : on sait que, dans l'onomastique polono-ukrainienne, la finale *-skij* est normale.

Ajoutons que la dérivation est assez libre, et que la finale *-skij* est souvent rattachée à la racine à l'aide de suffixes dont la présence ne s'explique que par des raisons d'euphonie, ou encore par le besoin d'étayer le corps du mot. Ces suffixes sont *-ov-* (Глубоковский, Пантеровский, Целебровский, Аристовский, etc.), ou *-ev-* (après consonne molle : Глаголевский, Кристалевский, Ключевский, Грандилевский, Артоболевский, etc.), — ou *-in-* (Затеплинский, Славинский, Быстринский, Адельфинский, Орфинский, etc.), — ou *-en-* (Гремяченский, Кипренский, etc.) — ou *-it-*, lequel, avec *-skij*, donne la finale *-ickij* (Парвицкий, Аедоницкий, etc.).

Parmi les noms qui ne sont pas terminés par *-skij*, la finale *-ov* est infiniment plus fréquente que *-in*. Les noms du clergé participent en cela à la tendance générale des noms de famille russes. Cependant leur caractère artificiel se trahit parfois par la dérivatisn en *-ov* des féminins, alors que la dérivation normale aurait donné une forme en *-in*. C'est le cas des noms tels que Властов, Суетов, Наградов, Розов, Лилеев, Фиалков, Пальмов, Яблонев, Афинов, Бронзов, Персонов, Амалиев, Розалиев, etc.

Les noms artificiels du clergé russe sont nés dans les écoles ecclésiastiques. Comme, dans l'État moscovite, la première de ces écoles, la fameuse Académie slavo-gréco-latine, n'a été fondée qu'en 1680, c'est à la fin du XVIIe siècle au plus tôt qu'il faudrait placer l'apparition des noms que nous venons d'étudier. En effet, l'un des premiers noms de ce type semble avoir été celui de Леонтий Магницкий, né en 1669, élève de l'Académie, collaborateur de Pierre le Grand et auteur du premier manuel d'arithmétique (1703). Dans la première moitié du XVIIIe siècle, ces noms sont déjà assez nombreux. Ainsi on trouve dans l'Académie moscovite des étudiants portant les noms de Филевский en 1731, Виноградов en 1735, Флоринский en 1736[1]. Un prêtre Георгиев est signalé en 1715[2].

L'usage de recevoir ou de changer les noms dans les séminaires

(1) S. Smirnov, История Московской славяно-греко-латинской академии, pp. 198, 216, 238.

(2) Доклады и приговоры состоявшиеся в Правительствующем Сенате в царствование Петра Великого, V, p. 1011.

a dû être courant dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. Deržavin le mentionne dans sa poésie **Привратнику**; il y est question d'un prêtre, homonyme du poète :

Державин род с потопа влекся;
Он в семинарьи им нарекся
Лишь сходством рифм моих и стоп.
Мой дед мурза, его дед поп.

Cet usage devait prendre fin avec la stabilisation définitive de l'état-civil pour toutes les classes sociales : dans la deuxième moitié du XIXe siècle. L'émancipation des paysans en 1861 a eu pour conséquence de doter d'un nom de famille immuable la dernière classe sociale qui n'en avait pas encore. Si l'on examine les listes d'élèves du séminaire de Saint-Pétersbourg données par A. Nadeždin pour les années 1809-1884 [1], on constate que la proportion des noms fantaisistes, notamment des noms latins, diminue quelque peu vers la fin de la période étudiée.

Bien que créés sous une incontestable influence ukrainienne, les noms artificiels semblent être demeurés une spécialité du clergé grand-russe. Parmi les élèves de l'Académie ecclésiastique de Moscou, ceux venant des séminaires du Sud et de l'Ouest (Kiev, Cholm, Minsk, Polock, Lituanie, etc.) portent généralement des noms communs. Les noms fantaisistes apparaissent surtout chez les élèves des séminaires du centre de la Russie. Il faut l'expliquer sans doute par le fait que dans la Russie du Sud-Ouest, qui faisait autrefois partie de la Pologne, la notion de l'état-civil était plus ferme que dans l'ancien État moscovite : les élèves y entraient dans l'école ecclésiastique déjà pourvus d'un nom de famille traditionnel. D'autre part, comme le rappelle Karnovič [1], le clergé ukrainien, à la différence du clergé grand-russe, était recruté surtout parmi les nobles : or les nobles avaient déjà leurs noms de famille et, qui plus est, ils y tenaient.

Clermont-Ferrand, mai 1942.

[1] История С.-Петербургской православной духовной семинарии, pp. 639-657.

[1] *Op. cit.*, p. 143.

DES NOMS DE FAMILLE

EN BULGARE,

PAR

LÉON BEAULIEUX.

II

En hommage à M. Jordan Ivanov,
à l'occasion de son 70ᵉ anniversaire.

Ainsi qu'on l'a vu dans un premier article [1], l'immense majorité des noms de famille bulgares ne sont pas autre chose que d'anciens adjectifs du type dit « d'appartenance », indiquant que le premier porteur du nom était fils de tel individu, désigné, lui, soit par son prénom seul, soit par un surnom (*prèkor*). Il serait vain de tenter une classification méthodique des diverses catégories de noms de famille sans avoir étudié au préalable les suffixes fondamentaux susceptibles d'apparaître dans la formation de ces adjectifs d'appartenance.

1° *Suffixes* -ov (-ev), -in. — De façon très générale, ces adjectifs présentent, suivant la nature de la syllabe terminale du thème contenu dans le prénom ou le surnom, un des suffixes indiquant précisément l'appartenance. Pour les prénoms masculins, c'est le suffixe *-ov* qui apparaît après un thème terminé par toute consonne autre que chuintante : *Petr-ov, Ivan-ov,* etc., et le suffixe *-ev* après

[1] Voir *Revue des Études slaves*, tome XIX, fasc. 1-2, pp. 17-39 : « Des noms de famille en bulgare », par Léon Beaulieux.

un thème terminé par une consonne chuintante ou par une voyelle : *Mirč-ev*, *Georgi-ev*, etc. Pour les prénoms féminins, c'est le suffixe *-in* : ex. *Asènč-in* (< Asěnka, avec palatalisation en *č* de la gutturale occlusive sourde *k*, au contact de *i* palatal).

2° *Groupes suffixaux* -li(j)ev, -dži(j)ev. — Lorsque le nom dérive non pas d'un prénom, mais d'un surnom (*prèkor*), deux cas peuvent se produire : ou bien le surnom est un mot simple, qui annexe directement la suffixation d'appartenance *-ov* (*-ev*) ou *-in*, comme c'est le cas pour des noms tels que *Balabanov* (< turc *balaban*, « à grosse tête »), *Džudžev* (< turc *cüçe*, « nain »), *Vladikin* (< *vladika*, « évêque); — ou bien le surnom appartient déjà au type suffixal, présentant lui-même un *suffixe de qualification*, comme par exemple les suffixes, tous deux de provenance turque, *-lija* et *-džija*. Le premier de ces suffixes, *-lija*, indique le lieu d'origine, de même qu'en turc le suffixe *-lı* dont il dérive. Sur le modèle d'adjectifs turcs comme *sakızlı*, « originaire de Chio » [< *Sakız*, « Chio »], nous avons en bulgare une nombreuse série de mots du type *batak-lija*, « homme du marais » (< turc *batak*, « marais »). Le second suffixe, *-džija*, indique la profession : *arabadžija* (< turc *arabacı*, « voiturier »).

D'après ces noms, utilisés comme surnoms, sont obtenus des adjectifs dans lesquels nous voyons le suffixe d'appartenance *-ov* (*-ev*) se combiner avec les suffixes *-lija*, *-džija* pour former les groupes suffixaux *-lijev*, *-džijev*, aujourd'hui « déiotisés » en *-liev*, *-džiev* (*-čiev* après dentale occlusive sourde *t*), d'où deux séries très nombreuses de noms des types *Batak-liev*, *Araba-džiev*, *Barut-čiev* (< turc *barutçu*, « fabricant, marchand de poudre »).

3° *Suffixe* -(j)ski, *substitut du suffixe d'appartenance* -ov (-ev). *Doublets en* -i(j)ev *et* -(j)ski. — Il faut relever comme un fait de haute importance l'existence assez fréquente, dans les deux séries de noms à groupes suffixaux *-liev* et *-džiev*, de *doublets*, dont les uns accusent la forme « molle » du suffixe d'appartenance, savoir la suffixation *-ev*, et les autres le suffixe adjectif *-(j)ski*, également déiotisé dans l'usage actuel, l'une et l'autre forme de ces doublets étant fréquemment usitées pour désigner la même personne : ainsi *Stambol-iev* et *Stambol-i(j)ski*, *Barut-čiev* et *Barut-či(j)ski*, etc. Des doublets de même nature apparaissent aussi dans la série « dure » des adjectifs d'appartenance en *-ov* : ainsi *Mečkar-ov* et *Mečkar-ski* (< *mečkar'*, « montreur d'ours »). Dans ces doublets, les suffixes *-ov* (*-ev*) et *-(j)ski* apparaissent exactement avec la même

valeur de sens, alors qu'à l'origine ils avaient des valeurs assez nettement différenciées.

Il semble bien, en effet, que le suffixe *-(j)ski* ait eu tout d'abord d'une part valeur d'indication du lieu d'origine, valeur qu'il a conservée dans des noms comme *Bobośevski*, « de Bobośevo », *Drěnovski*, « de Drěnovo », *Klisurski*, « de Klisura », etc.; d'autre part, valeur d'indication d'appartenance « matérielle », s'appliquant de préférence à des objets ou à des animaux, tandis que le suffixe *-ov* (*-ev*) apparaissait surtout en valeur d'indication d'appartenance « familiale » : on distinguait alors *Bujukliev* (*sin*), « fils de Bujuk » (< turc *büyük*, « grand »), de *bujuklijska kăšta*, « maison de Bujukliev » (à Koprivštica). Mais cette distinction s'est peu à peu estompée, pour disparaître à peu près complètement, si bien que les formes *Bujukliev* et *Bujukliski* ont fini par constituer des doublets de noms de famille du type que nous venons de signaler. A l'appui de l'exacte équivalence des deux formes de ces doublets, nous citerons ici le fait suivant qu'il nous a été donné de constater personnellement, et que nous avons tout lieu de considérer comme n'étant pas exceptionnel. Il nous est arrivé un jour d'établir une attestation à l'effet d'expliquer aux autorités universitaires françaises qu'une étudiante, désignée sur son certificat de baptême (valant acte de naissance) sous le nom d'Émilie *Christova* était bien authentiquement, d'après ce document, fille d'un sieur *Christo Barutčiski*. Or, les autorités universitaires bulgares, au lieu de l'inscrire, comme il eût été normal, sous le nom de *Barutčiska*, l'avaient immatriculée sous celui de *Barutčieva* : preuve évidente de l'interchangeabilité de ces deux formes.

Notons d'ailleurs que, de façon tout à fait analogue, le suffixe *-ov* (*-ev*) avait lui aussi, et conserve de nos jours, dans bien des cas, la valeur d'indication d'appartenance « matérielle » que nous signalions tout à l'heure comme étant la valeur primitive du suffixe *-(j)ski*, et qu'on dirait très bien *Petrova kăšta*, « (la) maison de Pierre », *Petrov kon'*, « (le) cheval de Pierre », à côté de *Petrov* (*sin*), « (le) fils de Pierre ».

Nous sommes donc entièrement fondé à considérer aujourd'hui le suffixe *-(j)ski* comme un « substitut » pur et simple du suffixe *-ov* (*-ev*) en valeur d'indication d'appartenance familiale. Et nous croyons bien saisir ici l'origine de la suffixation *-ovski*, attestée dans un certain nombre de noms de famille du type *Mihaïlovski*, *Benkovski*, *Rakovski*, etc.

Selon toute vraisemblance, en effet, le suffixe -*(j)ski* est venu s'ajouter, comme suffixation seconde, à des patronymiques à suffixe *-ov* (*-ev*), pour désigner soit l'appartenance « matérielle », soit l'appartenance familiale. C'est ainsi que nous retrouvons à Koprivštica [1] la trace d'un certain *Pějo* (ou *Pěju*), dont le fils s'est naturellement appelé *Pějov* (ou *Pěev*). La maison qu'habitait ce *Pějov* est dite par conséquent *Pějovska kăšta,* de même qu'une fontaine également mentionnée par le *Guide* sous la dénomination de *Pějovska češma.* Mais, ainsi que nous venons de le démontrer, rien ne s'opposait à ce que cette forme seconde d'appartenance s'étendît également aux enfants de ce *Pějov* (ou *Pěev*), qui auraient pu ou ont pu parfaitement s'appeler *Pějovski* (ou *Pěevski*). Un second et un troisième cas nous sont encore fournis par le même *Guide* (pp. 35 et 37) avec la fontaine dite *Benjovska češma,* construite par le père d'un ancien ministre, *Najden Benev* (ou *Benjov*), descendant lui-même d'un aïeul prénommé *Benjo* (ou *Benju*), et avec le nom du quartier dit *Lambovska mahala,* dénomination due à un certain *Lambov,* lui-même fils d'un *Lambo.* Sans conteste, dans l'un et l'autre cas, les noms de *Benjovski* (ou *Benevski*) et *Lambovski* auraient pu ou ont pu s'appliquer à la descendance des personnages dont l'existence nous est attestée.

Il ne nous paraît donc pas douteux que nous voyons se confirmer ici l'hypothèse que nous formulions précédemment avec une certaine réserve [2], hypothèse d'après laquelle l'usage de cette suffixation *-ovski* pourrait bien avoir été une tentative faite plus ou moins consciemment par les sujets parlants pour constituer cette suffixation « seconde » qui, en se distinguant du suffixe d'appartenance « primaire » *-ov* (*-ev*), aurait permis la fixation rapide du patronymique comme nom de famille, à l'instar de ce qui s'est passé en Russie grâce à la suffixation « seconde » *-ovič.* Cette suffixation « seconde » *-ovski* se serait substituée, en valeur de suffixation productrice de patronymiques, à la suffixation primaire *-ov* (*-ev*), qui, elle, aurait servi à former le nom de famille transmissible sous une forme désormais immuable de génération en génération, dans un système onomastique tripartite tout à fait parallèle à celui du russe. Nous aurions eu ainsi : *bulgare* Ivan *Mihaïlovski* Petrov, en regard de *russe* Ivan *Mihaïlovič* Petrov.

[1] Voir le très intéressant *Guide* publié en 1938 à Sofia par B. Lulčev Pulekov sous le titre de *Vodač za grad Koprivštica,* p. 35.
[2] *Revue des Études slaves,* tome XIX, p. 27.

Mais pour quelle raison cette suffixation « seconde » ne s'est-elle pas maintenue et développée en bulgare? — Il semble bien que ce soit pour la raison d'ordre morphologique que voici. S'il est exact que les suffixations d'appartenance *-ov* (*-ev*) et *-(j)ski* étaient devenues finalement équivalentes, au point d'en venir à être considérées comme interchangeables en ce qui concerne la valeur de sens, elles différaient au contraire entièrement au point de vue du traitement morphologique. Avec les adjectifs d'appartenance en *-ov* (*-ev*), nous avons affaire à des adjectifs *de forme courte*, soumis en tant que tels au régime de la flexion substantive. Et en effet, jusqu'à ces toutes dernières années, les noms de famille présentant cette suffixation étaient régulièrement fléchis comme les substantifs appartenant au sous-genre masculin personnel, c'est-à-dire qu'ils prenaient, d'une part, au *cas régime* du singulier, la désinence *-a* (*Petrov, Petrova*), et d'autre part, au pluriel, la désinence *-i* (*Petrov, Petrovi*). Au contraire, les adjectifs d'appartenance en *-(j)ski, -ovski* sont des adjectifs *de forme longue*, dont la flexion, on le sait, a depuis longtemps disparu, au singulier comme au pluriel. Alors, par conséquent, que pour les noms de famille à désinence *-ov* (*-ev*) on distinguait aisément du nominatif *Petrov* le cas régime *Petrova*, il n'en était pas de même pour les noms à désinence *-ovski*, pour lesquels on avait, au cas régime comme au nominatif, une forme identique : *Mihaïlovski*.

C'est là, à vrai dire, une considération qui n'entrerait plus en ligne de compte à l'heure actuelle, où, même pour les noms à désinence *-ov* (*-ev*), la flexion des noms propres au singulier est à peu près complètement tombée en désuétude. Mais ce déclin de la flexion des noms propres est un phénomène tout récent, et, il n'y a pas plus de vingt-cinq ans encore, la distinction des formes d'accusatif masculin singulier par rapport au nominatif était encore très vivante pour les noms à désinence *-ov* (*-ev*), tandis qu'elle n'existait plus pour les noms à désinence *-ovski*. Le malaise qu'on aurait éprouvé à l'époque considérée à employer une forme identique au nominatif et au cas régime n'a donc pas dû être sans influence sur le fait que la suffixation *-ovski* ne s'est pas généralisée dans l'office de suffixation patronymique seconde.

* * *

Nous pouvons maintenant examiner les diverses catégories de noms de famille dans lesquels apparaissent les suffixes que nous

venons d'étudier. Cette dernière partie de notre exposé se laissera tout naturellement répartir en deux sections, dont la première sera consacrée aux noms issus de patronymiques et la seconde aux noms tirés de surnoms (*prěkori*).

I. *Noms issus de patronymiques.*

Ainsi que nous l'avons vu, les patronymiques qui donnent naissance aux noms de famille bulgares sont eux-mêmes tirés, au moyen des suffixes énumérés plus haut, des prénoms usités en Bulgarie.

De ces prénoms eux-mêmes, nous ne dirons rien ici, cette vaste matière qui, à elle seule, pourrait fournir la substance de tout un volume, ayant déjà été traitée par plusieurs auteurs[1]. Nous ne nous occuperons ici que du système de suffixation qui régit la formation des noms de famille. A cet égard, les patronymiques se laissent répartir également en deux groupes, dont le premier seul, comprenant les patronymiques formés au moyen de suffixes proprement bulgares, est demeuré vivant, tandis que le second, qui groupe les patronymiques à suffixations étrangères répudiées par l'usage contemporain, ne présente plus qu'un intérêt historique.

A. *Patronymiques à suffixations bulgares.* — Les trois suffixes dont dispose le bulgare pour former des adjectifs d'appartenance donnent naissance à trois séries de patronymiques d'inégale importance, suivant la nature de la désinence qui termine le prénom, à savoir :

1° Patronymiques en *-ov, -ova, -ovo,* plur. *-ovi,* formés d'après des prénoms à désinence masculine dure, terminée soit par un grand jer, soit par voyelle dure *o*, comme *Ivanov, Petrov, Stojanov*

[1] Outre l'étude d'ensemble consacrée par Miklosich aux prénoms slaves en général (*Die Bildung der slavischen Personen- und Ortsnamen*, dans les *Denkschriften der Kaiserlichen Akad. der Wissenschaften*, Wien, 1860-1874, publié à part, en reproduction anastatique, dans la *Sammlung slavischer Lehr- und Handbücher* de A. Leskien et E. Berneker [IIe Reihe, Heidelberg, Carl Winter, 1927, in-4°, 354 pages]), et les listes de prénoms publiées par Duvernois dans le fascicule IX de son *Slovar' bolgarskago jazyka* (listes de Vlajkov, de Karavelov, de Miladinov, listes de prénoms des régions de Pirot et de Zajčar) et par Gerov (*Rěčnik na blăgarskij jazyk*, t. V, pp. 622-631), voir la plaquette de G. Weigand, *Bălgarskitě sobstveni imena, proizhod i značenija* (Sofia, in-8°, 1926), et le précieux répertoire publié par le Saint Synode sous le titre de *Imennik, sir. spisăk na imenata, koito se davat pri sv. krăštenie* (izdanie na Sv. Sinod na Bălgarskata Cárkva, Sofia, in-8°, 1927).

(d'après Иванъ, Петъръ, Стоянъ), etc., *Gerov, Markov, Cankov* (d'après Gero, Marko, Canko), catégorie extrêmement nombreuse et dont les dimensions de la présente étude ne nous permettent pas de donner l'énumération;

2° Patronymiques en *-ev, -eva, -evo,* plur. *-evi,* formés d'après des prénoms se terminant soit par voyelle molle ou iotisée (*-ij* [*-i*], *-ej, -oj, -jo, -ju*) : *Georgiev* (< Georgi[j]), *Mateev* (< Matej), *Dragoev* (<Dragoj), *Pěev* (<Pějo), *Gruev* (<Gruju), etc.; soit par voyelle *o* précédée d'une chuintante : *Dečev* (< Dečo), *Pančev* (<Pančo), *Mišev* (<Mišo), etc.[1].

3° Patronymiques en *-in, -ina, -ino,* plur. *-ini,* formés d'après des prénoms féminins à désinence *-a* (*-ja*) : *Asěnčin* (<Asěnka), *Marin* (<Mara). On notera que quelques noms paraissant appartenir à cette catégorie sont en réalité tirés non pas de prénoms, mais de surnoms constitués par des substantifs à désinence *-a* : ainsi *Vladikin* (<*vladika,* « évêque »); *Žabinski,* formation secondaire d'après le surnom de *žaba,* « crapaud ».

Observons ici que l'effectif des patronymiques en *-in* est infiniment plus restreint que celui des patronymiques en *-ov* ou *-ev.* C'est là, d'ailleurs, chose toute naturelle, puisque, comme on l'a vu précédemment, le patronymique est, par définition, tiré du prénom du père. Ce n'est qu'exceptionnellement, lorsque l'enfant a été élevé par sa mère, qu'il reçoit un « matronymique » du type *Marin,* ce cas pouvant se présenter dans trois éventualités principales :

a. lorsqu'il s'agit, fait assez rare du reste en Bulgarie, d'un enfant naturel;

b. lorsque l'enfant est resté de bonne heure orphelin de père et a été élevé par sa mère ou par sa grand'mère;

c. lorsque, pour une raison ou une autre — par exemple dans le cas d'une condamnation à une peine infamante encourue par le père, — ou tout simplement, comme c'est le cas de *Ginkin,* dans le roman de Vazov, *Pod igoto,* lorsque dans le ménage c'est la femme qui « porte la culotte », on a jugé préférable de tirer le

[1] On trouve parfois la désinence *-ov* même après chuintante : l'hésitation que l'on constate dans la prononciation de noms comme *Gešov* ou *Gešev, Stančov* ou *Stančev,* p. ex., est du même ordre que celle qu'on observe entre les formes *Boťov* et *Botev, Pějov* et *Pěev,* etc.

« patronymique » du prénom de la mère plutôt que de celui du père.

Ajoutons que, lorsque le prénom du père se termine par la voyelle *-a*, il arrive fréquemment que, sans doute précisément pour affirmer le principe de l'autorité maritale, la dérivation du patronymique se fasse non pas avec le suffixe *-in*, mais avec le suffixe *-ov* : on aura par exemple *Tomov* (<Toma), alors qu'on attendrait *Tomin; Lukov* (<Luka) au lieu de *Lukin; Nikolov* (<Nikola) au lieu de *Nikolin*. La même anomalie est à signaler pour quelques noms tirés de *prĕkori* masculins à désinence *-a* : *Mollov* (<*molla*); *Kalfov* (<*kalfa*), (cf. *infra*, p. 76).

C'est également au moyen des suffixes bulgares *-ov*, *-ev* que sont formés les patronymiques dérivés de noms juifs : *Avramov* (<Avram), *Kohenov* (<Kohen), *Leviev* (<Levi), etc.

4° Patronymiques à suffixation *-ekov* de la région de Koprivštica. Il convient de consacrer une mention spéciale à une catégorie importante de noms de famille localisés dans la ville de Koprivštica et aux environs immédiats, noms présentant à l'origine, chez le porteur initial, la désinence *-ek*, et chez ses descendants la désinence « secondaire » *-ekov* : noms du type *Oslek, Oslekov; Kozlek, Kozlekov,* dont Petko Stajnov a publié une liste d'une soixantaine dans *Rodna reč* (t. VII, p. 210). Il ne paraît guère douteux que nous avons affaire ici, au moins pour une bonne partie des cas, à une prononciation locale du suffixe *-ak* (*-jak*) en ses valeurs de sens assez diverses (voir notre *Grammaire bulgare,* pp. 136-138, 142-143, etc.). C'est ainsi que le nom de *Pulekov*, nom de l'auteur du *Guide dans Koprivštica* cité plus haut (p. 66, note 1) paraît bien provenir d'une déformation du mot *polják*, prononcé *pulek* avec assourdissement normal de *o* en *u* et réduction de *ja* en *-e*. De même, il faut sans doute reconnaître dans le nom de *Dobrek* une altération du substantif *dobrjak*, « bon garçon », etc.

B. *Patronymiques à suffixations étrangères.* — C'est surtout au point de vue historique que cette catégorie présente de l'intérêt, l'usage contemporain accusant une tendance très marquée à bulgariser, au moyen des suffixations « nationales » en *-ov*, *-ev*, *-in* les patronymiques d'abord formés au moyen de suffixations étrangères : c'est là une des manifestations les plus fortes du sentiment national depuis l'Affranchissement (1878). Mais durant la longue période de la domination turque, nombreux étaient les patrony-

miques formés au moyen de suffixations étrangères. Dans l'immense majorité des cas, il s'agissait tout naturellement de suffixations turques, mais assez souvent aussi de suffixations grecques ou roumaines, parfois aussi croates ou russes.

a. *Suffixes turcs.* — Le plus productif était le suffixe *-oglu*, tiré du substantif turc *oğul* « fils », et fréquemment ramené, conformément à l'incoercible tendance du bulgare à « réduire » les articulations, à la forme *-olu*. Dans le seul index de l'*Arhiv* de Najden Gerov, on en peut relever une bonne soixantaine, certains d'entre eux présentant dès cette époque des doublets à suffixation bulgare *-ov*, attestant déjà la tendance signalée plus haut à la bulgarisation : ainsi par exemple *Stančov* à côté de *Stančoglu*. Beaucoup plus rarement apparaissait le suffixe *-zadé*, tiré d'un mot turc usité comme substantif avec le sens de « fils » ou comme adjectif avec le sens de « né ». Ce suffixe alternait parfois avec le suffixe *-oglu* (*-olu*) et aussi avec le suffixe bulgare *-ov*, de sorte qu'on voyait parfois une même personne alternativement désignée par les formes *Mihailoglu, Mihalolu, Mihalzadé, Mihailov*. En très grande majorité bulgarisés après 1878, ces noms ont pourtant conservé parfois leur désinence turque pendant une assez longue période : témoin un des personnages de la pièce de Javorov, *V politě na Vitoša* (*Au flanc du Vitoche*) dénommé *Dragodanoglu*. On notera toutefois que lorsqu'il s'agissait de personnes du sexe féminin, la désinence bulgare *ova* (*-eva*) était conservée, même si les hommes avaient turquisé leur nom : ainsi l'héroïne de la pièce précitée, Mila, s'appelle *Dragodanova*.

b. *Suffixes grecs.* — Soumis au point de vue politique à la domination ottomane, le peuple bulgare demeuré dans son immense majorité fidèle à sa foi chrétienne, se trouvait en réalité, de ce fait, sous la dépendance du clergé grec. Et comme c'était de ce même clergé que relevaient aussi les écoles, il n'est pas surprenant que les enfants bulgares aient fréquemment rapporté de leur fréquentation de ces écoles des patronymiques à désinences grecques.

Il faut en premier lieu citer les noms bulgares à suffixe *-pulo*, lequel apparaît en grec dans des substantifs du type *τὸ παπανδόπουλον*, « fils de pope » (d'après le substantif *τὸ πουλί*, « oiseau, poussin »). Fréquemment, ce suffixe alternait avec le suffixe turc *-oglu*, donnant des doublets du type *Argiropulo, Argiroglu*.

Mais un autre suffixe, entièrement grec celui-là, pouvait aussi, dans les patronymiques bulgares, alterner avec les précédents, à savoir le suffixe *-ιδης*, prononcé en grec moderne *-idis*, par exemple dans des noms comme *Angelidi, Angeloglu, Angelov; Slavidi, Slavoglu, Slavov,* etc.

c. *Suffixes roumains.* — Avant même qu'à l'instar des mouvements révolutionnaires qui devaient aboutir, en 1830, à l'indépendance de la Serbie et de la Grèce, ne se formât en Roumanie un centre d'agitation révolutionnaire bulgare, il existait dans ce pays, surtout dans les ports, sur le cours du bas Danube, à Silistrie, à Galatz, à Braïla, d'importantes colonies bulgares, dont les membres s'adonnaient au commerce, notamment au commerce des céréales. Et il n'était pas rare de rencontrer, chez ces Bulgares déracinés, des noms « roumanisés » par l'adaptation des désinences qui, en roumain comme en bulgare, servaient à former des adjectifs d'appartenance, notamment les suffixes *-iu* et *-esku*. Là aussi, on voyait alterner, quoique de façon moins fréquente que pour les noms à désinences grecques, des formes bulgares et roumaines, comme par exemple *Vasiliu* et *Vasilev, Nikolesku* et *Nikolov, Sotiresku* et *Sotirov,* etc.

d. *Suffixes slaves non bulgares.* — De cette catégorie relèvent d'abord les patronymiques, assez nombreux, à désinence *-ič* comme *Lukič, Miletič, Protič,* etc., lesquels accusent une origine serbe ou croate. Parmi ces noms, les uns sont d'origine assez ancienne, et remonteraient, d'après N. Stanev[1], à la seconde moitié du XVIIe siècle; ces noms à suffixation *-ič* attesteraient la propagande catholique menée alors parmi les Pauliciens par le clergé italien et croate.

Quant aux noms dans lesquels la désinence *-ič* est précédée de l'élément *-ov-* (*-ev-*), comme Radul*ovič*, Krăst*evič*, etc., A. P. Stoïlov[2] les considère comme étant d'origine non pas serbe ni croate, mais russe, et ne remontant pas au-delà du début du XIXe siècle. D'après le savant ethnologue, on aurait vu paraître tout d'abord des noms accommodés à la russe par des Bulgares ayant fait leurs études en Russie au début du XIXe siècle. Cette russification des patronymiques aurait fait de rapides progrès, cela surtout en raison du fait que les ouvrages religieux dont on se servait à cette

(1) N. Stanev, *Bălgarija pod igo*, p. 73.
(2) *Spomočnici ot Makedonija*, dans les *Izvestija na etnografski Muzej*, VI, p. 131.

époque en Bulgarie étaient imprimés en Russie et que, dans les préfaces de ces ouvrages, le nom du tsar régnant, chef de l'église orthodoxe russe, était toujours accompagné de son patronymique à désinence *-ovič*. Cette pratique de la russification des patronymiques se généralisa en Bulgarie au cours des « années vingt, trente et quarante ». C'est ainsi que le père de Najden Gerov était constamment désigné sous le nom de Hadži Gero *Dobrovič;* de même, nous relevons parmi les notables de la ville de Koprivštica à cette époque le nom du čorbadži Vălko *Teodorovič* Čalăkov[3].

II. *Noms tirés de* prěkori (*surnoms*).

Les surnoms donnant naissance aux noms de famille bulgares se laissent répartir entre les catégories suivantes : 1° surnoms tirés de la nationalité ou du lieu d'origine des individus; 2° surnoms tirés de noms de métiers; 3° surnoms tirés de particularités physiques ou morales, de ressemblances, etc.

1° *Surnoms tirés de la nationalité ou du lieu d'origine.* — Au premier degré, c'est-à-dire lorsqu'un surnom tiré de la nationalité est appliqué pour la première fois à un individu, ce surnom consiste dans le nom de la peuplade ou de la race d'origine : ainsi Laz, Madžar, Šop, etc., régulièrement muni de l'article *-ăt* (*-jăt*) : *Laz-ăt,* « le Laze », *Madžar-ăt,* « le Magyar », *Šop-ăt,* « le Chope », etc. Puis, au second degré, c'est-à-dire chez les enfants du premier porteur, le surnom apparaît muni soit du suffixe d'appartenance *-ov* (*-ev*) soit du suffixe -(*j*)*ski*, lequel intervient ici en valeur de « substitut » du suffixe *-ov* (*-ev*) et peut, comme nous l'avons vu, donner naissance à des doublets du type *Madžarov, Madžarski.* Ainsi sont obtenus de nombreux noms de famille comme *Arnaudov, Bošnjakov, Ingilizov, Jurukov* (« fils du Juruk », nomade musulman), *Lazov,* « fils du Laze », *Šopov, Urumov* (d'après le turc *rum,* « romain », puis « grec »), *Romanski,* etc.

Les surnoms tirés du lieu d'origine sont obtenus au moyen du suffixe de provenance turque *-lija.* On voit ce suffixe s'adapter d'une part à des noms de localités : Sopotlija, Stambolija, « natif de Sopot, de Stambul » etc., d'autre part à des substantifs — ordinairement turcs — désignant une région à caractéristique géographique accusée : *batak,* « marais »; *dere,* « vallée »; *ova,*

[3] B. Lulčev Pulekov, *Vodač za grad Koprivštica,* p. 47.

« plaine »; etc. L'individu qui, le premier, est désigné par ce surnom, le porte, comme il est de règle, à la forme articulée : *Sopotlija-ta, Stambolija-ta,* « celui de Sopot », « celui de Stambul ». Au degré secondaire, étant donné qu'on a affaire à une désinence molle, l'adjectif d'appartenance est obtenu avec le suffixe « mou » *-ev,* d'où des formes comme *Batakliev,* « fils de l'homme du marais (< *batak)* », *Dereliev* (< *dere,* « vallée »), à côté de *Uvaliev* (d'après *ova,* « plaine, vallée »), *Samokovliev, Sopotliev, Stamboliev.* Ici également, nous voyons le suffixe *-(j)ski* apparaître parfois comme substitut du suffixe d'appartenance *-ov* (*-ev*) dans des formes comme *Stamboli(j)ski,* doublet de *Stamboliev.* Notons également à ce propos que la forme *Stambolov,* qui constitue avec les deux précédentes un « triolet », atteste l'emploi assez exceptionnel du suffixe *-ov,* avec une valeur qui n'est pas sa valeur normale de de suffixe d'appartenance, mais bien de substitut du suffixe *-lija* indiquant l'origine : *Stambolov,* « celui de Stambol » (et non pas « fils de . . . »).

Par la suite, le suffixe *-džija* (au second degré *-džiev*), en principe réservé à la formation des surnoms tirés des noms de métiers, (cf. *infra,* pp. 76-77) s'est parfois substitué au suffixe *-lija* pour la formation des surnoms tirés du lieu d'origine, lorsqu'il s'agit non pas d'une localité déterminée, mais d'une *région* ayant tel ou tel caractère géographique : ainsi sont obtenus des noms comme *Balkandžiev,* « fils du montagnard », *Ormandžiev,* « fils de l'homme des bois », etc. Tout à fait exceptionnel, en revanche, est le phénomène contraire, c'est-à-dire l'apparition du suffixe indiquant ordinairement le lieu d'origine, *-lija,* dans un cas de descendance familiale, comme dans le nom de *Pašaliev,* « fils d'un fils de pacha ».

Quant au suffixe *-(j)anin,* qui, lui aussi, a valeur d'indication du lieu d'origine et qui peut servir à former des substantifs comme *vratčanin,* « habitant de Vratca », on ne le voit intervenir qu'assez rarement dans la formation des noms de famille, les noms du type *Dupničanin,* « celui de Dupnica » paraissant être peu nombreux.

2° *Surnoms tirés de noms de métiers.* — Ils sont obtenus soit d'après des noms de métiers bulgares, soit d'après des noms de métiers étrangers mais non turcs, soit enfin d'après des noms de métiers turcs.

a. Surnoms tirés de noms de métiers bulgares. — Ces surnoms, qui se transmettent à la génération suivante munis du suffixe

d'appartenance *-ov* (*-ev*), sont relativement peu nombreux, comparés à l'effectif considérable de ceux qui sont tirés de noms de métiers turcs. Citons parmi les plus répandus : *Bivolarov* (<*bivolar'*, « bouvier »); *Daskalov* (<*daskal*, « maître d'école »); *Djakov* (<*djak*, « chantre »); *Dreharov* (<*drehar'*, « tailleur d'habits »); *Govedarov* (<*govedar'*, « bouvier »); *Gozbarov* (<*gozbar'*, « cuisinier »); *Grănčarov* (<*grănčar'*, « potier »); *Kacarov* (<*kacar'*, « tonnelier »); *Koprinarov* (<*koprinar'*, « magnanier »); *Kožuharov* (<*kožuhar'*, « fourreur »); *Ovčarov* (<*ovčar'*, « berger »); *Pădarev* (<*pădar'*, « garde champêtre »); *Šapkarev* (<*šapkar'*, « chapelier »); *Văžarov* (<*văžar'*, « cordier »). Une mention spéciale est due au nom de *Popov*, « fils de pope », en raison du fait que non seulement c'est un des noms de famille les plus répandus sous cette forme proprement bulgare, mais que par surcroit on le rencontre aussi muni de suffixes étrangers, à savoir les formes : croate, *Popovič*, roumaine, *Popesku*, grecque enfin, *Papazov* (<grec *παπᾶς*, « pope »), et anciennement *Papazoglu* et *Papandopoulo*. Rappelons enfin qu'un certain nombre de ces noms apparaissent sous forme de doublets, comme *Mečkarov* et *Mečkarski*.

b. *Surnoms tirés de noms de métiers d'origine étrangère, mais non turque.* — Cette catégorie comprend surtout des surnoms tirés de noms de métiers grecs, et notamment des noms désignant des fonctions ecclésiastiques, ce qui est naturel vu ce que nous avons dit plus haut de la dépendance étroite vis-à-vis du clergé grec, sous laquelle a vécu le peuple bulgare jusqu'en 1872. Tels sont par exemple : *Ikonomov* « fils d'économe (de couvent) », et aussi des noms comme *Arhimandritov*, *Ekzarhov*, qui surprennent à vrai dire, puisque les titres d'archimandrite et d'exarque s'appliquent en principe à des membres du clergé régulier, astreint au célibat. La même remarque s'applique également à un nom comme *Vladikin* (<*vladika*, « évêque »). Mais tout d'abord ne perdons pas de vue qu'un membre du clergé régulier peut avoir préalablement appartenu au clergé séculier, et par conséquent avoir eu très légalement femme et enfant; d'autre part, il est permis d'émettre l'hypothèse qu'il peut s'agir, en l'espèce, de cas d'adoption ou de filiation spirituelle.

En ce qui concerne la forme même de ces noms, il y a lieu d'observer, outre la transcription de *η* grec en *i*, conforme à la prononciation du grec moderne, un trait caractéristique des déformations infligées par le langage populaire aux mots emprun-

tés du grec, à savoir l'aphérèse de la syllabe initiale, comme dans le cas bien connu du substantif *daskal,* « maître d'école », issu de διδάσκαλος; notons p. ex. *Klisarov* (< *klisar,* « bedeau », dérivé de ἐκκλησία); *Postolov* (< [*a*]*postol,* d'après ἀπόστολος), cette même amputation apparaissant également dans des noms issus de prénoms, comme *Tanaskovič,* d'après Athanase, *Mitrev,* d'après Démètre (en bulg. Dimităr, etc.) D'autre part, ici encore nous trouvons des doublets, résultant de la coexistence de formes à suffixe *-ov* (*-ev*) et à suffixe *-*(*j*)*ski* : tels *Zografov* et *Zografski.*

c. *Surnoms tirés de noms de métiers turcs.* — Formés d'après des noms turcs faisant en très grande majorité apparaître le suffixe *-džija,* qui, nous l'avons vu, signifie « fabricant » ou « marchand de », ces surnoms présentent eux aussi un certain nombre de doublets provenant de la coexistence de formes obtenues les unes avec le suffixe d'appartenance *-ov* (*-ev*), et les autres avec le suffixe *-*(*j*)*ski* : tels *Barutčiev* et *Barutčiski, Arabadžiev* et *Arabadžiski* (< *arabadžija,* « voiturier »), *Bojadžiev* et *Bojadžiski* (< *bojadžija,* « teinturier »), *Kujumdžiev* et *Kujumdžiski* (< *kujumdžija,* « orfèvre »), etc. Le nombre de ces surnoms est considérable. Petăr Mijatev a pu en donner, dans *Rodna reč* (X, pp. 145-151 et 202-207), deux listes comprenant ensemble environ 300 noms. Nous nous bornerons à citer ici quelques noms de cette catégorie recueillis directement par nous et ne figurant pas dans les listes de Mijatev : *Bostandžiev* (< *bostandžija,* « jardinier »), *Djušekdžiev* (< *djušekdžija,* « matelassier »), *Kebapčiev* (< *kebapčija,* « marchand de saucisses »), *Češmedžiev* (< *česmedžija,* « puisatier, fontainier »).

Le même suffixe est parfois adapté à des mots bulgares ou à des mots de provenance étrangère mais non turque, p. ex. dans : *Gajdadžiev* (< *gajdadžija,* « fabricant de cornemuses »); *Furnadžiev* (< *furnadžija,* « boulanger »), etc.

Inversement, des noms turcs de métiers ne présentant pas le suffixe *-džija* ont été employés aussi comme surnoms et ont donné naissance à des noms de famille soit à désinence *-ov* (*-ev*), soit à désinence *-*(*j*)*ski,* comme *Beev* (< *bej,* « bey »), *Kalačev* (< *kalač,* « armurier »), *Kalfov* (< *kalfa,* « jeune ouvrier sortant d'apprentissage »), *Mollov* (< *molla,* « étudiant en théologie »), *Pandurov* (< *pandur,* « garde [chrétien]; garde champêtre »), *Sarafov* (< *saraf,* « changeur »), *Tabakov* (< *tabak,* « corroyeur »). Ici également des doublets peuvent apparaître dans l'une et l'autre catégorie, comme *Kadiev* (< *kadi,* « juge de la loi musulmane »), et

Kadi(j)ski; Vekilov (< *vekil*, « représentant, agent diplomatique »), et *Vekilski*, etc.

3° *Surnoms tirés de particularités physiques ou morales, de ressemblances*, etc., particularités ou ressemblances exprimées dans la très grande majorité des cas par des mots turcs, adjectifs ou substantifs.

a. *de particularités physiques* : *Balabanov* (< *balaban*, « à grosse tête »); *Čolakov* (< *çolak*, « manchot »); *Kamburov* (< *kambur*, « bossu »); *Kodžamanov* (< *kocaman*, « grand »); *Kiučukov* (< *küçük*, « petit »); *Murdarov* (< *murdar*, ou *mırdar*, « sale, impur »); *Taslakov* (< *taslak*, « chauve »); *Uzunov* (< *uzun*, « long »), etc. Sensiblement plus rares sont les surnoms de cette catégorie tirés de mots bulgares, comme *Čipev* (< *čip*, « camus »; *Debeljanov* (< *debeljan*, « gros homme »); *Kucarov* (< *kucar*, « boiteux »); *Širokov* (< *širok*, « large »), etc.

b. *de particularités morales* : *Bekriev* (< *bekri*, « ivrogne »), *Deliev* (< *deli*, « fou »), *Pintiev* (< *pinti*, « avare »), etc.

c. *de ressemblances ou d'analogies*, soit avec des animaux, comme *Aslanov* (< *aslan*, « lion »), *Aslanoglu*, nom de guerre du révolutionnaire Levski; *Kurtev* (< *kurt*, « loup »); *Tilkiev* (< *tilki*, « renard »); soit avec des oiseaux, comme la série *Atmadžov*, *Doganov*, *Kušev*, tirée de trois noms différents du faucon en turc : *atmaca*, *doğan* et *kuş*; *Bajkušev* (< *baykuş*, « hibou »); *Taukov* (< *tavuk*, « poule »); et du bulgare *Gălăbov* (< *găląb*, « pigeon »), etc.; soit avec des plantes, comme *Čavdarov* (< *čavdar*, « seigle »), *Čemširov* (< *çimşir*, « buis »); et du bulgare, avec conservation très rare de la nasale du vieux slave, *Dambov* (< *dăb*, « chêne »); *Ratilov* (< *ratil*, « provin »), etc.; soit enfin avec des métaux, comme *Altănov* (< *altın*, « or »).

Il convient de signaler également ici quelques noms tirés d'onomatopées, notamment de cris d'oiseaux ou d'animaux, comme par exemple *Kădkădekov*, *Kukudarev* et *Kukurinkov*, tous trois recueillis en Macédoine par le regretté A. P. Stoïlov.

III. *Noms composés.*

Aux noms que nous venons d'étudier dans les sections précédentes, noms apparaissant tous sous la forme d'un mot unique,

il convient d'ajouter deux séries de noms de famille composés, la première comportant deux éléments qui conservent chacun leur individualité; la seconde, dans laquelle les deux éléments sont fondus en un mot unique.

1° *Noms composés à éléments indépendants.* — Cette catégorie comprend les patronymiques précédés d'un des qualificatifs *hadži* ou *pop*, qui, ainsi que nous l'avons signalé dans notre premier article (*Revue des Études slaves*, t. XIX, p. 29), se sont de bonne heure transmis de génération en génération. L'incorporation de ces éléments au nom de famille est plus ou moins étroite, suivant qu'ils précèdent simplement le patronymique, dans des groupes comme *Hadži Gerov, Pop Vasilev*, etc., où ce titre est d'ailleurs le plus souvent représenté par la seule initiale : *h. Gerov, p. Vasilev*, etc.; ou qu'au contraire ils soient fondus avec le patronymique en un mot unique comme *Hadžimišev, Popratilov*, etc. Notons que, bien qu'il soit désapprouvé par des puristes comme Stefan Mladenov, qui recommande de se contenter d'unir les deux mots par un trait d'union (*Rodna reč*, XII, p. 149), le second procédé, consistant à incorporer étroitement le titre au nom de famille, se généralise de plus en plus.

Ajoutons d'ailleurs que la société bulgare accuse une tendance marquée à étendre à la femme et aux enfants les titres dont peut se prévaloir le chef de famille. C'est ainsi que les qualifications de : *Ministre, Général, Docteur, Professeur, Ingénieur* sont fréquemment accolées à des noms de dames ou même de jeunes filles, soucieuses de participer ainsi à la notoriété maritale ou paternelle. Ne voyons-nous pas d'ailleurs une tendance analogue commencer à s'insinuer dans l'usage français, où des enfants d'écrivains en renom annexent volontiers à la suite du leur le prénom paternel, dans des appellations « tripartites », comme Jacqueline Auguste Bailly, Paule Henry Bordeaux, etc.? En sens inverse, il faut signaler la tendance qui s'affirme de plus en plus chez les jeunes femmes appartenant aux milieux intellectuels, en Bulgarie comme aussi en France, à conserver après leur mariage leur propre nom de famille, qu'elles continuent d'énoncer immédiatement après leur prénom, le nom du mari n'apparaissant qu'en seconde ligne : ainsi Madame Dora Gabé-Peneva.

2° *Noms composés à éléments fusionnés.* — Ils comprennent un premier type de noms à désinence *-ov* (*-ev*) ou *-*(*j*)*ski*, tirés de

surnoms eux-mêmes composés d'un verbe à l'impératif et d'un substantif, celui-ci étant le complément direct du verbe. Un porteur initial du surnom *Părli svinja* (littéralement « flambe-cochon », c'est-à-dire « celui qui flambe le porc ») le transmet à ses descendants sous la forme *Părlisvinski*. De même les surnoms de *Probi gora*, « tranche-montagne », *Pali slama*, « brûle-paille » et *Peči tikva*, « cuis-citrouille », ces deux derniers cités par Stoïlov (*Spisanie na bălg. Akademija*, X, 6, p. 157), sont transmis à la génération suivante sous la forme de noms composés comme *Probigorov, Palislamov*, *Pečitikvov*.

Un second type consiste dans la combinaison d'un adjectif et d'un substantif juxtaposés. Ce type est représenté par deux groupes, le premier comprenant les composés de formation bulgare, dont les uns présentent la voyelle de liaison normale *o*, comme *Bèlovežďov*, « albinos », *Černookov*, « aux yeux noirs », etc., tandis que les autres, sous l'influence des composés à premier élément verbal, ont comme voyelle de liaison un *i* insolite, comme *Tănkikožov*, « à la peau blanche ». Le second groupe, d'effectif supérieur à celui du premier, comprend des composés d'origine turque, dans lesquels dominent les adjectifs *kara*, « noir », *sarı*, « pâle », *koca*, « vieux » : ainsi *Karagjozov*, (<*göz*, « œil »), « aux yeux noirs », *Karakašev* (< *kaş*, « sourcil »), « aux sourcils noirs », *Kodžabašev* (< *baş*, « tête, chef »), « vieil époux », « chef de famille ». Le second élément peut aussi être un prénom, auquel cas celui-ci demeure parfois indépendant, comme dans *Kara Petkov*, tandis que le plus souvent il est rattaché à l'adjectif : c'est le cas des composés, assez nombreux, obtenus avec l'adjectif *sarı* : *Sarăiliev*, etc.

IV. *Traitement morphologique des noms de personnes.*

a. *Flexion du masculin singulier.* — Les adjectifs d'appartenance à désinence *-ov* (*-ev*) étant par nature des adjectifs à forme courte, les noms de famille qui en sont issus sont en principe susceptibles de subir au masculin la flexion des noms appartenant au sous-genre masculin personnel, flexion caractérisée essentiellement par un « cas régime » à désinence *-a*. Ainsi un nom comme *Petrov* prendra au cas régime, qu'il apparaisse dans le rôle de régime direct d'un verbe ou de régime d'une préposition, la forme *Petrova*. Mais en réalité, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire (*supra*, p. 67), cette flexion du cas régime au sin-

gulier est de plus en plus rarement appliquée aux noms de famille, à telles enseignes qu'on commence à plaisanter les gens qui la pratiquent encore, en leur demandant s'ils parlent d'un homme ou d'une femme, et il est permis de la considérer comme étant à la veille de disparaître complètement. Quant aux noms à désinence *-(j)ski*, qui sont des adjectifs « de forme longue » et qui à l'origine étaient susceptibles d'une flexion adjective, c'est-à-dire d'*origine pronominale* et caractérisée notamment par une désinence *-ego* (éventuellement contractée en *-ago*, *-ogo*), ils ont depuis longtemps perdu cette flexion (*supra*, p. 67).

b. *Formation du féminin.* — La forme du féminin des divers noms de famille s'obtient au moyen de la désinence *-a* substituée au jer final de la désinence masculine : *Petrov*[*ŭ*], fém. *Petrova; Dragiev*[*ŭ*], *Dragieva; Asjančin*[*ŭ*], *Asjančina*, etc., cette désinence ne connaissant plus aujourd'hui, pas plus que dans les substantifs féminins, aucune flexion de cas.

Signalons en passant que d'après bon nombre de prénoms masculins peuvent être obtenues, au moyen de la désinence *-ica* substituée au jer final de la désinence masculine, des formes ayant le sens de « la femme de » : *Nistor*[*ŭ*], *Nistor-ica*, « la femme de Nestor »; *Momčil*[*ŭ*], *Momčil-ica*, « la femme de Momčil », etc. Dans le cas où le prénom du mari se termine par voyelle (*o*, *ju*), la labio-dentale *v* s'intercale comme consonne de liaison : ex. *Ilčo*, *Ilčovica*, « la femme d'Ilčo »; *Ralju*, *Raljuvica*, « la femme de Ralju ».

c. *Formation du pluriel.* — Alors que les noms de famille à désinence *-ov* (*-ev*), relevant de la flexion nominale, forment, comme les substantifs masculins polysyllabiques, leur pluriel par substitution de la désinence *-i* au jer final du masculin singulier : *Petrov*(*ŭ*), plur. *Petrovi*, ceux à désinence *-(j)ski*, relevant de la flexion adjective, conservent au pluriel, dans l'état actuel de la langue, la même forme qu'au singulier : *Mihaïlovski*, pl. *Mihaïlovski*. Pour différencier ces formes, l'usage admet que les noms de ce dernier type adoptent au pluriel l'article défini *-tě* : *Mihaïlovski-tě*, « les Mihaïlovski », tandis que les noms à suffixe *-ov* (*-ev*), dont le pluriel se différencie nettement du singulier, *n'admettent pas l'article* : *Petrovi*, « les Petrov », etc.

d. *Expression de la notion de « famille ».* — Lorsqu'il y a lieu d'exprimer la notion de « famille » devant un nom propre, on peut se servir du substantif *semejstvo*, « famille » et dire par conséquent : *semejstvo Radkovi*, « la famille Radkov », *semejstva prof.*

Stojanovi, kapitan Anastasovi i Mihaïlovski, les familles « professeur Stojanov », « capitaine Anastasov » et Mihaïlovski, etc., l'usage familier se contentant volontiers, comme en français, d'employer tout simplement le pluriel, sans recourir au substantif *semejstvo*, et de dire, comme nous l'avons vu tout à l'heure : *Petrovi*, « les Petrov », *Mihaïlovskitě*, « les Mihaïlovski ».

Enfin on peut recourir au suffixe d'appartenance « féminine » *-ini* adapté soit à un nom de parenté soit à un prénom féminin : *lelini*, « la famille de ma tante » (*lelja*, « tante »); *Marini*, « la famille de Mara », etc.

e. *Emploi des* prěkori *et des prénoms à la forme articulée.* — Ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire incidemment (*supra*, p. 73), et comme il est d'ailleurs normal (nous constatons le même fait en français), les surnoms en bulgare apparaissent toujours à la forme articulée : *Karadžata*, « le Chevreuil », *Džudžeto*, « le Nabot », etc. Signalons comme particulièrement fréquents des surnoms à suffixe diminutif neutre *-če*, s'appliquant notamment à des appellations tirées du lieu d'origine, comme *Makedončeto*, « le Macédonien », *Gabrovčeto*, « le gars de Gabrovo », etc., et se rencontrant aussi dans des appellations provenant de noms communs, comme *Telefončeto*, « le Téléphone ».

Il faut noter à ce propos l'emploi relativement courant dans l'usage familial — et familier — de formes diminutives de prénoms de jeunes filles ou de fillettes : *Verčeto*, « la petite Véra », *Marčeto*, et aussi *Mičeto*, « Mariette », etc. Ces formes diminutives de prénoms de jeunes filles sont invariablement du genre neutre, comme il est naturel si l'on songe que les substantifs signifiant « jeune fille » et « fillette », à savoir *momiče, momičence* sont eux-mêmes des neutres.

Enfin, quelques prénoms masculins à désinence *-a*, comme *Sava* et *Luka*, sont couramment employés à la forme articulée : *Sava-ta, Luka-ta*, de même que bon nombre de diminutifs à désinence *-ka* de prénoms masculins, comme *Vaska* (< *Vasil*), *Vaska-ta; Monka* (< *Simeon*), *Monka-ta*, etc., les diminutifs, et singulièrement le premier, *Vaskata*, s'appliquant presque exclusivement à des garçonnets, comme tout à l'heure les formes à suffixe diminutif *-če* à des fillettes. Quant à l'emploi de la forme féminine de l'article, il est commandé ici par la loi d'accommodation de l'article au timbre de la voyelle terminale.

Coutances, septembre 1942.

L'ENTR'AIDE PAYSANNE

EN RUSSIE,

PAR

PIERRE PASCAL.

Dans la vie paysanne française elle-même, l'économie et la pensée capitalistes, qui exigent que tout service soit mesuré par une somme d'argent, ne sont pas tellement enracinées et généralisées qu'il n'existe encore bien des survivances du régime plus ancien de l'entr'aide. Lors des battages par exemple, le personnel de chaque ferme s'augmente de la main-d'œuvre disponible des fermes voisines, qui travaille sans salaire, mais à charge de revanche. De plus, des repas plantureux, pour lesquels il y a émulation entre les fermières et dont le dernier est un festin suivi de danses et de chants, récompensent l'effort gratuitement fourni. Les « bouades » de la Haute-Auvergne ont été décrites vers le milieu du siècle dernier. Il serait curieux d'enregistrer, de province en province, les divers cas d'entr'aide, leurs modalités et les noms qui leur sont donnés.

En Russie, le régime communal subsistant communique à l'entr'aide paysanne un caractère bien plus accusé : celui d'une véritable institution [1].

Chaque famille, dans la commune, recevant en jouissance la

[1] Comme dans mon étude sur « La paysanne du Nord de la Russie », publiée dans la *Revue des Etudes slaves* en 1930 (tome X, pp. 232-244), je considère ici l'état de choses existant avant les grandes perturbations apportées dans les campagnes par la collectivisation générale. Je me fonde sur mes observations personnelles, complétées souvent par les données d'un substantiel article de N. N. Tichonickaja, Сельскохозяйственная толóка у русских, paru dans la revue de Léningrad Советская этнография (1934, n° 4, pp. 73-90), et par les souvenirs de Russes qui ont bien voulu apporter à mon texte primitif leurs compléments et correctifs.

collection de parcelles qui répond à son nombre de membres mâles, il se trouve le plus souvent qu'elle peut faire valoir ce lot par ses propres moyens. Mais il y a des travaux qui ne se rapportent pas au sol, et par suite ne sont pas proportionnés au nombre de bras de la famille; d'autres travaux, sur le sol même, n'obtiennent leur rendement maximum que s'ils sont accomplis dans un temps donné, et par suite réclament une main-d'œuvre plus abondante; enfin, par suite de tel ou tel accident, une famille peut manquer de bras. Dans tous ces cas, l'économie capitaliste a recours au salariat; la civilisation paysanne a, elle, deux solutions.

L'une fait appel au travail étranger, moyennant rémunération. Ce système est différent du salariat en ce qu'il ne crée pas deux catégories stables, d'ouvriers et de patrons. En effet, tel qui sert aujourd'hui de valet à un autre sera demain le maître de cet autre, et inversement, les rôles étant sans cesse intervertis. Sans doute, il est des paysans sans cheval, sans charrette, poursuivis par la malchance, victimes de leur sottise ou de leur inconduite, de qui les moyens sont inférieurs et l'indépendance réduite; mais ceux-là même pourront voir un jour le richard d'à côté se mettre à leurs ordres pour cultiver leurs parcelles avec son matériel. Le travail exécuté entraîne alors compensation : de l'argent parfois, plus souvent une part des produits ou un service jugé équivalent. Le véritable salariat s'est développé aussi, dans les campagnes russes, avec les louées, l'émigration de centaines de milliers d'ouvriers agricoles vers les exploitations capitalistes du Sud, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle : il n'est pas question ici de nier ce phénomène, et les économistes doivent en tenir compte. Mais il est extérieur à la civilisation paysanne, il constitue pour elle une défaite, il ne lui appartient pas plus que l'émigration vers les villes et les usines. A l'intérieur de la commune, autant est habituel et normal l'échange de services défini plus haut, autant le salariat proprement dit est exceptionnel.

La seconde solution, c'est l'entr'aide. On l'appelle по́мочь, et plus souvent, au pluriel, по́мочи, chez les Grand-Russiens; толока́ chez les Ukrainiens; талака́ chez les Blanc-Russiens.

Voici ce qui se pratiquait dans l'ancienne province de Vjatka, en 1927-1928. Pendant le carême de la Saint-Pierre, il faut porter sur les champs le fumier et l'y répartir. Le travail est pressé, car ensuite viendra la fenaison; il est en outre avantageux de l'achever en une fois, car souvent les champs sont éloignés du

village; enfin il comporte une certaine variété de main-d'œuvre. Le paysan en a conclu qu'il y a intérêt à l'exécuter en commun. Chaque chef de famille s'assure d'avance le concours de ses parents ou voisins : trois, cinq, jusqu'à neuf ménages parfois. Chacun de ces ménages fournit un cheval, un homme pour charger le fumier sur la charrette, une jeune fille d'au moins une quinzaine d'années pour le décharger et l'étendre, un enfant d'une dizaine d'années ou un vieillard pour conduire le cheval. Le travail est réparti par le maître de la maison. On commence à l'aube, on termine sur les 6 ou 7 heures du soir. Chaque cheval, au bout de la journée, a transporté 20 chargements de 250 kg. S'il reste du temps, on commence à enfouir le fumier; si au contraire il reste du fumier à porter, la famille achèvera avec ses propres moyens. Le manger est fourni par le bénéficiaire de l'entr'aide : le petit déjeuner avant le départ, un déjeuner à midi, les quatre heures, enfin un souper au retour. Les repas principaux sont copieux et soignés : outre la soupe à la viande, *kaša* et pommes de terre, des œufs, du *kisel'* au lait. Aux collations, des pâtés de fromage blanc, du lait frais ou cuit au four, des œufs, du poisson. On a eu soin de préparer pour cette occasion une bonne provision de bière, qu'on distribue aussi pendant le travail. Il n'y a pas seulement ripailles : les « aides » sont aussi occasion de jeux. Les filles se plantent les jambes en l'air, sautent par-dessus les râteaux disposés en faisceaux, font le rouleau sur le champ; elles courent après les enfants, à qui leur fourrera de la terre ou du fumier dans les culottes : le grand triomphe est d'attraper ainsi, par ruse, le maître de la maison. On tourne en rond, le dos au centre, en chantant, jusqu'à ce que les uns tombent étourdis, les autres lâchent la chaîne. Les jeunes conducteurs, en se croisant sur la route, se lancent des mottes de fumier. Chacun s'efforce d'arriver le premier, soit à l'aller, soit au retour : celui qui ramène la dernière charrette est molesté, pincé, arrosé d'eau, nourri le soir des plus mauvais morceaux, et risque d'être moqué tout le reste de l'année.

De cette description typique, nous pouvons extraire les caractères de l'entr'aide. Elle est un travail gratuit, à charge de revanche non précisée, non exigible juridiquement, mais moralement obligatoire. Elle est un travail collectif, le travail de plusieurs au profit d'un seul. Elle ne dure qu'une journée. Enfin elle porte un cachet de fête et de joie.

Le paysan russe connaît le travail entièrement gratuit, où l'espoir de revanche est incertain et éloigné. Ainsi, quand un voisin

peu fortuné a eu sa maison détruite par un incendie, tous les hommes disponibles de la commune l'aident à la reconstruire, non seulement par leur travail, mais encore en lui apportant des matériaux, de la paille et du bois. A plus forte raison, quand c'est une série de maisons, tout un coin de village qui a brûlé, on aide à frais communs les sinistrés (погорѣльцы). Quand l'unique soutien d'une famille tombe malade avant d'avoir coupé son foin ou ses blés, on convient volontiers de faire le travail pour lui, à frais communs. On agira de même au bénéfice d'une pauvre veuve ou d'orphelins sans ressources, et cela chaque année jusqu'à ce qu'ils soient en état de se suffire. C'est un devoir moral inculqué par la religion et soutenu par la solidarité communale, car chacun sait que, s'il se trouve un jour dans la même situation, il profitera d'une aide analogue.

Il y a encore travail non rémunéré dans d'autres cas : par exemple au profit du pope ou de l'église, en cas de grosse réparation urgente, au profit de l'instituteur ou de l'école. Sans doute ici la gratuité n'est qu'apparente, puisque la commune peine pour elle-même : sans ces prestations, il faudrait ou bien verser une certaine somme au pope ou à l'instituteur, ou bien payer des ouvriers pour exécuter le travail en question. Il n'empêche que la peine n'est pas mesurée, que l'avantage à venir n'est pas pour chacun en proportion nécessaire de sa peine, que cet avantage n'est pas toujours escompté.

Dans tous ces cas de gratuité plus ou moins parfaite, ce ne sont naturellement pas tels ou tels individus, c'est la commune entière qui se met à l'œuvre. L'entr'aide, telle qu'on l'entend le plus souvent, se pratique au contraire entre familles de situation sensiblement égale, et au bénéfice d'un chef de famille bien déterminé. Elle a lieu avant tout dans les travaux des champs : moisson, fenaison, transport des gerbes, battage, transport du fumier, arrachage du mil ou des pommes de terre.

Elle peut avoir lieu pour ainsi dire normalement. Ainsi en Ukraine, où les lourdes charrues sont tirées par deux, trois paires de bœufs, il faut bien que plusieurs maîtres de maison s'associent : aucun d'eux n'aurait le nombre voulu de bêtes. L'attelage collectif ainsi constitué s'appelle супря́га, et, vers la fin du siècle dernier, dans les provinces d'Ekaterinoslav et de Černigov, c'était le procédé régulièrement employé dans 30 à 90 p. 100 des exploitations. Dans le nord de la Russie, où le blé est séché artificiellement dans l'ови́нъ et doit être battu rapidement sous peine d'être de

nouveau humide, il faut réunir le nombre de bras nécessaire pour en finir en une journée, en six ou sept heures, car le travail est dur : on les demandera aux voisins, à cinq ou six familles. Le voisinage ou entourage, qui ne presse pas, s'entraide sans aide étrangère.

L'entr'aide peut, par contre, être un remède à quelque accident : si telle ou telle opération, pour une raison quelconque, n'a pas été accomplie en temps voulu, et la saison presse. Parfois encore, il n'y a pas nécessité absolue, le chef de famille s'en tirerait par ses propres moyens en y mettant le temps nécessaire, mais il y a toujours avantage à faire vite. L'herbe est plus tendre à faucher de bonne heure, à la rosée. L'interdépendance des parcelles est si grande qu'un retard survenu sur l'une d'elles dans la succession rigoureuse des opérations serait dommageable à toutes : ainsi, après la moisson, il convient que toutes les barrières soient enlevées en même temps, pour permettre le pacage collectif. C'est alors que l'entr'aide vient à la rescousse.

L'entr'aide a lieu encore dans les travaux domestiques, même si leur exécution ne doit pas nécessairement être immédiate : par exemple s'il s'agit de bâtir un four, de creuser un puits, de ramener de la forêt les rondins préparés pour une construction, ou bien si on déménage et qu'on est à transporter une maison du défrichement jusqu'au village, puisque les maisons voyagent comme des meubles.

Dans l'entr'aide se retrouve la division de la commune en groupes d'âge ou de sexe. Les travaux mentionnés sont plutôt d'hommes, ou mixtes. Il en est de femmes et de jeunes filles : pour le traitement des textiles, qui est une grosse tâche commune, broyer, écanguer, peigner le lin et le chanvre, peigner la laine, filer ; pour la préparation des conserves, éplucher les oignons, hacher les choux à garder dans la saumure. Chacune de ces occasions de travail en commun porte un nom : kostrika pour le travail du lin (à cause de la poussière épaisse [kostra] soulevée par cette opération), supriadka pour le filage, kapustnik ou kapustnaja pour les choux. Les kapustki ont lieu aux alentours du 1er octobre. Ce sont les posidelki, en hiver, qui réunissent le plus de monde. Les jeunes filles aiment préparer ensemble le trousseau de celle qui va se marier, avec les cadeaux à faire à cette occasion à toute la parenté.

Cette simple revue montre au moins la multiplicité des occasions dans lesquelles on a recours à l'entr'aide.

La coutume impose à l'entr'aide certaines règles. On ne s'y rend que sur invitation. On apporte ses outils ou son matériel. On

amène son attelage. L'organisateur unique des travaux reste le maître de la maison.

Celui au bénéfice de qui le travail a été fait doit offrir tous les repas de la journée : un petit déjeuner, un repas sur le lieu du labeur, et enfin, le soir, un festin aussi plantureux que possible et bien arrosé de *vodka*. Ce festin est une partie intégrante, et essentelle, des *pomoči*. Il est stipulé, et en première ligne, dans l'invitation rituelle. Ainsi, dans le district de Pošechonje : « Venez chez nous goûter le pain et le sel. Il y aura alcool et bière en suffisance. Ne repoussez pas notre prière : aidez-nous à égaler dans nos travaux les autres chrétiens ! »

Mais le festin ne dispense pas de rendre à l'occasion le même service aux voisins : nul, même le plus riche, qui peut payer et n'a pas besoin des autres, ne ferait à ses voisins l'injure de se refuser à des *pómoči*. C'est une obligation de la vie sociale dans la commune.

Est-ce une « corvée » ? Économiquement, les *pomoči* se justifient en général par la nécessité de faire vite. Mais ce n'est pas toujours le cas. Et puis, même alors, le festin à lui seul, surtout dans les derniers temps, revient plus cher au bénéficiaire que s'il avait payé des ouvriers. Mais le paysan russe ne vit que partiellement dans l'économie monétaire : il ne calcule pas. Il y a beau temps que tous les paysans russes se seraient jetés à l'eau s'ils chiffraient à la manière des économistes la valeur de leurs peines et celle de leurs récoltes. La question n'est pas là. L'entr'aide est une réjouissance. Elle ne dure qu'un jour. On aime, on a toujours aimé en Russie ces travaux en bande, rapidement enlevés d'un vigoureux coup de collier. On les préfère à l'effort isolé et prolongé. La jeunesse voit dans ces *pomoči* une sorte de sport. Qu'on compare ces deux solutions : le paysan qui s'en va solitaire à la forêt avec son traîneau pour rapporter quelques bûches, son cheval aussi morose que lui, et qui doit répéter cette corvée des semaines durant; ou bien une vingtaine de traîneaux partant ensemble, à grand bruit d'interpellations et de plaisanteries, les bûches chargées en un clin d'œil, le retour rapide et joyeux, tout le monde content, hommes et bêtes, ne songeant plus qu'au bon régal qui les attend à la maison !

Le paysan russe a choisi la seconde, la meilleure. Il n'y a rien d'aussi conforme à son caractère. Certains ethnographes mettent les *pomoči* en rapport avec les faits relatés dans les chroniques : en cas de danger ou de calamité publique, une commune rurale ou urbaine faisait le vœu d'élever en un jour une église. Il fallait que

le terrain fût déblayé, le bois coupé, transporté, mis en œuvre, les murs et le clocher dressés, les icones peintes, l'église garnie de son mobilier et de ses ornements, puis consacrée, et le premier office célébré : tout cela dans les vingt-quatre heures. L'église était de très petites dimensions, mais il n'en est pas moins évident que toute la population devait apporter son concours, chacun dans sa spécialité, depuis les bûcherons jusqu'aux imagiers, aux brodeuses, et au clergé lui-même. Ce sont les églises dites обыденныя ou « éphémères » quant à leur construction.

Les travaux d'entr'aide, désintéressés, sont si bien conçus comme des réjouissances qu'ils ne rompent pas le repos dominical. On peut s'y livrer au premier jour libre, d'autant plus qu'ils sont urgents : même un dimanche, un des nombreux jours de fêtes après la messe. Ce caractère joyeux apparaît, on l'a vu, dans le, jeux sur le lieu du travail, mais plus particulièrement encore dans le festin final. On n'y épargne ni les victuailles, ni la boisson. Celui qui par hasard ne boit pas d'eau-de-vie reçoit quand même sa part, qu'il emporte. Si c'est une femme, elle se fait suivre de son mari ou d'un parent, qui se tient debout derrière elle (d'où le nom de захребéтникъ, qui a pris ensuite le sens plus général de parasite) : elle porte le verre de *vodka* à ses lèvres, et le passe aussitôt à son « parasite ». La fonction de parasite est naturellement fort recherchée. Après ce festin, on joue, on danse et on chante. Dans une *pomoč'* de femmes, le mari de la maîtresse de maison ne doit pas choisir sa danseuse, mais inviter à tour de rôle toutes les femmes présentes.

S'il s'agit de *kopoticha* par exemple, les travailleuses bénévoles, une fois la tâche terminée, quittent le bain (où généralement se fait le traitement du lin) et rentrent chez elles : elles se parent de tous leurs atours et se rendent au logis de la bénéficiaire, pour le dîner offert par celle-ci. Après quoi, ce sont danses et chansons bien avant dans la nuit. Pendant les *kapustki*, les garçons, dès qu'ils entendent le bruit des hachoirs, accourent sans être priés (c'est un cas exceptionnel), souvent avec un accordéon. Après le festin du soir, les chants commencent, puis les danses. Un dicton constate : гдѣ капустникъ, тутъ и праздникъ, тутъ и пиръ горой. Et parfois ces réjouissances ont des conséquences durables, si bien qu'on appelle indulgemment *kapustniček*, c'est-à-dire « enfant de choux », un enfant conçu hors mariage.

Souvent les femmes s'associent pour filer au profit de l'une d'elles, sans se réunir dans sa maison. Elles reçoivent d'elle

un certain nombre de quenouilles, et les filent chacune chez soi. Ce sont donc des *pomoči* d'une forme particulière. Mais elles se réunissent ensuite, une fois la tâche terminée, pour le festin et la soirée finale. Il ne faut pas confondre ces ouvrages exécutés par plusieurs pour une seule avec les veillées où plusieurs filent en compagnie, mais chacune pour soi. D'ailleurs le résultat est semblable : de joyeuses soirées.

Chose remarquable, l'entr'aide, née dans la commune, s'est étendue au dehors, aux rapports entre les paysans et les propriétaires. Le *pomĕščik*, agissant comme n'importe quel chef de famille, invite ses voisins paysans à l'*aider* pour faire ses foins, transporter ses gerbes, etc. Cela se passe le plus souvent, comme au village, un jour de fête. Si le propriétaire est aimé, on répond volontiers à son appel : on lui offre même son concours. Quelle est ici la contre-partie? C'est avant tout le festin du soir, avec *vodka*, thé, pain blanc et pâtisseries. Ce sont ensuite, tout le long de l'année, les nombreux services qu'un propriétaire peut rendre à des paysans, depuis le prêt de son taureau jusqu'aux démarches auprès des autorités en matière d'impôt, de service militaire, etc. Les propriétaires d'ailleurs, meilleurs comptables que les paysans, estimaient ces derniers temps que l'entr'aide prétendue gratuite leur revenait cher, et n'y recouraient qu'en cas de nécessité ou par respect de la tradition. L'invitation du propriétaire et l'empressement avec lequel les paysans y répondaient donnaient la mesure des bonnes relations existant entre eux. L'entr'aide était en quelque sorte, dans ce cas, l'expression de l'opinion publique.

Au total, l'entr'aide est un des nombreux phénomènes de la vie paysanne qui, provenant de causes économiques, dépassent de beaucoup ces causes. C'est une de ces manifestations d'exubérance, comme la richesse de certains vêtements, comme l'ornementation raffinée des maisons et des outils, comme les rondes, les chants et les légendes. Elle a subsisté, malgré la pénétration du système capitaliste, jusqu'à ces derniers temps. Elle a maintenu l'idée que la peine des hommes est quelque chose qui ne saurait se payer exactement, qui peut seulement s'échanger librement et généreusement, et que, dans ces conditions, elle n'est pas incompatible avec la joie.

De même que le régime agraire de la commune paysanne explique bien des traits de la révolution de 1917, l'entr'aide a trouvé pendant la même période un aboutissant imprévu. Lorsqu'en pleine guerre civile un cheminot de la ligne de Kazan'

imagina de persuader à ses camarades d'offrir à la révolution, les samedis après-midi, une demi-journée de travail gratuit et volontaire, intense et joyeux, pour décharger les wagons en souffrance et désencombrer les voies obstruées, il ne put manquer de penser aux *pomoči* de son village. Aussitôt l'idée fut reprise, popularisée par Lenin, à qui les mœurs de la campagne n'étaient pas tout à fait étrangères, et elle se répandit avec succès sous le nom de « samedis communistes », субботники. Il n'y a pas jusqu'au régal final qui n'ait été imité, malheureusement à l'échelle des temps : une « livre » de 400 grammes de pain noir était délivrée à chaque travailleur bénévole [1].

Paris, novembre 1942.

[1] *Note de la Rédaction.* — L'auteur de cet article s'est limité volontairement à une description de l'entr'aide paysanne dans les régions de la Grande Russie où il a pu l'observer. Il va de soi que la coutume qu'il décrit ne saurait être isolée de la *tloka* polonaise, de la *talkà* letto-lituanienne, de la *tlaká* bulgare, de la *móba* serbe, etc. En Serbie, notamment, et cela dès la fin du XVIII[e] siècle (Reljković), l'entr'aide se manifeste comme une résistance détournée aux réglements de l'Église : elle a lieu les jours de fête et permet ainsi aux paysans d'éviter l'obligation des fêtes chômées. Voir M. Vlajinac, Моба и позајмица, у Београду, 1929 (ouvrage de 600 pages, muni d'une bibliographie).

CATHÉDRALES MULTIPLES
ET GROUPEMENTS D'ÉGLISES
EN RUSSIE,

PAR

ANDRÉ GRABAR.

Dans les langues de l'Europe occidentale, les expressions *Cathédrale*, *Cathedral*, *Duomo*, *Dom*, *Münster* évoquent un édifice cultuel déterminé : l'église épiscopale. Chaque évêque a sa cathédrale dans la ville qui lui sert de résidence, et cette ville n'en possède pas d'autres. En Russie, depuis la fin du moyen âge au plus tard et jusqu'à la révolution de 1917, on pouvait observer une pratique différente : les grandes villes avaient plusieurs « cathédrales », et l'on appelait de ce nom l'église principale de nombreuses cités, souvent de peu d'importance et qui jamais n'eurent de siège d'évêque. Ces « cathédrales », s'il y en avait plusieurs, pouvaient soit être disséminées à travers la ville, comme par exemple dans les deux capitales de l'ancien empire ou à Kiev, soit se dresser côte à côte comme à Vladimir. Moscou avait des cathédrales à la fois dans différents quartiers de la ville et au cœur du Kremlin. Le groupement singulier et pittoresque de plusieurs églises n'était pas limité d'ailleurs aux seules cathédrales. D'autres sanctuaires, dans les villes, les monastères, et même dans les campagnes, se pressaient pareillement les uns contre les autres : spectacle d'autant plus étrange que l'espace ne semble jamais avoir manqué aux fondateurs des villes, couvents ou villages de Russie.

Quelles sont les origines de cet usage russe? Sans pouvoir répondre d'une façon définitive à toutes les questions que cet usage pose, nous croyons pouvoir montrer que l'anomalie n'en est en grande partie qu'apparente, et que par ailleurs le phénomène des cathédrales multipliées et des églises groupées présente un intérêt assez général pour l'histoire de la civilisation.

Pour serrer le problème, disons tout de suite que le mot russe *sobor* qui désigne les églises en question n'est pas toujours l'équivalent de « cathédrale ». Sans parler de ses autres acceptions en russe ancien et moderne, ce terme prend une portée singulièrement large lorsqu'il est appliqué à une église russe. Si toute « cathédrale », latine ou même orthodoxe, mais indépendante de l'Église russe, est un *sobor*, à l'exclusion de toute autre église étrangère « non cathédrale », un *sobor* russe n'est pas nécessairement une cathédrale au sens d'« église épiscopale ». Le même terme peut être entendu, s'agissant d'églises russes, de plusieurs façons différentes, et la chose est tellement vraie que, pour éviter les confusions, l'on voit, dès le XVIIe siècle au plus tard, des qualificatifs constants s'attacher au mot *sobor : bol'šoj sobor*, pour la cathédrale métropolie de Moscou; *kafedral'nyj sobor*, pour toute église proprement épiscopale, *verchovye sobory*, pour les *sobory* du palais du Kremlin (construits à l'étage = *na verchu* ou *na sěnjach*). Le même terme employé à la forme adjectivale (*sobornaja cerkov'*) se voit précisé, lui aussi : par exemple, seule, l'église métropolitaine de Moscou ou de Novgorod est appelée : *sobornaja i apostol'skaja cerkov'* [(1)], formule empruntée au *Credo* et qui semble faire allusion au primat « apostolique » des sièges épiscopaux de ces villes.

En fait, dans le cadre de l'Église russe, le *sobor* ou *sobornaja cerkov'* (cette dernière forme est de beaucoup la plus ancienne) [(2)] sert avant tout à désigner, normalement, l'église de l'évêque : cette acception, commune d'ailleurs au russe et aux langues des autres

(1) Par exemple, chronique dite *Carstvennaja kniga*; année 1558. Stroev, *Vychody gosudarej, carej i velikich knjazej, Michaïla Feodoroviča, Aleksěja Michaïloviča i Feodora Aleksěeviča Vseja Rosii samoderžcev (s 1632 po 1682 god)*, M., 1844, pp. 504, 569, 570, 612, 645, etc.

(2) L'expression *sobornaja cerkovь* apparaît dès le Xe siècle (v. *infra*), mais je n'ai pu relever l'emploi de *sobor* «édifice» qu'à partir du milieu du XVIe siècle : Stoglav, ch. VI (éd. Subbotin, p. 69) : «... *i sedmi soborom*». *Carstvennaja kniga*, année 1560 : le tsar Ivan IV construit une église au Kremlin, «*i k sъborom pričte*». Chronique dite *Patriaršaja*, années 1543-1544 : le grand duc Basile Ivanovič construit une église de la Résurrection au Kremlin; «*carь i mitropolit v tu že cerkovь prinesli Roždestvo Christovo ot Mъstislavъskago dvora i sъbor* (variante : *sobor*) *ustavili*».

Slaves orthodoxes, est attestée depuis le xe siècle. La chronique de Kiev, où l'expression apparaît pour la première fois, l'emploie même, curieusement, dans un passage du traité d'Igor avec les Byzantins, antérieur à la conversion des Russes (989)[1]. A aucun moment, par la suite, on n'abandonnera cet emploi de *sobor, sobornaja cerkov'* qui n'exclut d'ailleurs pas, du moins pour les cathédrales des plus grands centres comme Kiev ou Moscou, le synonyme *metropolija* « église métropolitaine »[2].

Mais, bientôt, d'autres églises furent appelées *sobory,* et cela d'assez bonne heure. Sans insister sur un texte de la chronique qui porte, à l'année 1159, une vague mention de plusieurs *sobory* à Kiev[3], notons la fondation, en 1357, d'un deuxième *sobor* à Pskov[4], et la présence de sept *sobory* attestée pour Novgorod, en 1417[5], et pour Moscou, en 1479[6]. Au siècle suivant, les canons du concile dit du *Stoglav* précisent l'organisation administrative et les fonctions du clergé des *sobory* de cette catégorie, c'est-à-dire autres que des églises épiscopales[7]. Au xviie siècle (1606), il y a deux *sobory* à Nižnij-Novgorod[8]. Et, depuis ce temps, sur toute l'étendue de la Russie, on donne dans beaucoup de villes le nom de *sobor* à plusieurs églises à la fois, qui, à l'exception de l'une d'entre elles faisant fonction de *sobor-cathédrale,* ne sont liés par aucun lien particulier à la chaire épiscopale.

A l'époque moderne, les caractéristiques d'un *sobor* de ce genre n'apparaissent pas très nettement. Cette appellation même était devenue une sorte de titre honorifique, et qui, dans bien des cas, n'avait pour effet que de conférer au clergé de l'église promue *sobor,* en dehors de la dignité de *protoierej,* de légers avantages pécuniaires[9]. Mais la caractéristique est plus précise de certains

(1) *My že, eliko nas chrstlisѧ esmy, klęchomъsѧ crkvьju stgo Ilьê vъ sbornêi crkvi* (traité d'Igor de 945), cité par Sreznevskij, *Materialy dlja slovarja drevne-russkago jazyka,* III, s. v. *sъborьnyj.*

(2) Le premier exemple figure dans la *Chronique Laurentine*, année 1037 : «*Založi Jaroslav . . . crkvь styja Sofьja mitropolьju*« (à Kiev).

(3) Chronique dite de *Tverь,* année 1159 : le grand-duc Rostislav Mstislavovič «*posla v Kievъ kъ svjatej Sofii i po vsém soborom, da tvorjat stoanie vsěnoščne v cerkvach*».

(4) Golubinskij, *Istorija russkoj cerkvi,* II, 2 (1917), pp. 81-82.

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*

(7) Stoglav, ch. vi, éd. Subbotin, p. 69; cf. A. Dobroklonskij, *Rukovodstvo po ist. rus. cerkvi*, I-II, Rjazan', 1889, p. 183.

(8) C. Nikolьskij, *O službach russkoj cerkvi byvšych v prežnich bogoslužebnych knigach,* Saint-Pétersbourg, 1885, p. 105.

(9) Les cadres du clergé rétribué par l'État de tous les *sobory* russes, dont le

sobory spéciaux qui, depuis les réformes de Pierre le Grand, se sont élevés dans beaucoup de villes russes : ils étaient appelés *voennye* ou *voinskie sobory,* et c'étaient là les églises principales de la garnison où se déroulaient les cérémonies religieuses qui, destinées à l'armée, réunissaient les aumôniers de tous les régiments en garnison dans la ville ou dans la région. En effet, depuis qu'il avait été placé sous le régime du *Duchovnyj Reglament* de Pierre le Grand, le clergé de l'armée et de la marine constituait un organisme autonome au sein de l'Église russe, et c'est à ce titre qu'il a pu établir pour son compte des *sobory* spéciaux (1). Il ne s'agit toutefois, dans le cas des *sobory* militaires des deux derniers siècles, que d'un type particulier des *sobory* non épiscopaux des villes russes des XVe-XVIIe siècles, et ce sont ceux-ci qu'il faut caractériser pour expliquer ceux-là.

Malheureusement, tout n'est pas éclairci dans l'institution originale de ces *sobory* russes de la fin du moyen âge. On sait que chacune de ces églises dirigées par des protopopes (ou *starosty soborskie,* à Pskov) était le centre religieux d'un quartier ou de plusieurs quartiers réunis. Le nombre de *sept,* pour les *sobory* de Moscou, Novgorod et Pskov, pouvait être symbolique, mais il serait risqué de l'affirmer, car nous savons qu'à Pskov ils se sont constitués successivement, à de grands intervalles (entre 1357 et 1528 environ) et, semble-t-il, au fur et à mesure des besoins qui en provoquaient la création (2), de sorte que le chiffre de *sept,* atteint au début du XVIe siècle, n'a pu être prévu à l'avance. Le symbolisme de ce chiffre n'aurait pu jouer que dans le sens limitatif : on n'eût pas voulu le dépasser, tout comme l'Église orthodoxe n'a pas dépassé le nombre de sept conciles œcuméniques (le concile s'appelle en russe *sobor*).

nombre se trouve par là même arrêté pour la première fois par une loi, ont été établis par le gouvernement de Pierre le Grand, en 1722, puis par celui de Catherine II, en 1764 : Dobroklonskij, IV, Moscou, 1893, pp. 148 et suiv., 177-178. N. Rozanov, *Istorija moskov. eparchialьnago upravlenija*, etc., Moscou, 1870, II, 2, pp. 109-110. Dans les villes dépourvues de chaire épiscopale, le *sobor* unique (ou le principal) avait en outre une fonction officielle : c'est là que se réunissaient les autorités civiles et militaires locales pour assister à la célébration religieuse des anniversaires de l'empereur, de l'impératrice et de l'héritier du trône (= *carskie dni*).

(1) Dobroklonskij, *op. cit.*, IV, p. 144-146.

(2) Sur les origines et l'organisation de ces *sobory,* voir les indications données par A. Golubcov, *Činovnik Novgorodskago Sofijskago sobora,* Moscou, 1899, pp. 24-25, 38 et suiv., 230 et suiv., 246, 261, et *Sobornye činovniki i osobennosti služby po nim,* Moscou, 1907, pp. 99 et suiv. et 101-103, etc.; Golubinskij, *op. cit.,* I (1901), pp. 497-501; II (1917), pp. 81-82; Stoglav, *l. c.*

Quels étaient les besoins d'ordre religieux et pratique qui ont pu faire naître cette « poussière » de *sobory*, et cela dans un pays qui étonnait les observateurs étrangers par le petit nombre de ses diocèses proportionnellement à l'étendue de son territoire? Bien des données nous manquent peut-être pour répondre à cette question. Mais, sans entrer dans le détail des textes, il est permis de reconnaître dans le *sobor* de quartier un lieu de culte qui constitue un chaînon intermédiaire entre le *sobor* épiscopal et l'église paroissiale. Si cela semble vrai, du point de vue disciplinaire et même économique, le fait est évident en ce qui touche le culte proprement dit. Aux XVIe-XVIIe siècles, où la vie religieuse russe se laisse observer d'un peu plus près, le clergé des paroisses des villes ne jouit que d'une indépendance limitée, et le calendrier liturgique nous montre le curé paroissial de certaines villes obligé de célébrer des offices en commun avec le clergé du *sobor*, devant l'autel de ce dernier. Ce même curé paroissial se voit tenu, en outre, lors de certaines fêtes, de se joindre à d'autres ecclésiastiques de la même région, pour former avec eux le groupe plus ou moins important de prêtres exigé par les *typica* grecs et russes, pour les cérémonies solennelles : si, faute d'un clergé assez nombreux, ces offices ne pouvaient être célébrés dans les églises paroissiales, les réunions des prêtres dans leur *sobor* régional permettaient de les réaliser avec l'éclat nécessaire, y compris les chœurs. Ceux-ci, en effet, ne pouvaient également être assurés que dans les *sobory* par l'effort conjoint du clergé d'un groupe entier d'églises ordinaires. A son tour, un *sobor* de quartier était au grand *sobor* épiscopal ce que, lui-même, il était à l'église paroissiale, en ce qui concerne l'organisation du culte : à des occasions prescrites par les *Činy* spéciaux, le protopope (ou *soborskij starosta*) de chaque *sobor*, après avoir réuni le clergé de sa région, en prenait la tête et, processionellement, se rendait dans le grand *sobor*, où toute cette réunion de diacres, popes et protopopes, présidée par l'évêque ou le patriarche, célébrait en commun (*soborně*) et avec l'éclat le plus grand, tel office de grand apparat accompagné du chant des chœurs réunis de la ville entière. Les *Činovniki*, ou Missels spéciaux des cathédrales de Moscou, Novgorod et Nižnij, nous renseignent assez bien sur cette organisation où les *sobory* de quartier contribuaient efficacement à réaliser l'harmonie complexe et la pompe de la liturgie orthodoxe en sa pleine homogénité, tout en maintenant le contact étroit entre les divers membres du clergé entier d'une ville. Le système des *sobory*

à deux degrés permettait en outre à l'évêque de surveiller de près son clergé et contribuait ainsi à affirmer en chaque circonstance san organisation hiérarchique.

D'autres textes mettent l'accent sur un aspect différent, mais au moins aussi important, de l'activité cultuelle du clergé des *sobory*. C'est sur l'initiative du bas clergé, et non pas de l'évêque, que des *sobory* étaient créés à Pskov[1]. Les usages pieux de l'époque demandaient, en effet, un recours si fréquent au prêtre, les divers offices dont les particuliers le chargeaient était si nombreux et exigeaient parfois le concours obligatoire d'un nombre si grand de membres du clergé, comme, par exemple, les prières commémoratives dites du *sorokoust*[2], que le curé d'une paroisse, à lui seul, n'arrivait pas à suffire à tous les besoins. Le *sobor* parait à cette difficulté en offrant aux fidèles d'une région considérable, mais limitée, un édifice cultuel toujours ouvert à la prière, un prêtre, désigné par roulement, qui y restait en permanence et pouvait recevoir sur-le-champ la commande d'une litanie ou d'une messe. Le clergé des petites paroisses et des églises des faubourgs trouvait avantage à cette organisation qui amenait nécessairement une distribution plus équitable des bénéfices : sur le plan économique, le *sobor* de quartier tenait ainsi de l'*artel'*, dont l'attrait, pour le Russe, avait pénétré, comme on le voit, jusque dans les rangs du clergé et jusque devant l'autel.

[1] Les prêtres de Pskov qui n'étaient rattachés à aucun des trois *sobory* constitués en cette ville (*nevkupnye popy*), en 1453, adressent une pétition collective à leur évêque, pour lui demander de fonder un quatrième *sobor*. Cette autorisation fut donnée, et le quatrième *sobor* de Pskov créé, avec pour centre les églises du Sauveur-sur-le-Marché (*Spas na Torgu*) et de Saint-Démétrios-sur-le-mur-de-Dovmont (Première chronique de Pskov, année 1453). On notera que, dans le cas présent, deux *sobory*-«édifices» correspondent à un *sobor* administratif.

[2] Sur le *sorokoust* et les *sobory* : Golubinskij, *op. cit.*, I, I, p. 499, note 3. Cf. Golubcov, *Sobornye činovniki*, pp. 99 et suiv. *Sorokoust* dériverait de *sorok ust* «quarante bouches». L'expression viendrait de l'usage de faire dire les messes commémoratives ainsi dénommées par quarante prêtres à la fois. A ce propos rappelons que la fameuse expression *sorok sorokov* (40 × 40), qui donnerait le nombre des églises à Moscou, serait à mettre en rapport avec les *sobory régionaux*. En effet, le peuple de Moscou désignait couramment le *sobor* par le nom masculin *sorok* qui, normalement, signifiait «bannière», chacun des *sobory* se faisant représenter, aux grandes cérémonies, par un groupe d'ecclésiastiques précédés d'une bannière particulière. Or, il y aurait eu, à Moscou, quarante *sobory : sorok sorokov*. Cf. Golubinskij, *op. cit.* Malheureusement, à aucun moment, le nombre des *sobory* à Moscou n'a atteint ce chiffre (en additionnant les *sobory de quartier* et les *palatins*, on ne dépasse guère la vingtaine, à l'époque de leur plus grand essor); et la liste la plus complète des églises moscovites (du XIVe au XXe siècle) ne comprend que 653 sanctuaires et non pas 1600. Cf. M. I. Alexandrovskij, *Ukazatelь moskovskich cerkvej*, Moscou, 1919 (ouvrage polycopié).

Une autre catégorie de *sobory* mérite une mention spéciale. Ce titre est appliqué assez régulièrement à l'église principale d'un grand monastère, celui du couvent de la Trinité de Saint-Serge près de Moscou, par exemple. A l'époque moderne, tout monastère russe qui avait plusieurs églises — et on en comptait des dizaines — avait son *sobor*. Dans les textes que j'ai pu consulter, j'en ai trouvé des exemples à partir du XVIIe siècle (1). Mais il est probable que cette pratique était plus ancienne et qu'elle remonte tout au moins à cette période comprise entre la deuxième moitié du XVe et le milieu du XVIe siècle, pendant laquelle nous voyons se multiplier les autres catégories des *sobory*.

Enfin, Moscou présente un phénomène propre à la capitale : l'apparition — brusque, à en juger par les documents, peut-être incomplets, dont je dispose — d'un essaim de *sobory* de palais, au Kremlin. A l'exception d'une petite église du XIVe siècle (*Spas na Boru,* devenue plus tard, la *Transfiguration*), les sanctuaires du Kremlin, tels que nous les connaissons, ne remontent pas au delà du dernier quart du XVe siècle et du début du XVIe siècle. C'est à cette époque, pendant le règne d'Ivan III, après le mariage du grand-duc avec Sophie Paléologue et, certainement en conséquence de ce mariage et des ambitions politiques qu'il favorisait à la Cour de Moscou, que furent fondées, à de courts intervalles, le *sobor* archiépiscopal de la *Dormition* et les églises de l'*Archange Michel* et de l'*Annonciation,* ainsi que l'enceinte magnifique qui fixa pour des siècles le périmètre du Kremlin. Il est possible que les deux dernières de ces églises aient porté le titre de *sobor* dès leur fondation, pour former, avec le *sobor* archiépiscopal de la *Dormition,* le fameux groupe des trois « cathédrales » de Moscou. Mais les chroniques contemporaines de leur fondation n'accordent point à l'*Archange,* ni à l'*Annonciation,* d'autre titre que celui d'« église » (2).

(1) P. ex. *Vychody gosudarej,* etc., p. 56 (année 1637) : *u Nikoly čjudotvorca Soboru Gostunskago* (monastère au Kremlin); p. 317 (1659) : *v sobornoj cerkvi Savy čjudotvorca* (mon. Saint-Sava-de-Storožev); pp. 364 et 392 (1661 et 1663) : *sobornaja cerkovь Uspenija Bogorodicy* (mon. de la Trinité-Saint-Serge), etc.

(2) Ainsi dans le chronique dite *Tipografskaja,* en 1484, Ivan III fonde une *cerkovь kamenu Blagoveščenie... na svoem dvorě.* Cf. *ibid.,* p. 213 (1494) : *cerkovь* de l'archange Michel; dans la chronique *Patriaršaja* (*Polnoe sobranie russkich letopisej,* 13, pp. 6-7 et 152) : «... *v novoj cerkvi svjatogo archangela Michaila*». «... *sobornaja cerkovь prečistyja Vladyčicy* (=l'église épiscopale de la Dormition)... *i cerkovь na carskom dvorě u carьskye kazny Blagověščenie zlatoverchaa...*». D'ailleurs, même au XVIIe siècle, lorsque «l'Archange» et «l'Annonciation» comptent parmi les *sobory* (*Vychody gosudarej...,* pp. 5, 16, 27, 50, etc., 258, 281, etc.), les mêmes textes qui leur attribuent ce titre les mentionnent aussi, à d'autres

Cependant, en 1555, non seulement ces deux édifices comptent déjà parmi les *sobory* de Moscou, mais cinq autres leur sont adjoints, tous situés au Kremlin et directement rattachés au Palais [1]. A cette date, par conséquent, abstraction faite des *sobory* urbains dont il a été question plus haut, Moscou comptait huit sanctuaires du Kremlin (ou sept, si l'on exclut la *Dormition* « métropolitaine » qui, en tant qu'église épiscopale, appartient à la fois aux deux séries des *sobory*), qui, eux aussi, portaient le titre de *sobor*. Et un texte de la chronique dite *Carstvennaja Kniga* nous apprend que, six ans plus tard (1561), ce groupe s'était accru d'une unité : une nouvelle église palatine, construite à cette date, et promue *sobor;* le texte porte même expressément que cette « promotion », accompagnée de la fondation d'une charge de protopope, avait été faite par ordre du tsar (et non pas de l'autorité ecclésiastique) [2].

Après Ivan IV, et notamment au XVIIe siècle, les tsars firent construire encore d'autres *sobory* [3] qui, ceux-là également, ou bien faisaient partie de l'ensemble des constructions de leur palais

occasions, comme de simples églises : p. ex., sur la même page : *k prazniku v sobor k archangelu Michaïlu* et *k prazniku k archangelu Michaïlu* (*ibid.*, p. 5); *u Blagověščenija presvjatěj Bogorodicy* (*ibid.*, p. 51). La même observation pourrait être faite pour tous les *sobory* en dehors du *sobor* épiscopal : seul ce dernier porte ce titre d'une façon vraiment permanente et obligatoire. Les *sobory* (au pluriel) mentionnés dans le passage ci-dessous du *Chronographe de 1512* (*Polnoe sobranie russkich letopisej*, 22, p. 496), ne sauraient être des *sobory* du Kremlin : Ivan III fonda une certaine église de Saint-Jean-Chrysostome (que je ne trouve pas signalée ailleurs), *i učini igumena toe cerkvi vyše vsech sobornych popov i igumenov grada Moskvy i zagorodskich popov.*

(1) Chronique *Patriaršaja* (*édition citée*, 13, p. 250) : parmi les dix *sobory* représentés par leurs protopopes respectifs à la consécration du premier évêque de Kazan', en 1555, il y avait huit *sobory* du Kremlin : Dormition, Archange, Annonciation, *Spas z dvorca* (=Transfiguration =l'ancienne église *Spasa-na-Boru*), Ascension, Naissance de la Vierge, Saint-Nicolas (= *Gustynskij*), Résurrection du Christ. La chronique *Tipografskaja* parle, à l'année 1521, comme d'une *sobornaja cerkovь*, de l'église de la Transfiguration (= *Spasa-na-Boru*) au Kremlin (*Polnoe sobranie russkich letopisej*, 24, p. 219).

(2) *Carstvennaja Kniga*, année 1561.

(3) Voir, par exemple, deux listes de dix *sobory* dans des documents de la fin du règne d'Alexis Michajlovič : Dormition, Archange, *Spas-s-sěnej*, Purification, Naissance de la Vierge, Nativité-*izpod kolokolov* (=sous le clocher *Ivan Velikij*), Saint-Nicolas (*Gustynskij*), Ascension, *Pokrov-na-Rvu* (= l'actuel *Vasilij Blažennyj*), Vierge de Kazan'. Deux *sobory* dans les résidences d'été des tsars, à Alexandrova Sloboda et à Pokrovskoe, sont joints à ces listes (sur ces églises, voir *infra*) : N. Pisarev, *Domašnij byt russkich patriarchov*, Kazan', 1904, pp. 165-167. Sur les divers *sobory* et églises au Kremlin, voir I. Zaběliu, *Domašnij byt russkich carej v XVI i XVII st.*, M., 1862, pp. 43-44, 46, 50, 56, 58, 60-65, 73, 223, 307-308, et *Domašnij byt russkich caric*, M., 1869, p. 321; M. I. Alexandrovskij, *op. cit.*, *passim* (voir l'index).

du Kremlin, ou bien, situés à l'intérieur de cette citadelle ou immédiatement auprès de son enceinte, avaient une fonction déterminée dans la vie religieuse des souverains et de leur famille. Ainsi, par exemple, celui de l'*Annonciation* était la principale église du palais et comprenait plusieurs chapelles à l'étage réservé au tsar; son protopope était le confesseur attitré du tsar; enfin, ce *sobor*, au pied duquel, dans un édifice spécial, le tsar déposait son trésor, remplissait ainsi le rôle traditionnel de la chapelle palatine : la garde des richesses du prince et de l'État. Les *sobory* de l'*Archange Michel* et du couvent voisin de l'*Ascension* conservaient respectivement les dépouilles mortelles des princes et des princesses de la maison régnante. Plusieurs autres *sobory*, appelés *na verchu* ou *na sènjach*, s'élevaient au premier et au second étage du palais, auprès des appartements royaux : l'un, dit *Spasa Nerukotvorennago* (de l'Image Achéiropoïétos du Christ), voisinait avec les chambres du tsar; un autre, dédié à la *Naissance de la Vierge*, se rattachait au corps de logis réservé à la tsarine, à ses filles et aux autres femmes de la famille princière. Enfin, il y avait, dans la même série palatine, des sanctuaires où le souverain faisait ses dévotions à des jours déterminés de l'année, pour la plupart *ex-voto* fondés à l'occasion d'événements précis dans la famille princière ou dans l'État russe : ainsi celui du *Pokrov na Rvu* doit sa fondation à la prise de Kazan' (1554); celui de la *Vierge de Kazan'*, à la libération de la Russie après l'invasion polonaise (1612); une église palatine de *Sainte-Eudocie* était dédiée à cette martyre parce qu'elle était patronne de la femme du tsar Michel.

Tous ces *sobory* entouraient plus ou moins immédiatement la demeure princière, et c'est au rayonnement de leur majesté, si l'on peut dire, qu'ils devaient certainement leur titre honorifique. Il en était au reste de même, en dehors de ce groupement topographique suggestif, de certaines églises monastiques éloignées du palais, par exemple celles du couvent-mausolée de l'*Ascension*, celle du monastère de *Saint-Nicolas-Gustynskij*, qui sont nommées parmi les *sobory* du tsar et ont à leur tête un protopope[1]. Cette faveur s'étendit même, au XVIIe siècle, aux églises de certains villages des environs de Moscou, résidences d'été des tsars[2]. C'est, en somme, pour cette dernière catégorie de sanctuaires, la présence du tsar qui, rehaussant tout ce qui l'encadrait, les trans-

(1) Cf. le texte cité p. 98, note 1.

(2) Cf. le texte cité p. 98, note 3, et *Vychody gosudarej...*, pp. 600 (*sobor* à Pokrovskoe) et 630 (*sobor* à Alexandrova Sloboda).

formait en *sobory*. Mais, dans la multitude d'églises et d'oratoires du Kremlin, et plus spécialement du palais, un groupe de sanctuaires seulement portait ce titre. Toute église de cette partie de Moscou n'en était pas nécessairement honorée. Mais beaucoup l'étaient, et il est évident que ni leur fonction ni leurs origines, ici, ne pouvaient être les mêmes que celles des *sobory* urbains de Moscou, de Novgorod, etc. Le *čin* de ces *sobory* où, comme dans tout autre *sobor*, les offices se célébraient d'une façon différente de celle des autres églises, auraient pu, à n'en pas douter, préciser leurs fonctions religieuses respectives. Il ne m'a pas été possible d'en prendre connaissance, mais d'autres textes nous certifient que les tsars y accomplissaient, plus ou moins fréquemment, leurs sorties officielles (*vychody*) pour assister à des cérémonies religieuses prescrites par l'usage. J'ignore jusqu'à quel point le titre de *sobor* rapprochait le culte célébré dans ces sanctuaires du culte particulier aux autres *sobory*, ou si ce titre appliqué aux sanctuaires du Kremlin était essentiellement honorifique. Il est probable qu'il comportait pour le clergé de ces églises des avantages matériels semblables sinon supérieurs à ceux des prêtres des *sobory* urbains : on ne saurait imaginer *a priori* de « clientèle » plus fortunée, à Moscou, que la famille princière et la cour.

Or, les occasions ne manquaient pas aux protopopes des *sobory* de palais pour rester en contact avec le tsar et son entourage. C'est dans leurs églises que la cour faisait ses dévotions quotidiennes, ou qu'elle se rendait aux grandes et petites fêtes religieuses; les baptêmes, les mariages, les enterrements étaient confiés à ce même clergé, et s'il était un milieu, dans la Russie moscovite, où l'on observât avec la dernière rigueur tous les rites ecclésiastiques, notamment les offices commémoratifs du *sorokoust*, c'était bien celui du Palais. Si nombreux qu'il fût, tout le clergé du Kremlin devait être constamment occupé à chanter les messes, litanies et *Te Deum* commandés par la famille princière, et c'était là sans doute sa première fonction. La pompe exceptionnelle des services, au Kremlin, exigeait, d'autre part, la participation d'un clergé nombreux : l'ensemble des *sobory* du Palais fournissait ce personnel, comme les prêtres des églises paroissiales l'assuraient, à des jours fixes, aux *sobory* de quartier. Enfin, les protopopes du Kremlin avaient des fonctions qui les assimilaient virtuellement aux dignitaires de la cour. C'est à eux, accompagnés des chœurs de leurs *sobory*, qu'incombait la tâche d'acclamer rituellement le tsar (славить) à la veille de Noël, dans une salle du palais où ils

se rendaient [1]. Ils remplissaient ainsi le rôle qui, primitivement, appartenait à Byzance à des dignitaires du Palais, tandis qu'en Russie il était passé entièrement entre les mains du clergé, la cérémonie elle-même ayant pris les formes d'un rite religieux. Mais rien ne montre mieux que cette solennité du 24 décembre que les *sobory* du palais, établis et multipliés par le prince et chargés par lui de fonctions religieuses qui le touchaient directement, étaient des institutions de la Cour. C'est pourquoi, d'ailleurs, reflétant les progrès du pouvoir monarchique, ils sont devenus particulièrement nombreux entre 1500 et 1550, c'est-à-dire à l'époque de l'essor singulier des grands-ducs de Moscou [2], devenus tsars de Russie à la fin de cette période (1547).

Une nouvelle poussée de ces *sobory* correspond aux règnes des premiers Romanov, au XVIIe siècle, époque d'épanouissement de la monarchie moscovite. Leur décadence coïncide avec le départ de la Cour pour la nouvelle capitale. Au siècle suivant, plus d'un de ces sanctuaires disparaîtra, tombé en ruines ou rasé par les architectes des empereurs, et ceux qui restent se présentent dorénavant comme les *membra disjecta* d'un organisme qui a cessé de vivre. Et, seul, l'extrême rapprochement topographique des trois *sobory* de la *Dormition*, de l'*Archange* et de l'*Annonciation*, toujours présents au cœur du Kremlin, réunit ces trois édifices — autrefois entourés de tant d'autres — en un groupe esthétiquement solidaire [3].

(1) *Vychody gosudarej...*, pp. 57 (*u gosudarja byli sobory i pěvčie stanicy : slavili*), 147 (*slavili protopopy raznych soborov*), 344, 408. Zabělin, *Domašnij byt russkich carej*, pp. 307-308.

(2) Un épisode suggestif montre que l'ascension des *sobory palatins* suivait la fortune des tsars : Ivan IV, qui fut le premier à porter le titre de *tsar*, donna l'allure d'une grande manifestation nationale à la consécration du premier évêque de Kazan', immédiatement après la conquête de cette ville sur les Tatars (1555). Pour cette cérémonie, il fit réunir dans l'ancienne capitale musulmane soixante-seize ecclésiastiques de tous les grades en commençant par les archevêques et évêques des différents diocèses. Or, dans le groupe des protopopes, sur les dix ecclésiastiques de ce grade, deux seulement ne venaient pas de Moscou (l'un était de l'ancienne capitale, Vladimir; l'autre de Sainte-Sophie de Novgorod, qui, récemment rattachée à Moscou, y était entourée d'un prestige particulier); les huit autres étaient des protopopes des *sobory* du Kremlin (Chronique dite *Patriarchaja*, *édition citée*, p. 250). Les protopopes des *sobory* de province étaient aussi peu représentés dans cette réunion symbolisant l'Église russe entière que les descendants des derniers princes indépendants des grands-ducs de Moscou : les *sobory* du Kremlin suffisaient pour représenter l'Église russe comme le tsar de Moscou représentait à lui seul l'État moscovite.

(3) Plusieurs dessins de la première moitié du XVIIe siècle peuvent nous donner idée de l'aspect des églises du Kremlin, à cette époque : I. Grabar, *Istorija russkago iskusstva*, II, pp. 233-241.

En résumé, l'institution des *sobory*-églises, malgré sa complexité, apparaît assez clairement, dans ses grandes lignes, pour la période qui commence au XVI[e] siècle. Dans un cas particulier, on peut en poursuivre l'histoire dans le passé jusqu'au XIV[e] siècle, et, seul, l'aspect le moins original du *sobor*, celui où il s'identifie avec l'église épiscopale, a laissé des traces dans des textes plus anciens, remontant jusqu'au X[e] siècle. Quelles sont pourtant les origines du *sobor de quartier,* du *sobor monastique* et, surtout, des *sobory palatins?* S'agit-il là de faits particuliers à la Russie du moyen âge? Quelques sources byzantines et le témoignage des monuments archéologiques, russes, byzantins et autres, nous orienteront vers la solution de cette question.

*
* *

Le terme grec qui correspond au russe *sobornaja cerkov, sobor,* est *καθολικὴ ἐκκλησία, καθολικόν.* Dans les monastères, par exemple, au Mont-Athos, à Saint-Luc en Phocide, on appelle *καθολικόν* l'église principale qui, isolée au milieu de la cour, sert aux réunions liturgiques destinées à toute la communauté des moines du couvent : c'est là très exactement le *sobor* des monastères russes. L'identité de l'acception des deux mots formés avec des racines d'un sens analogue : *καθολικόν*, de *καθ' ὅλου* (*sobor,* de *sobiratь* = « réunir »), ne laisse aucun doute sur la communauté des deux termes : le *sobor* des monastères russes a été calqué sur le *καθολικόν* des couvents grecs [1].

Les textes grecs n'offrent qu'un nombre limité d'exemples de l'expression *καθολικὴ ἐκκλησία* appliquée à des églises-édifices. Quelques-uns d'entre eux, réunis par Du Cange et Sophoclès, sont des synonymes d'« église épiscopale », à la rigueur, d'église principale d'une cité. Aussi, pour les auteurs de ces lexiques, *καθολικὴ ἐκκλησία* = « église épiscopale » [2]. Ce signe d'équivalence, on le verra à l'instant, n'est pas toujours exact, mais, partout où il l'est,

(1) Le terme *καθολικόν* est courant à l'époque moderne. Mais j'avoue ne pas avoir trouvé d'exemples de son emploi dans des textes antérieurs ou contemporains des plus anciennes mentions de *sobory monastiques* russes (XVI[e] siècle). Les *typica* des XI[e]-XII[e] siècles des monastères byzantins appellent l'église principale du monastère, le *καθολικόν* actuel, soit *μεγάλη ἐκκλησία*, soit *κυριακὸς ναός*. Cf. Dmitrievskij, *Typica,* I, 1895, pp. 223, 244, etc. Y aurait-il lieu de penser à une influence du terme russe, à l'époque moderne? L'hypothèse paraît peu probable.

(2) Du Cange, s. v° *καθολικὴ ἐκκλησία, ecclesia cathedralis, episcopalis,* Sophoclès, s. v° *καθολικός, Cathedral, applied to the principal church of the city.*

nous devons reconnaître dans cette expression grecque l'équivalent et le modèle de la formule russe et de la formule slave. Et voilà établie, par conséquent, l'origine grecque du russe *sobor,* en deux acceptions différentes.

Pour les deux autres, et ce sont les plus intéressantes, nous sommes moins bien documentés. Les Grecs connaissaient-ils des *sobory de quartier?* Le canon 59 du Concile Quinisexte nous révèle l'existence au VIIe siècle de *καθολικαὶ ἐκκλησίαι* qui n'étaient ni des églises épiscopales ni des sanctuaires monastiques :

> *Μηδαμῶς ἐν εὐκτηρίῳ οἴκῳ ἔνδον οἰκίας τυγχάνοντι βάπτισμα ἐπιτελείθω· ἀλλ' οἱ μέλλοντες ἀξιοῦσθαι τοῦ ἀχράντου Φωτίσματος ταῖς καθολικαῖς προσερχέσθωσαν ἐκκλησίαις, κἀκεῖσε τῆς δωρεᾶς ταύτης ἀπολαυέτωσαν* [1].

Un passage du canoniste Balsamon (XIIe siècle) permet de se faire une idée plus claire de ce qu'il faut entendre par *καθολικαὶ ἐκκλησίαι*. Son résumé du canon du Quinisexte (et d'un autre, du synode de Carthage) serre assez bien le problème : *καθαιρέσει καθυποβάλλουσι τὸν ἐν εὐκτηρίῳ οἴκῳ θεῖον ἐκτελέσαντα βάπτισμα· διορίζονται γὰρ ἐν καθολικαῖς ἐκκλησίαις τὰ βαπτίσματα γίνεσθαι* [2].

Puis, après avoir cité quelques opinions contradictoires, voici comment Balsamon caractérise une *καθολικὴ ἐκκλησία :*

> *Διὸ κατὰ τὴν τούτων περίληψιν, ὁ μετὰ ἀντιμινσίου ἱερουργήσας, ἢ βαπτίσας εἰς εὐκτήριον οἶκον, μὴ ἱερωθέντα δι' ἐγκαινίων ἀνοιξίων, καὶ τοῦ συνήθους ἐνθρονισμοῦ, καὶ μέν τοι καὶ διὰ λειψάνων ἁγίων ἐνσοριασμοῦ, (ταῦτα γάρ εἰσι τῶν καθολικῶν ἐκκλησιῶν ἀποθησαυρίσματα καὶ ὑψώματα) ἀλλ' εἰς εὐχὴν οἰκιακὴν ἀφορισθέντα πιστῶν, ἢ εἰς οἰκίσκον πλοιαρίου τινὸς ἀποταμιευθέντα θεῷ, καὶ ἁγίαις εἰκόσι κοσμούμενον, οὐ προκριματισθείη ὡς παραβάτης κανόνων καὶ ἀδιάφορος* [2].

Autrement dit, une *καθολικὴ ἐκκλησία* est une église placée en dehors de toute maison d'habitation et, par conséquent, installée dans un édifice spécial. Elle a été consacrée solennellement et d'une façon complète. Le dépôt des objets sacrés, *antiminsion* et reliques, assurent à son autel la permanence de la grâce divine. Tous les mystères peuvent être célébrés dans un édifice de ce genre. Ces caractéristiques, on le voit, conviennent à n'importe quelle église normale, et le fait de les avoir relevées en attribuant le nom spécial de *καθολικὴ ἐκκλησία* à des sanctuaires de cette catégorie ne s'explique probablement que par l'abondance de chapelles et d'oratoires dans les villes grecques de ce temps. Il suffit, en effet,

[1] Mansi, XI, col. 969.
[2] Ralli et Potli, *Σύνταγμα,* IV, Athènes, 1854, pp. 458-459.

de parcourir les synaxaires de Constantinople, pour se rendre compte de la proportion singulièrement élevée de ces petits sanctuaires qui, rattachés pour la plupart à des édifices profanes ou ecclésiastiques, étaient réservés à des cultes particuliers et ne s'ouvraient à la prière qu'à des occasions déterminées (1). C'est à tous ces oratoires que s'opposaient — par leurs dimensions, leur emplacement, leurs fonctions religieuses et leur consécration — les vraies églises, celles qui se rapprochent le plus de nos églises normales modernes. Cadre ordinaire, mais indispensable, pour *tous* les offices et accessibles à *tous* les fidèles, c'est cela qui leur valait leur titre.

Le canon du Quinisexte, qui en parle le premier, atteste le terme pour la fin du VIIe siècle. Le commentaire de Balsamon prouve qu'au XIIe il gardait sa valeur. Mais, pour toute cette longue période, nous n'apprenons rien quant au nombre approximatif de ces églises, ni quant à la place qu'elles tenaient dans l'organisation paroissiale. Toutes les églises paroissiales étaient-elles des *καθολικαὶ ἐκκλησίαι*, ou bien se plaçaient-elles au-dessus de celles-ci, comme plus tard les *sobory* russes au-dessus des *cerkvi* ordinaires?

Un écrivain byzantin du XVe siècle, Jean Anagnoste, semble faire allusion à une organisation semblable en nous informant qu'à Salonique les *καθολικαὶ ἐκκλησίαι* n'étaient qu'au nombre de quatre (2). Il les cite d'ailleurs, et il se trouve que ce sont des sanctuaires de la ville les plus considérables par leurs dimensions : *Saint-Georges*, la *Vierge Acheiropoïétos*, *Saint-Démétrios* et *Sainte-Sophie*. Comme il n'y avait à Salonique qu'une seule église épiscopale, mais plus de quatre paroisses, on entrevoit un système de centres religieux intermédiaires, ouverts à des réunions liturgiques plus générales que celles des paroissiens dans leur église habituelle. Il semble ainsi, sans que l'on puisse préciser davantage, qu'une organisation apparentée à l'institution russe des *sobory de quartier* ait existé dans les villes byzantines à la fin du moyen âge. Les usages du culte célébré par plusieurs prêtres à la fois, et la fréquence de divers offices commémoratifs chez les Grecs, auraient pu favoriser, au même titre qu'en Russie, une institution urbaine de ce type. L'origine grecque, ici aussi, apparaît donc comme

(1) Cf. les observations très pénétrantes de Běljaev, dans le *Vizantijskij Vremennik*, 3, 1896, pp. 443 et suiv.

(2) Jean Anagnoste, *Διήγησις περὶ τῆς τελευταίας ἁλώσεως τῆς Θεσσαλονίκης* (en 1430), Bonn, 1838. Cité par O. Tafrali, *Topographie de Thessalonique*, Paris, 1913, pp. 154-155.

probable, mais en restant hypothétique, faute de données précises, tant du côté byzantin que du côté russe, pour la période où la transmission a pu se faire [1].

Enfin, je n'ai pu trouver aucun exemple de l'expression *καθολικὴ ἐκκλησία* appliquée à des églises palatines rapprochées comme au Kremlin, ni même à une seule église de palais à Constantinople ou ailleurs. Sauf erreur, les Russes semblent donc avoir reporté sur les églises du palais du Kremlin le terme de *sobor* ou *sobornaja cerkov'* que la tradition grecque leur avait fourni pour des églises d'autres catégories, et nous avons vu sur la base de quelles idées — à la fois liturgiques et monarchiques — ce rapprochement a pu se faire. Toutefois, cette coupure terminologique originelle n'a pas empêché qu'une tradition rattachât les groupes des *sobory palatins* de Moscou à des modèles byzantins : la continuité des procédés s'est établie sur un autre plan, et ce sont les monuments archéologiques qui nous l'attesteront.



Du point de vue archéologique, le cas des *sobory* du Kremlin est le suivant : un assez grand nombre de sanctuaires groupés sur un espace restreint, élevés successivement, mais à des intervalles inégaux, sanctuaires primitivement liés les uns aux autres, en dehors de leur solidarité topographique et esthétique, par des liens cultuels. Ce sont les usages religieux qui, en spécialisant les cultes, ont déterminé la multiplication des lieux de prière étroitement rattachés à l'habitation princière, cette habitation même n'ayant pu, pendant longtemps, s'étendre au delà de l'enceinte de la citadelle du Kremlin. De ce point de vue, le groupement des sanctuaires, tel qu'il se présente à Moscou, trouve sa place dans une

[1] Ces analogies grecques diminuent la portée d'une théorie proposée naguère — sans trop de conviction d'ailleurs — par A. Golubcov (*Sobornye činovniki*, pp. 110-112), et selon laquelle les origines des *sobory de quartier* russes devraient être cherchées dans l'organisation des paroisses en Russie même. Cet historien supposait que primitivement les paroisses étaient peu nombreuses et que les évêques, tout comme dans l'Église antique, les dirigeaient eux-mêmes, en déléguant des prêtres pour les remplacer auprès des fidèles qu'ils ne pouvaient atteindre personnellement. Ce sont les délégations de ce genre qui, en fin de compte, auraient donné naissance aux *sobory de quartier*. En dehors des analogies byzantines, un fait paraît compromettre cette hypothèse : les *sobory* russes en question apparaissent d'abord dans les villes mêmes où résident les évêques (Moscou, Novgorod, etc.), et non pas dans les localités plus éloignées où le titulaire de la chaire épiscopale aurait dû surtout fixer ses délégués. — Je remercie M. le professeur Kartašov d'avoir attiré mon attention sur l'étude de Golubcov et sur certains autres ouvrages cités dans le présent article.

série importante de monuments chrétiens de divers pays d'Orient et d'Occident, qui tous remontent à une tradition antique.

En Russie même, l'exemple de Moscou est le plus spectaculaire, mais, à l'époque qui précède l'unité politique russe, toutes les capitales des principautés indépendantes ou autonomes renfermaient dans l'enceinte de leur citadelle le palais princier et les principaux sanctuaires locaux, en commençant par le *sobor* épiscopal. Les villes russes qui conservent ces monuments d'un âge plus reculé offrent encore, sur une échelle réduite, des groupes d'églises et même de *sobory*. Ainsi Vladimir, capitale d'un grand-duché aux XIIe-XIIIe siècles, où l'on voit toujours, sur l'emplacement de la citadelle ancienne, un *sobor* épiscopal de la *Dormition* élevé en 1158 et agrandi en 1185-1189, avec, un peu plus loin, un deuxième *sobor* dédié en 1197 à saint Démétrios[1]. C'étaient là des fondations des grands-ducs de Vladimir qui, tout comme plus tard les souverains de Moscou, avaient tenu à élever leurs églises au voisinage immédiat de leur propre demeure. Il est probable que des aménagements architecturaux permettaient de passer directement du palais dans ces sanctuaires. Une galerie de ce genre (XIIe siècle), avec étage et cage d'escalier, existe encore près de Vladimir, dans la résidence princière de Bogoljubov[2]. Comme au Kremlin, le palais et les églises formaient ainsi des ensembles monumentaux dans ces petites capitales de la Russie nord-orientale, et, seule, leur décadence rapide empêcha qu'avec le temps d'autres sanctuaires palatins ne vinssent multiplier, dans chacune d'elles, les églises ainsi groupées.

A Novgorod, on s'en souvient, le prince n'habitait pas dans l'enceinte de la citadelle principale qui abritait *Sainte-Sophie* et l'évêché. Sa résidence se dressait en face, sur la rive opposée du Volchov. De la maison qu'il habitait rien ne subsiste, mais l'emplacement de ce *dvor* (*Jaroslavle dvoriščе*) est toujours marqué par trois églises juxtaposées : le *sobor de Saint-Nicolas* (1113), appelé *Dvoriščenskij* ou « du palais », et les deux églises qui lui furent adjointes au début du XVIe siècle, les *Saintes-Myrrhophores* (1510) et *Saint-Procope* (1529)[3].

On peut citer, enfin, un exemple très ancien : en 1037, au

(1) Vues photographiques : Igor Grabar, *Istorija russkago iskusstva*, I, pp. 306-308, 312-313,

(2) Cf. une vue : *ibid.*, pp. 320-321.

(3) *Ibid.*, pp. 173 et 215. Cf. une vue des huit ou neuf églises à l'intérieur du Kremlin de Pskov, sur une icone du XVIe siècle, *ibid.*, p. 263.

moment où la puissance des grands-ducs de Kiev atteignait le faîte, le grand Jaroslav fit élargir sensiblement l'étendue de la citadelle de sa capitale en construisant un nouveau mur d'enceinte, et fonda en une fois une église de l'*Annonciation* à la Porte Dorée de cette place forte, la nouvelle « métropolie » *Sainte-Sophie* et les sanctuaires de *Sainte-Irène* et de *Saint-Georges*, — tous ces édifices ecclésiastiques se dressant l'un auprès de l'autre et dans le voisinage immédiat du palais[1]. *Sainte-Sophie*, en particulier, devait communiquer avec la demeure princière : les fresques, dans les deux tours de la « métropolie », l'attestent éloquemment[2]. Bref, dès la première moitié du XIe siècle, une partie de la citadelle de Kiev offrait le spectacle d'un ensemble important d'édifices religieux et profanes juxtaposés constitué par le palais du grand-duc avec les sanctuaires adjacents.

A Kiev, comme à Moscou et dans toutes les villes russes anciennes, la résidence de l'évêque, de l'archevêque, du patriarche communiquait directement avec l'église cathédrale. Nous savons qu'à Moscou et à Novgorod c'était un véritable palais qui comprenait des appartements d'apparat et divers corps de bâtiment secondaires. Des églises ou oratoires domestiques y étaient aménagées (une chapelle domestique dite *Krestovaja cerkov'* et, à Moscou, les églises des *Douze Apôtres* et des *Trois évêques, Tri svjatitelja*). Les *episkopia* de ce temps se présentaient donc aussi, du moins dans les plus grands centres russes, comme des complexes de constructions diverses qui comprenaient de petits groupes de sanctuaires rapprochés. Toutefois, pendant cette période, tous les évêchés russes — à l'exception de celui de Novgorod (et de Pskov?) — vécurent dans le voisinage immédiat, comme dans l'ombre du palais du prince. Si l'évêché touchait à l'église épiscopale, le palais l'atteignait par un autre côté; et la résidence du prince, plus grande, plus somptueuse, dominait d'autant mieux le *dvor* de l'évêque (ou patriarche) que celui-ci s'abritait bien derrière l'enceinte fortifiée d'un Kremlin ou d'un *Dètinec*, dont le prince, après l'avoir fondé (ainsi que la cathédrale elle-même), se chargeait d'assurer la défense contre l'ennemi. C'est la résidence princière qui nous éclaire d'abord en Russie la tradition des groupements

(1) *Chronique Laurentine*, année 1037. Brunov et Alpatov, *Geschichte der russischen Kunst*, p. 17, plan, fig. 10, d'après Milcev, dans *Trudy IV-go sezda russ. zodčich*, Saint-Pétersbourg, 1911, pp. 117 et suiv., et *Otčety Imper. russki Archeologičeskoj Kommissii*, 1918, pp. 167 et suiv.

(2) A. Grabar, dans *Seminarium Kondakovianum*, VII, 1935, pp. 103 et suiv.

architecturaux de sanctuaires. Du point de vue monumental, l'évêché, appendice de cette résidence, ne devait que suivre, d'assez loin, l'exemple du palais.

Des conditions analogues, politiques et religieuses, ont eu pour conséquence la même prédominence du palais avec ses sanctuaires de types particuliers, dans tous les pays de l'Europe centrale convertis ou raffermis dans le christianisme vers la fin du premier millénaire. Il en a été ainsi dans la Pannonie slave, en Bohême, en Pologne et, même, dans les provinces transrhénanes de l'Empire carolingien. On sait que, dans ces pays, c'est généralement derrière l'enceinte des châteaux princiers et rattachée à la demeure princière que s'élevait la principale, parfois l'unique église maçonnée d'une région. Là encore, à commencer par Aix-la-Chapelle, c'est le *palatium* fortifié qui prêtait son cadre aux ensembles monumentaux les plus riches et qui comprenaient des architectures ecclésiastiques[1].

Sans doute, il y avait aussi les monastères, et, sur ce point, la Russie rejoignait les usages d'un nombre plus grand encore de pays chrétiens pendant une période plus ou moins prolongée. Il suffira, en effet, d'évoquer n'importe quel monastère russe de quelque importance, pour pouvoir y montrer plusieurs églises plus ou moins rapprochées. On a vu que, dans nombre de couvents, à partir du XVIe siècle au plus tard, l'église principale portait le titre de *sobor*. Or, cette distinction, à elle seule, suppose la présence, dans la même enceinte, d'autres sanctuaires moins importants. Cette profusion de sanctuaires, à l'intérieur des murs d'un monastère, se laisse rapprocher d'autant plus utilement des ensembles architecturaux des palais princiers enfermés dans leurs kremlins, que les édifices sacrés des couvents, comme ceux des résidences, étaient disséminés au milieu de constructions profanes diverses et formaient avec elles des ensembles monumentaux étroitement solidaires, malgré la différence d'âge des éléments qui les composaient. La *Lavra* de la Trinité-Saint-Serge, les deux monastères de Rostov Velikij, celui de la *Trinité* à Murom en offrent des exemples parti-

[1] Moravie : églises rondes dans les châteaux des princes Přibina et Kocel. Bohême : première église du Hrad de Prague (Xe siècle). Cf. K. Hilbert et surtout J. Cibulka, dans *Svatováclavský Sborník*, Prague, 1934, I, pp. 220 et suiv. et 230-685; *ibid.*, sur l'expansion de ce type de chapelles princières en Allemagne et jusque dans les châteaux scandinaves, en partant de la chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle. Pologne : première église sur le Wawel de Cracovie et rotonde sur l'île Lednica (M. Walicki, dans *Wiedza o Polsce; Sztuka Polska*, Varsovie, s. d., p. 5).

culièrement pittoresques [1]. Et nous savons, grâce aux chroniques et à quelques édifices conservés, que de pareils aménagements existaient en Russie dès le XIIe siècle au plus tard. La *Pečerskaja Lavra* de Kiev garde encore, sous un revêtement de décorations baroques, trois églises de cette époque ancienne : sa *Grande Église* principale (1073); une autre, minuscule, mais reproduisant à une échelle réduite tous les éléments de la construction byzantine (cet édicule est depuis le XVIIIe siècle englobé dans l'église principale); enfin, une église à étage (XIIe siècle) dressée à l'entrée d'honneur du monastère [2]. Et, depuis le XIIe siècle, d'autres fondations de sanctuaires, de toute destination et de toutes formes, au milieu des architectures monastiques, n'ont fait qu'enrichir ce complexe architectural remarquable, aux origines si anciennes.

Outre les palais et les monastères, l'habitude de grouper plusieurs églises à l'intérieur d'une enceinte a trouvé en Russie une autre application encore. L'extrême Nord du pays gardait intact, jusqu'à ces temps derniers, les groupes de deux et même de trois églises rapprochées, quelquefois accompagnées d'un modeste clocher, qui se pressaient l'une contre l'autre sur le sommet d'une colline ou au bord d'une rivière. Rien de plus surprenant que ces nids de sanctuaires au milieu de l'immensité des espaces inhabités qui les entourent. Et l'on est en droit de se demander pourquoi ces églises étaient élevées et même multipliées loin des agglomérations [3], où elles sembleraient plus à leur place. En fait, leur

[1] Des vues photographiques : I. Grabar, *op. cit.*, II, fig., pp. 145, 161, 164. A la fin du moyen âge, les architectes russes semblent rechercher sciemment les effets pittoresques qui résultent de ce rapprochement de plusieurs sanctuaires. On les voit ainsi multiplier les clochetons, tourelles et coupoles, non seulement sur les combles des églises et chapelles, mais aussi au-dessus des portes, des perrons, des puits et des corps de bâtiment profanes qui renferment des oratoires ou marquent simplement l'entrée de l'enceinte sacrée du couvent. Toute occasion leur est bonne pour souligner ainsi et la sainteté de tout ce que renferment les murs du monastère et l'effet de l'ensemble, qui vaut par la variété complexe de ses éléments (exemples, *ibid.*, III, pp. 116, 125, 132, 149, 216, etc.). On voit même des cas où une seule église reçoit extérieurement l'aspect de deux églises rapprochées (*ibid.*, II, 93).

[2] I. Grabar (*op. cit.*, pp. 306-313) présente des photographies de ces églises prises isolément. Plans primitifs des deux premières églises rapprochées : Brunov et Alpatov, *op. cit.*, fig. 14. A rapprocher d'un groupe analogue à Černigov où l'église épiscopale de 1036 environ est flanquée, à l'angle Sud-Ouest, d'une église minuscule d'un type byzantin du XIIe siècle (plans, *ibid.*, fig. 11).

[3] Quelquefois, le prêtre établit sa maison auprès de ces églises et même à l'intérieur de la palissade qui les entoure. Ailleurs, elles se dressent dans un isolement complet.

emplacement est déterminé par des *pogosty*, ou aires réservées aux églises et cimetières qui, dans ces pays habités par une population clairsemée, avaient dû être établis à une époque fort ancienne, en des endroits facilement accessibles de toute part. On aimerait en savoir davantage sur la date de fixation de ces *temenoï* chrétiens du Nord, et sur la continuité et les conditions de leur fonctionnement. Un fait est certain : ce n'est que par un attachement à des emplacements sanctifiés par la tradition que peut s'expliquer la construction de plusieurs églises élevées, à des dates différentes et espacées, sur ces *pogosty* isolés. On notera, en outre, que dans certains cas, la fondation nouvelle d'une église en pierre, à côté d'une église en bois antérieure, explique facilement l'initiative des constructeurs du deuxième sanctuaire : muni de moyens de chauffage (*teplaja cerkov'*), celui-ci est destiné à être utilisé pendant les froids de l'hiver. Les dédoublements d'églises qui placent un sanctuaire « d'hiver » à côté d'un autre « d'été » sont fréquents dans toutes les parties de la Russie, et notamment dans les villes. Les mêmes préoccupations se constatent au reste chez les habitants des pays chauds : ainsi, plusieurs villes lombardes, Milan, Pavie, Côme, Brescia, avaient, à la fin de l'antiquité et au début du moyen âge, des églises épiscopales parallèles : une *basilica hiemalis* et une *basilica aestivalis* [1]. Mais il est plus surprenant de trouver parfois dans les *pogosty* de la Russie septentrionale deux ou trois églises côte à côte, toutes en bois et dépourvues de poëles, toutes aussi dans un état de conservation également satisfaisant. Ces sanctuaires ne devaient point se remplacer les uns les autres, mais fonctionner parallèlement. Tout comme les diverses églises réunies dans les kremlins et les monastères, celles des *pogosty* ont pu se multiplier à la faveur de la spécialisation très grande des cultes réservés aux saints personnages et même à leurs icones et aux fêtes commémoratives des événements de leur vie. Ce n'est pas le manque de place pour les offices qui déterminait ici la construction d'une nouvelle église, mais la volonté de rendre un hommage particulier à un culte spécial. Si cette considération explique en général les origines de tous les groupes d'églises groupées sur un espace limité, elle est particulièrement évidente dans les cas des *pogosty* isolés du Nord [2].

(1) R. Krautheimer, dans *Rivista di archeologia cristiana* (Vatican), 13, 1936, pp. 378-379. Cabrol, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne*, I, col, 1381-1385, s. v° Ambrosien (rit).

(2) Exemples d'églises groupées, dans le Nord de la Russie : *a.* Églises d'été et

Nous avons passé en revue, pour la Russie, toutes les catégories d'églises groupées. Ce procédé de groupement, particuliérement fréquent en Russie, se retrouve aussi dans l'architecture chrétienne de beaucoup d'autres pays.

Aussi bien, à Kiev, placés devant ses monuments des XIe et XIIe siècles, que ce soit le groupe des sanctuaires de la citadelle princière ou celui des églises monastiques de la *Lavra,* nous y reconnaissons des œuvres directement inspirées par des modèles byzantins. Le fait, on l'a montré souvent, est certain en ce qui concerne le type architectural et l'art de chacun de ces édifices. Mais le procédé qui consiste à juxtaposer plusieurs églises, en les mêlant aux édifices profanes, dans le cadre des palais et des monastères, est également venu de Byzance où il a été souvent appliqué, et pendant toute la durée de l'Empire. Quelques exemples suffiront pour rappeler les aménagements constantinopolitains de ce genre. Et tout d'abord, le *Palais Sacré* où, de tout temps, des sanctuaires, toujours plus nombreux, étaient inséparablement liés aux édifices proprement palatins. A l'époque à laquelle les architectes des premiers monuments de Russie ont pu s'en inspirer, on trouve un premier palais impérial, celui des *Blachernes,* installé sur le territoire même du grand monastère de ce nom [(1)]; et un autre, le *Grand Palais* ancien, rempli d'églises et d'oratoires, pour la plupart fondés par Justinien et restaurés ou renouvelés par Basile I[er]; et ces sanctuaires, grands et petits, domestiques ou autonomes, mais réunis aux appartements impériaux par des galeries, étaient dominés par la masse imposante de *Sainte-Irène* et par l'immense coupole de *Sainte-Sophie* [(2)]. Ici déjà, comme plus tard en Russie, les appartements du patriarche étaient encadrés par les architectures

d'hiver : I. Grabar, *op. cit.,* I, fig. sur pp. 366-367, 371, 379, 383, etc.; *b.* Groupes d'églises en bois : *ibid.,* pp. 370, 395, 399, 401 et 412 (trois églises), 404, 410, 411, 442 et 436, 439 (les trois dernières photographies montrent le célèbre groupe d'églises à coupoles multiples, au *pogost* Kižy, dans le gouv. d'Olonec). Cf. *ibid.,* p. 377, et Lichačev, *Materialy dlja istorii russkoj ikonopisi* (1906), la reproduction d'une icone du XVIII[e] siècle qui figure au monastère du gouvernement d'Olonec (*Aleksandro-Svirskij*) : on y aperçoit deux églises en bois, juxtaposées, avec un clocher entre elles; tous ces édifices sont reliés les uns aux autres par des galeries et des perrons couverts.

(1) Palais et monastères ont entièrement disparu. Bibliographie dans A. M. Schneider, *Byzanz.* Cf. la petite monographie de Papadopoulos : *Les palais et les églises des Blachernes,* Athènes, 1928.

(2) Labarte, *Le Palais impérial de Constantinople,* Paris, 1861; Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies,* Paris, 1910; du même, *Les sanctuaires de Byzance,* Paris, 1921; Mamboury et Wiegand, *Die Kaiserpaläste von Konstantinopel,* Berlin, 1934.

du Palais; tandis que son église cathédrale, *Sainte-Sophie*, non seulemement était étroitement rapprochée de plusieurs autres églises, mais, depuis Justinien, déléguait son clergé dans trois sanctuaires voisins dont *Sainte-Irène*, pour y assurer le service religieux [1]. Autrement dit, topographiquement et liturgiquement, *Sainte-Sophie* ne faisait qu'un avec ce groupe d'églises qui l'entouraient, au milieu des édifices du palais et du patriarcat. Et cet état des choses, du moins en ce qui concerne la réunion de *Sainte-Sophie* et de *Sainte-Irène* aux appartements du Palais Sacré, remontait, à Byzance, au temps de leur premier fondateur, Constantin [2].

Or, ce nom évoque non seulement les débuts de l'Empire d'Orient, mais le temps où, d'abord sous la tétrarchie d'empereurs païens, puis sous le premier auguste chrétien, s'établit un type nouveau de Palais Sacré, celui où précisément les appartements impériaux et les salles d'apparat du souverain étaient réunis, dans le même complexe architectural et, parfois, dans la même enceinte, à des édifices religieux. Le château de Dioclétien à Spalato [3], celui de Galère à Salonique [4] offrent les premiers exemples de ces monuments où l'introduction de sanctuaires à l'intérieur du Palais se trouvait justifice par la divinisation, qui venait d'être

(1) Justinien, *Novelles*, III, 3 (*Corpus iuris civilis*, III, Berlin, 1895, p. 20) : *Erat vero venerabilis aedes s. Irenes sanctissimae Magnae Ecclesiae adjuncta* (ainsi qu'une église de la Vierge et une autre, de Saint-Théodore). Les prêtres de Sainte-Sophie *circumeuntes per quemdam ambitum et circuitum*. Socrate (2, 16 = II, p. 212, éd. Hussey), en parlant de la fondation des deux sanctuaires de Sainte-Irène et de Sainte-Sophie, par l'empereur, déclare que la seconde fut jointe (*συνῆπται*) à la première, et que les deux étaient comprises dans une même enceinte sacrée et appelées du même nom (*καὶ νῦν εἰσὶν εἰς ἕνα περίβολον ἄμφω ὁρώμεναι μιᾶς τὴν προσωνυμίαν ἔχουσαι*).

Nicéphore (*Hist.*, 7, 49) attribue à Constantin la construction d'un groupe non plus de deux, mais de trois églises placées sous les vocables de la Sagesse et de la Dynamis Divines, et de la Paix. — Je rappelle aussi le groupe des deux églises accolées que Justinien fit élever pour un monastère aux abords du Palais; l'une était dédiée aux apôtres saints Pierre et Paul et avait été construite la première; l'autre, consacrée aux martyrs Serge et Bacchus, lui fut jointe aussitôt après. Un *triclinium* impérial, à la hauteur des tribunes, rattachait ces églises au Palais (Procope, *De aedificiis*, I, 4). Nous savons que, administrativement, les deux églises n'en faisaient qu'une : les actes du Concile de 536 ont été signés par un certain «Paul higoumène des saints Pierre et Paul et des saints martyrs Serge et Bacchus»; voir Ebersolt et Thiers, *Les églises de Constantinople*, Paris, 1913, pp. 22-23, 26-27.

(2) Voir note ci-dessus.

(3) Hébrard et J. Zeiller, *Spalato, le palais de Dioclétien*, Paris, 1912.

(4) Fouilles de 1939. P. Lemerle, *Bulletin de correspondance hellénique*, LXIII, 1939, pp. 313-314, pl. LXIII; *Arch. Anzeiger*, 1940, pp. 254-260; Ch. Picard, dans la *Revue Archéologique*, XVII, 1941, pp. 114-115.

acquise définitivement aux maîtres de ces résidences. Le temple du palais de Spalato était dédié à Jupiter, mais Dioclétien était Jupiter. Et il faut croire que, par analogie, c'est à Hercule que devait être consacré le sanctuaire de la résidence grandiose de Galère à Salonique.

Nous ne savons rien sur les sanctuaires du troisième palais du même type, celui d'Antioche, entièrement disparu [1]; mais la résidence que Constantin se fit élever dans sa nouvelle capitale se rattachait sûrement à ces modèles, œuvres de ses prédécesseurs immédiats. Et le rapprochement se trouve justifié par la présence, attestée par des textes [2], de plusieurs églises dans l'enceinte même de ce premier palais constantinopolitain : c'est toujours le *Palais Sacré* des tétrarques, mais converti à la religion du « Dieu des martyrs », comme Constantin lui-même. Pour Byzance et la tradition qu'elle fit rayonner autour d'elle, aussi bien en Russie que chez les Slaves balkaniques [3] et en Transcaucasie [4], c'est le palais de Constantinople, fondé au IVe siècle, qui devait servir de modèle initial pour des siècles, et c'est à lui *mutatis mutandis* que remontent, dans leur principe, les complexes architecturaux des palais princiers de Kiev, Vladimir et Moscou.

Mais, parallèlement, les « sacrés palais » des derniers empereurs païens ont fait souche en d'autres pays, et des formules architecturales analogues, par l'intermédiaire probable des *palatia* de Milan et de Trèves, puis de Ravenne, ont ainsi été appliquées aux

(1) Ce palais nous est connu d'après les descriptions de Libanios et de Théodoret. Voir, en dernier lieu, W. Eltester, dans la *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, 36, 1937, pp. 265-266.

(2) Voir ci-dessus, p. 112, note 1.

(3) Une vingtaine d'églises, parfois très petites (XIIe-XIVe siècle), se pressaient à l'intérieur de l'enceinte de l'un des châteaux-forts qui dominaient la capitale de la Bulgarie du moyen âge, Tirnovo. Il n'y avait pas de château à sanctuaires multiples en Serbie, mais je connais un groupe de trois églises adjacentes (XIIIe-XIVe siècle) à Peć, résidence du patriarche, et deux églises rapprochées au monastère de Studenica (XIIe et XIVe siècles). Plans des églises réunies à Peć : Bošković, dans *Starinar*, VIII-IX, 1933-1934, p. 90.

(4) Les groupes d'églises sont fréquents en Arménie, aussi bien dans les citadelles princières, par exemple à Ani, que dans les monastères, par exemple à Chtskonk (« Les cinq églises »), Sanahin, Bagnair, Chochavank, etc. Voir Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, I, Vienne, 1919, fig, 25 et 99, 41, 42 et 90, 65, 68, 246, 270, 272, 276, etc. Le palais du VIIe siècle à Zvarthnotz, avec son église polygonale rattachée aux appartements royaux et entouré d'une enceinte, s'apparente aux palais impériaux du IVe siècle et s'inspire probablement du palais d'Antioche (*ibid.*, fig 108). Sur un type particulier des églises groupées, l'église triple, en Géorgie : J. Bultrušaitis, *L'église cloisonnée en Orient et en Occident*, Paris, 1941, pp. 19 et suiv.

résidences des rois lombards à Pavie et à Bénévent, ainsi qu'aux palais de Charlemagne à Aix-la-Chapelle, à Thionville, à Nimègue, à la résidence d'été de Théodulf à Germigny-les-Prés. Tous ces palais, disparus aujourd'hui, s'efforçaient d'imiter les demeures impériales du Bas-Empire et leur devaient, entre autres, l'idée d'introduire des sanctuaires chrétiens dans le cadre des édifices palatins [1]. Seul, sans doute, le caractère éphémère de la renaissance carolingienne, qui ne permit pas l'utilisation prolongée de ces résidences, empêcha qu'à l'église palatine initiale on n'adjoignît d'autres sanctuaires, comme à Constantinople et en Russie.

Sans poursuivre l'évolution ultérieure, en Occident, des ensembles architecturaux des palais, rappelons que le même art de la basse antiquité qui en créa le modèle initial donna naissance à la première architecture monastique. Il existe d'ailleurs une parenté certaine entre un palais impérial comme celui de Spalato et ces *villæ rusticæ* des grands propriétaires terriens de la même époque [2], auxquelles on emprunta le cadre monumental pour beaucoup des plus anciennes communautés monastiques. Entre la fin du IVe et le VIe siècle, en Italie centrale et méridionale, en Gaule, en Afrique du Nord, et plus anciennement encore en Égypte et en Syrie, des retraites pour les moines et moniales s'élevèrent par centaines, construites soit selon les principes de ces villas, soit selon l'ordonnance des anciennes *domus Dei* urbaines. Comme ces prototypes, les premiers monastères réunissaient un corps de logis destiné à l'habitation des moines, de nombreux communs, des bains, des cours intérieures [3]. Et c'est dans les ensembles de ce genre qu'on intercala une et parfois plusieurs églises qui, ici encore, comme dans les palais, se trouvaient ainsi rapprochées les unes des autres et accolées aux édifices profanes du même complexe. Les monastères de Nola près de Naples [4], de Vivarium en Calabre [5], de

[1] J. Hubert, *L'art pré-roman*, Paris, 1938, pp. 75-76; Swoboda, *Römische und romanische Paläste*, 1919.

[2] W. Seston, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, LI, 1934, p. 21, note 3.

[3] Voir l'article précité de W. Seston, consacré en grande partie aux origines de l'architecture monastique dans l'Orient chrétien, en Afrique du Nord et en Occident (*ibid.*, pp. 12-37).

[4] Disposition des quatre églises, sur un plan dressé après les fouilles récentes : G. Chierici, dans *Rivista di archeologia cristiana*, 15, 1938, p. 60, fig. 5.

[5] P. Courcelles, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, LV, 1938, pp. 259-307, fig. 2-4. En parlant des monuments d'Italie, je laisse de côté Saint-Pierre du Vatican, malgré son chapelet de chapelles encadrant la basilique constantinienne : ce groupe de sanctuaires n'appartient pas à l'architecture monastique.

Tébessa en Afrique Proconsulaire [1], de Kalaat-Seman, de Serâyā-at-Ḳanawât, ou d'Ir-Ruḥaiyeh en Syrie [2] peuvent servir d'exemples de ces monastères anciens à plusieurs églises. L'histoire n'en a guère été étudiée jusqu'ici dans les divers pays chrétiens. Mais, en attendant, on peut toujours observer que les modèles antiques que nous venons d'évoquer ont été transmis, d'une part, aux constructions des ensembles monastiques carolingiens, par exemple, à Fontenelle ou à Centula-Saint-Riquier près d'Abbeville [3], et d'autre part aux architectes des monastères byzantins, comme ceux de l'Athos ou de Constantinople [4]. Le trait essentiel qui nous intéresse leur est commun : l'usage persistant de plusieurs églises groupées dans l'enceinte du même monastère; généralement, une église principale y est encadrée d'un ou de plusieurs autres sanctuaires à destination spéciale, et ces derniers édifices en particulier se trouvent compris dans des complexes de bâtiments de caractère utilitaire [5]. Il arrivait parfois que le nombre des constructions ainsi groupées fût bien plus élevé : ainsi, les monastères égyptiens

[1] Gsell, *Les monuments antiques d'Algérie*, II, pp. 151 et 271-275, fig. 134.

[2] H. C. Butler, *Architecture and other Arts* (1904), fig. 73, 146; cf. aussi fig. 90; *Princeton Archaeological Expedition to Syria*, B, 1, 1908, p. 22-23, fig. 22; de Vogüe, *Syrie Centrale*, II, pl. 139.

[3] Une gravure de 1612 montre, à côté de la grande église de Saint-Riquier, deux chapelles dédiées à la Vierge et à Saint-Benoît. Ces deux sanctuaires mineurs sont accolés au cloître : reproduit dans Hubert, *op. cit.*, fig. 10. J. Baltušaitis (*op. cit.*, pp. 25-27 et 51-53) cite plusieurs exemples archaïques de groupes de trois sanctuaires rapprochés.

[4] Recueil de plans de monastères byzantins, dans Orlandos, Μοναστηριακὴ ἀρχιτεκτονική (Athènes, 1927). Les *typica* des monastères de l'Athos et de Constantinople nomment souvent une « grande » ou « principale » église et des églises secondaires. Voir *supra*, p. 102, note 1.

[5] Au monastère de Fontenelle (IXe siècle), il y avait deux églises et plusieurs oratoires; une dizaine d'autres monastères en France avaient, à l'époque préromane, deux églises dédiées respectivement à la Vierge et à saint Pierre; une série d'autres réunissaient un nombre plus grand de sanctuaires d'importance inégale. Voir une liste de ces monuments dans Hubert (*op. cit.*, p. 43) qui, comme de juste, rapproche cette pratique des sanctuaires multiples dans les monastères de Gaule de la pratique analogue suivie dans les couvents d'Orient. Pour les monastères des pays latins, les établissements similaires de Syrie et d'Égypte ont dû servir de modèles. Mais l'extension du même usage aux autres catégories d'architectures (palais, évêchés) prouve que l'habitude de rapprocher plusieurs sanctuaires caractérise moins un genre particulier d'édifices (les monastères) ou l'art d'une province (Orient chrétien), qu'une époque : celle qui vit naître l'art monumental chrétien, du IIIe au VIe siècle. Cet art de la basse antiquité a été familier à toutes les provinces de l'Empire. Les rapprochements indiqués ici tendraient à montrer, sur l'exemple concret du motif des églises groupées, l'expansion considérable, mais aussi les limites chronologiques (variables selon les pays) d'un thème légué par la basse antiquité. Je n'ai pu ici qu'esquisser l'histoire du thème. J'espère pouvoir y revenir ailleurs et étudier de plus près le sort de l'architecture antique chrétienne, après la fin de l'antiquité, tant en Orient qu'en Occident.

de Saqqara et de Baouît[1] en possédaient plusieurs dizaines, chaque groupe de cellules ayant son oratoire propre; et plusieurs monastères « pré-normands », dans les îles Britanniques, par exemple Canterbury ou Malesbury, offrent également des groupes considérables (jusqu'à 9)[2], disséminés au milieu des constructions monastiques.

En Occident, depuis l'époque romane, la tendance normale sera de remplacer ces églises secondaires par des dépendances de l'église conventuelle principale et d'augmenter parallèlement les proportions de celle-ci. Un grand sanctuaire unique y prendra finalement la place du groupe d'églises plus modestes qui caractérisaient les monastères de type archaïque. Au contraire, dans l'empire byzantin et dans les pays slaves, l'ancien dispositif antique se maintient jusqu'à l'époque actuelle, et c'est à lui que les monastères russes doivent leurs essaims de sanctuaires groupés à l'intérieur d'un même couvent. Comme au Mont-Athos, mais aussi comme à Saint-Riquier, on les voit remplir des fonctions culturelles spécialisées et encadrer un *sobor,* une église principale plus grande, tout en se rattachant topographiquement aux édifices profanes du monastère.

Enfin, pour mieux « situer » les prototypes lointains de tous ces ensembles architecturaux du moyen-âge, il convient de rappeler les *episcopia* des villes méditerranéennes. C'est par ces monuments que, dès l'époque des persécutions, commença l'architecture proprement chrétienne. Au IIIe siècle, à Doura sur l'Euphrate[3], comme au « titre » *Saint-Martin-aux-Monts* à Rome[4], nous les voyons se présenter comme des hôtels particuliers à la mode de ce temps, avec tous les éléments d'une grande maison d'habitation — celle de l'évêque ou du *presbyter* — dont une ou deux pièces se trouvent aménagées en vue du culte chrétien. Le « titre » de Rome semble même avoir été spécifiquement construit à l'intention des

(1) Certaines parties seulement du plan général de ce couvent ont été publiées : J. Clédat, dans *Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale,* Le Caire, XII, 1, pl. I; et *ibid.,* XXXIX, pl. I; J. E. Quibell, *Excavations at Saqqara* (1908-1910), Le Caire, p. 9 (l'auteur compte cinq églises). Un autre couvent copte, avec trois églises, à Tebtunis, *Bulletino d'Arte,* 1933, pp. 122-134.

(2) A. W. Clapham, *English romanesque Architecture before the Conquest,* Oxford, 1930, pp. 18 et 20.

(3) C. Hopkins et P. V. C. Baur, dans *Preliminary Reports* des fouilles de Doura Voir Seston, dans *Annuaire de l'École des Hautes-Études de Gand,* I, 1937, pp. 161 et suiv.

(4) R. Vielliard, *Les origines du titre de Saint-Martin-aux-Monts à Rome,* Rome, 1931.

chrétiens. Mais il garde néanmoins, avec quelques modifications, le dispositif de la maison romaine. Bref, ces *domus Dei* s'inscrivaient dans le cadre de l'ensemble architectural d'une maison d'habitation normale et réunissaient la salle ou les salles du culte (*domus Dei*) aux appartements du clergé. Une synagogue de cette époque, établie selon le même principe à Stobi en Macédoine [1], prouve que ce dispositif adopté en même temps par deux religions différentes devait être d'un emploi courant dans les communautés des divers cultes orientaux à l'époque impériale. Après la Paix de l'Eglise, à Aquilée, à Parenzo, à Trieste et ailleurs, sur la côte de l'Adriatique et dans le *Noricum,* les évêchés chrétiens, devenus centres officiellement reconnus de l'Eglise, maintiennent ce dispositif ancien : sur l'aire qui appartient à l'évêché, s'élèvent aussi bien les appartements épiscopaux que, généralement, deux salles parallèles — ou deux édifices symétriques — destinées au culte, et un baptistère [2]. Ces éléments ecclésiastiques se développent au détriment des parties profanes de l'ensemble, mais l'unité de l'ensemble se maintient inchangée.

Au ve siècle, dans les *episcopia* de Salone en Dalmatie [3], de Djemila-Guicul en Afrique romaine [4], de Gerasa en Palestine [5] et d'autres lieux encore, on assiste à l'évolution ultérieure de ces ensembles et de chacun de leurs éléments : le palais de l'évêque est plus spacieux et plus riche; les églises sont plus nombreuses et plus grandes; les baptistères, les bains, les cours et galeries de communication encadrent les sanctuaires. Mais le principe de l'unité architecturale de ces ensembles, malgré leur complexité et leur variété, reste intact. Autrement dit, les *episcopia* de la fin de l'antiquité offrent des groupes d'églises rattachées à un complexe architectural, au même titre que les monastères et les palais du moyen âge. L'histoire des évêchés de ce type ne s'arrête d'ailleurs point à la fin du ve siècle. En Occident, les villes lombardes, à

(1) Relation des fouilles : J. Petrović, dans *Starinar,* VII, 1932, pp. 81 et suiv.; VIII-IX, 1933-1934, pp. 169 et suiv.

(2) C. Cecchelli et F. Forlati, dans *La basilica di Aquilea*, Bologne, 1933; A. Gnirs, dans *Jahrbuch des kunsthist. Instituts der k. k. Zentralkomission für Denkmalpflege,* IX, 1915, pp. 140-173, et *Jahreshefte des öster. arch. Instituts,* XIX-XX, 1919, Beiblatt, col. 165 et suiv.; J. Zeiller, dans *La vie et les arts liturgiques,* 1922, pp. 507-511.

(3) W. Gerber, *Forschungen in Salona,* I, Vienne, 1917.

(4) P. Monceaux, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres,* 1922, plan, pp. 384-385; E. Albertini, dans *Atti del III° Congresso di archeol. crist.,* Ravenne, 1932 (Rome, 1934), pp. 411-418.

(5) *Gerasa, city of the Decapolis,* Newhaven, 1938, plan général des fouilles.

commencer par Milan et Pavie[1], ou bien les cités gauloises comme Arles et Avignon, Sens, Auxerre et Paris[2], d'autres encore, maintiennent jusqu'à des dates avancées (généralement jusqu'à l'époque des cathédrales romanes) l'habitude de grouper plusieurs sanctuaires autour des appartements de l'évêque. En dehors du baptistère, ce sont généralement une église paroissiale, desservie personnellement par l'évêque selon les usage de l'Église ancienne, et l'église réservée aux offices proprement épiscopaux. Fidèles aux types architecturaux de la basse antiquité, ces évêchés français, italiens et autres reproduisaient ainsi, jusqu'en plein moyen âge, ces groupes d'édifices cultuels multipliés, réunis aux appartements et aux communs d'une grande maison d'habitation.

Parti des mêmes prototypes antiques, l'Orient chrétien suivit pendant quelque temps une voie parallèle. A Jérusalem, à Gerasa, à Madaba, en Palestine[3], probablement à Antioche[4], ou encore à Tropæum Trajani dans la Dobroudja[5], à Chersonèse en Crimée[6], et peut-être à Philippes[7], des groupes de deux, trois ou plusieurs sanctuaires, étroitement rapprochés, forment des espèces d'acropoles chrétiennes impressionnantes. Contrairement à la pratique occidentale, elles se dressent au centre même des cités, aux croisements des principales rues, le long des grandes places

(1) R. Krautheimer, dans *Studies of the Warburg Institute*, I, 1936, pp. 323-337. Cf. *Rivista di arch. crist.*, 13, 1936, pp. 378-379; Cabrol, *Dictionnaire d'arch. chrét.*, s. v° *Milan*; Hubert, *op. cit.*, fig. 8. Cf. en Espagne, par exemple à Egara (Catalogne), Puig i Cadafalch, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, 1931, pp. 154 et suiv.

(2) Exemples et bibliographie : Hubert, *loc. cit.*, pp. 6, 7, 39 et suiv. Cf. Cabrol, *Dict.*, s. v° Arles, Lyon, etc.; M. Aubert, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, 1939. L'église épiscopale primitive de Bourges était une salle dans une maison particulière : Grégoire de Tours, *Hist. franc.*, I, 31.

(3) Abel et Vincent, *Jérusalem*, II, fig. 102 et pp. 191-192 (dépendances rattachées aux sanctuaires du Golgotha); *Gerasa, city of the Decapolis*, planches consacrées au complexe architectural qui entoure l'église épiscopale et Saint-Théodore; Cabrol, *op. cit.*, s. v° *Madaba*. Le *Testamentum Domini* (I, 19) énumère les divers locaux qui entouraient normalement une église de Syrie, vers le ve siècle. Les ruines de Gerasa offrent un pendant monumental à ce texte.

(4) Eltester, dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, 36, 1937, p. 270 (église épiscopale sous Justinien).

(5) Voir Pârvan, dans *Buletinul comisiunii Monumentelor Istorice*, IV, 1911, plan sur p. 167.

(6) Ajnalov, *Christianskija drevnosti Chersonesa*, 1905, fig. 5.

(7) Groupement de sanctuaires de dates différentes. Plan par P. Lemerle, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, 59, 1935, pl. XV. Voir aussi les deux églises du ve siècle situées côte à côte, à Eleutheraï en Attique (fouilles de 1939) : *Arch. Anzeiger*, 1940, p. 174.

publiques, au sommet de collines qui dominent les quartiers populeux, et pour certains de ces monuments (qu'on connaît surtout d'après les fouilles), la présence d'un évêché auprès de ces sanctuaires semble certaine : ainsi à Jérusalem, à Gerasa, à Chersonèse. Ces ensembles appartiennent à l'époque qui va du IVe siècle jusqu'au VIe ou au VIIe. L'étude de leur évolution ultérieure est à faire.

Nous avons vu plus haut pourquoi les ensembles architecturaux des évêchés russes ne se laissaient pas étudier indépendamment des palais princiers. Les *episcopia* anciens dont on vient d'évoquer ici quelques exemples ne sauraient donc être considérés comme des modèles des monuments russes de la même catégorie. Il m'a paru utile, cependant, de rappeler ces ensembles architecturaux pour les deux raisons que voici. D'abord, parce que les évêchés antiques avaient été créés à la même époque, conçus dans le même esprit et réalisés avec les mêmes moyens techniques que les prototypes des ensembles monastiques et palatins qui intéressent directement cette étude. Ce sont ces *episcopia* qui nous font le mieux comprendre le caractère des œuvres contemporaines et analogues qui ont inspiré les monuments russes. D'autre part, il est important de suivre, dans le temps et dans l'espace, la tradition architecturale issue des *episcopia* antiques : nous l'avons observée dans les villes de tout le bassin méditerranéen et en Europe occidentale, jusqu'à l'époque romane. L'absence ou l'insignifiance de cette même tradition en Russie (et peut-être dans plusieurs pays de l'Europe centrale) est certainement suggestive. Indirectement, cette constatation négative confirme ce que nous observions plus haut à propos des architectures palatines : en Russie, l'architecture monumentale a pris son point de départ et, pendant longtemps, s'est développée de préférence, soit dans les citadelles fortifiées et auprès des palais princiers, soit dans l'enceinte des monastères. Les conditions historiques où se trouvaient les Russes à l'époque de leur conversion et pendant le moyen âge suffisent à l'expliquer. Par contre, le développement de l'architecture chrétienne, dans les pays méditerranéens et en Europe occidentale a eu pour cadre typique la cité, florissante encore, même en Occident, à l'époque où l'art chrétien y débuta, et appelée, dans l'empire byzantin, à garder toujours son importance. Les points de contact entre les groupes d'églises russes et les monuments étrangers ne s'établissent et ne se maintiennent que là où, de part et d'autre, se prolonge une tradition remontant à des prototypes communs ou semblables. Ainsi cette étude concrète d'un genre d'architectures permet, par recoupe-

ment, d'entrevoir les limites chronologiques et topographiques d'influences, puissantes et tenaces, dont la source est dans la basse antiquité et qui sont venues se répandre au loin, et notamment en Russie. De ces influences est née une tradition que l'Occident, après les Carolingiens, a abandonné, mais que la Russie, même après la chute de Byzance, a, elle, obstinément conservée sous certains au moins de ses aspects.

L'enquête archéologique, on le voit, complète les données insuffisantes des textes et ne laisse aucun doute sur les origines de l'usage russe du groupement des *sobory* ou d'autres églises, dans les villes et les monastères. Cet usage est antique, et les Russes l'ont reçu de Byzance.

Paris, décembre 1942.

DOSTOEVSKIJ

ET

LES DÉCABRISTES,

PAR

GEORGES LUCIANI.

C'est sur la route sibérienne qui le conduit à la *Maison morte* que, pour la première fois, Dostoevskij rencontre les décabristes...

C'est en 1850. Après huit mois de captivité dans cette forteresse Pierre-et-Paul où les décabristes[1] l'ont précédé d'un quart de siècle, dans la nuit de Noël 1849, à minuit exactement, il a été chargé de fers, puis, en compagnie de Durov et de Jastrzębski[2], il a, en pleine nuit, quitté Pétersbourg. Chacun des condamnés est assis dans un traîneau découvert, avec un gendarme à ses côtés. Ils traversent ainsi les gouvernements de Pétersbourg, Novgorod

[1] L'emploi de la forme «décabriste» nous semble justifié par la nécessité de distinguer nettement les auteurs du coup d'État manqué du 14 décembre 1825 à Saint-Pétersbourg de ceux du coup d'État — réussi celui-là — du 2 décembre 1851. Voir sur ce point dans les *Mémoires de la princesse Marie Wolkonsky* (Saint-Pétersbourg, 1904), édités par son fils le prince Michel Wolkonsky, la préface de ce dernier (p. xx, note 1) : «Nous préférons la transcription *dékabristes* du mot russe (Dekabr = Décembre) à la forme francisée de *décembristes* — appellation que nous avons quelquefois entendu appliquer aux auteurs du coup d'État du 2 décembre, généralement appelés «décembreurs» et ironiquement «décembrailleurs».

[2] Serge Fedorovič Durov (1816-1869) appartenait, comme Dostoevskij, à la noblesse. Écrivain, membre du cercle de Petraševskij en 1847, il fonda à son tour un autre cercle de tendances plus radicales, qui se réunit sept à huit fois et que Dostoevskij fréquenta. Arrêté le 23 avril 1849, il fut condamné à quatre années de travaux forcés, de même que Dostoevskij dont il partagea le sort à la prison d'Omsk. Les deux hommes se détestaient cordialement et restèrent quatre ans

et Jaroslavl'. Il y a quarante degrés au-dessous de zéro, quand ils arrivent à celui de Perm'. Dans les villages où ils s'arrêtent, ils attirent la curiosité publique, mais, malgré leurs fers, on leur fait payer trois fois plus cher tout ce qu'ils achètent. La traversée de l'Oural est pénible, lugubre. Les équipages s'enfoncent dans la neige, la tempête fait rage. C'est ici qu'ils disent adieu à l'Europe. Devant eux, c'est la Sibérie où les attend un destin mystérieux. Ils laissent derrière eux tout leur passé. Fedor Michajlovič se sent envahir par une tristesse poignante et les larmes lui montent aux yeux... Le 12 janvier 1850, les trois condamnés arrivent à Tobol'sk. Dans la lettre douloureuse qu'il enverra d'Omsk à son son frère Michel, à sa sortie du bagne, le 22 février 1854[1], lettre à laquelle nous avons emprunté les détails qui précèdent, Dostoevskij écrira : « Je voudrais te parler en détail des six jours que nous avons passés à Tobol'sk et de l'impression qu'ils m'ont laissée. Mais ce n'est pas ici le lieu. Je te dirai seulement que nous y fûmes entourés de la sollicitude et de la sympathie la plus vive. Des exilés d'une époque antérieure (non pas eux-mêmes, à vrai dire, mais leurs femmes) prirent soin de nous comme de proches parents. Quelles âmes splendides! Elles ont passé par vingt-cinq années de tourments et de sacrifices. Nous n'avons fait que les entrevoir, car on nous surveillait de près. Mais elles nous ont envoyé de la nourriture, des vêtements; elles nous ont consolés et encouragés... ».

Cette étape restera pour toute sa vie un souvenir lumineux. En 1861, dans les *Mémoires de la Maison morte,* il fera sa première allusion aux saintes femmes qui, au seuil du bagne, soulagèrent sa détresse. « A mon entrée en prison, j'avais quelque argent; mais j'en gardai peu sur moi par crainte qu'il ne me fût confisqué[2], et, à tout hasard, j'avais dissimulé quelques roubles, collant les billets

dans la même prison, soumis tous deux, en tant que nobles, aux mêmes avanies et s'abstenant d'échanger la moindre parole. Dostoevskij, sans toutefois le nommer, a consacré à Durov quelques allusions dans les *Mémoires de la Maison morte*. Sur le cercle de Durov, voir Щеголев, Петрашевцы, Сборник материалов, М.-Л., 1926, pp. 26 et suiv. Sur les rapports de Durov et de Dostoevskij, *ibidem,* pp. 244 et 248.

Le Polonais Jan Jastrzębski, né en 1814, ancien étudiant à l'Université de Kharkov, membre du cercle de Petraševskij en 1848, avait été condamné à six ans de travaux forcés.

[1] Ф. М. Достоевский, Письма, I (1832-1867), под редакцией и с примечаниями А. С. Долинина, М.-Л., 1928, p. 132.

[2] Par l'administration pénitentiaire, comme l'indique le contexte. Voir sur ce point la lettre précitée de Dostoevskij à son frère en date du 22 février 1854,

dans la reliure d'un évangile, le livre permis en prison. Ce livre m'avait été donné à l'étape de Tobol'sk par ces personnes qui, elles aussi, avaient souffert en exil et qui, déjà, comptaient leur temps de souffrance par dizaines d'années. Depuis longtemps, elles avaient l'habitude de voir un frère en chaque malheureux . . . »[1].

Il s'agit des femmes des décabristes. Et ce souvenir est encore évoqué, et de manière plus précise, dans le *Journal d'un écrivain*[2] : « A Tobol'sk, alors qu'à la veille d'une nouvelle étape, nous étions assis dans la cour de la prison, les femmes des décabristes étaient venues supplier le directeur et avaient réussi à se ménager, dans son appartement, une rencontre secrète avec nous. Nous les vîmes, ces grandes martyres qui avaient volontairement suivi leurs maris en Sibérie. Elles avaient tout abandonné : noblesse, richesse, relations, parents; elles avaient tout sacrifié à leur grand devoir moral, le plus libre devoir qui puisse exister. Bien qu'elles ne fussent en rien coupables, elles supportaient, depuis vingt-cinq longues années, toutes les souffrances qui étaient celles des condamnés leurs maris. L'entretien se prolongea pendant une heure. Elles nous donnnèrent leur bénédiction pour notre nouvelle étape, firent sur nous le signe de la croix et offrirent à chacun de nous un évangile, le seul livre autorisé en prison. Pendant quatre ans, cet évangile est resté sous mon oreiller. Je le lisais de temps à autre et j'en faisais la lecture à d'autres. Il me servit même à apprendre à lire à un forçat »[3].

D'autre part, la deuxième femme de Dostoevskij, Anna Grigor'evna, raconte que, pendant un de ses accès de maladie, Fedor Michajlovič se crut sur le point de mourir. Comme elle essayait de le rassurer, il la pria d'allumer un cierge et de lui remettre son évangile, cet évangile de Tobol'sk dont, nous dit-elle, il ne s'était pas séparé un instant pendant ses quatre années de bagne et qui, par la suite, se trouvait toujours à portée de sa main, sur son bureau : souvent, quand il doutait de quelque chose ou qu'il n'arrivait pas à prendre une résolution, il ouvrait le livre au hasard et lisait, en haut et à gauche de la page ouverte[4].

(1) Записки из Мертвого Дома, 1re partie, chap. VI.

(2) Дневник писателя, 1873, Старые люди, Госиздат, Л., 1929, p. 10.

(3) Ce forçat, nommé Ali (Alej), était un jeune et sympathique Tatar du Daghestan, avec qui Dostoevskij s'était lié d'une vive amitié. L'écrivain raconte dans les *Mémoires de la Maison morte* (Ire partie, chap. IV) comme il le décida à apprendre à lire.

(4) Воспоминания А. Г. Достоевской, под редакцией Л. П. Гроссмана, М.-Л., 1925, p. 270.

*
* *

C'est donc aux femmes des décabristes que Dostoevskij doit ses premières notions précises sur le décabrisme. Les relations établies à l'étape de Tobol'sk devaient se poursuivre, — la correspondance de l'écrivain en fait foi —, surtout avec Fonvizina et Annenkova.

Nathalie Dmitrievna Apuchtina, née en 1805, s'était distinguée dès sa jeunesse par son esprit religieux et avait même voulu entrer au couvent. Sa vie devait, cependant, prendre un autre tour. En 1822, à dix-sept ans, elle épousa le général-major Michel Aleksandrovič Fonvizin (Von Wiesen), neveu de l'auteur des comédies. Né en 1788, ce mari aurait pu être son père. Membre de la Société du Nord, condamné le 10 juillet 1826 à douze ans de travaux forcés, Fonvizin fut envoyé aux mines de Nerčinsk. Mme Fonvizina alla l'y rejoindre en 1828, laissant ses deux fils à la garde de sa mère. Dans ses *Mémoires,* la princesse Volkonskaja la décrit ainsi : « Mme Von Wiesen arriva bientôt après notre installation (à Čita), elle avait une physionomie toute russe, blanche, fraîche, des yeux à fleur de tête, petite, rondelette. . . »[1].

Avec Mme Fonvizina, Dostoevskij aborde les grandes questions de la religion et de la foi. Il y avait entre eux une grande intimité intellectuelle. La lettre du mois de février 1854 à Nathalie Dmitrievna est la seule qui nous ait été conservée[2], mais elle fait allusion à une correspondance antérieure, perdue pour nous : c'est un document significatif pour l'histoire de la pensée du grand écrivain. « Beaucoup de gens m'ont dit, écrit notamment Fedor Michajlovič, que vous êtes très attirée par la religion. Je vous dirai, — car moi aussi, j'ai passé par là —, qu'à certaines minutes, comme une herbe desséchée, on a soif de la foi, et on la trouve, parce que, dans le malheur, la vérité apparaît plus clairement. Je vous dirai qu'en ce qui me concerne, je suis l'enfant du siècle, l'enfant de l'incroyance et du doute et cela (je le sais) jusqu'au tombeau. Quelles effroyables tortures m'a coûté et me coûte encore cette soif de croire qui est d'autant

[1] *Mémoires de la princesse Marie Wolkonsky*, préface et appendices par l'éditeur prince Michel Wolkonsky, Saint-Pétersbourg, 1904, p. 73.

[2] Письма, *édition citée*, p. 141. Cette lettre a été publiée pour la première fois en 1892 dans le recueil Помощь голодающим. Elle n'est pas exactement datée, mais, comme l'indique son contenu, elle doit avoir été écrite par Dostoevskij à Omsk, après sa sortie du bagne et avant son arrivée à Semipalatinsk, soit entre le 15 février et le 2 mars 1854.

plus forte en mon âme que je lui trouve en moi plus d'arguments contraires! Et pourtant Dieu m'envoie parfois des minutes de calme complet; pendant ces minutes, j'aime, et je me sens aimé. C'est justement pendant des minutes pareilles que je me suis composé un symbole de foi dans lequel, pour moi, tout est clair et saint. Ce symbole est très simple, le voici : croire qu'il n'est rien de plus beau, de plus profond, de plus digne d'amour, de plus rationnel, de plus viril, de plus parfait que le Christ... Bien plus, si quelqu'un me démontrait que le Christ est en dehors de la vérité et qu'il y a vraiment une vérité en dehors du Christ, je préférerais rester avec le Christ plutôt qu'adopter cette vérité... [1] »

Dostoevskij devait garder une reconnaissance particulière à la famille de Mme Annenkova. L'histoire de cette jeune Française, née Pauline Gueuble et devenue par son mariage Prascovie Egorovna Annenkova, est fort curieuse. Simple « demoiselle de magasin » dans une maison de modes de la capitale russe, elle avait inspiré une vraie passion au jeune Ivan Annenkov, lieutenant au régiment des Chevaliers-Gardes et unique héritier d'une très grande fortune. Après une belle résistance, elle avait fini par répondre à son amour, mais sans accepter sa proposition de mariage de crainte de le brouiller avec sa famille toute pleine de préventions aristocratiques. Or, le jeune Annenkov était membre de la société secrète où son rôle fut d'ailleurs sans éclat. Il considérait l'insurrection comme « une grosse faute » [2] et prévoyait son échec, si bien que, le 14 décembre, il se trouvait sur la place du Sénat, mais parmi les troupes loyalistes. Il n'en fut pas moins condamné à vingt ans de travaux forcés et envoyé aux mines de Nerčinsk. A peu près abandonné par sa mère, Ivan Aleksandrovič fut moralement sauvé par Pauline Gueuble : c'est elle qui finit par obtenir de Nicolas Ier l'autorisation de le rejoindre en Sibérie. Leur mariage eut lieu à Petrovskij Zavod le 4 juillet 1828 [3].

Sa fille, Ol'ga Ivanovna, qui l'accompagnait lors de l'entrevue

[1] Dans les *Démons*, Dostoevskij met dans la bouche de Šatov les paroles suivantes : « N'est-ce pas vous qui m'avez dit un jour que si l'on vous prouvait que la vérité est en dehors du Christ, vous aimeriez mieux encore rester avec le Christ que d'aller avec la vérité ? » (Бесы, IIe partie, chap. 1, 7).

[2] Voir Русская старина, 1888, LVII, p. 439, et les *Mémoires* de Pauline Annenkova (Воспоминания Полины Анненковой, под редакцией С. Гессена и А. Предтеченского, p. 63).

[3] Voir le pittoresque récit de ce mariage dans les *Mémoires* déjà cités de la princesse Volkonskaja (p. 73), ainsi que dans ceux de Lorer (Записки декабриста Н. И. Лорера, М., 1931, p. 140.)

de Tobolsk avec Dostoevsky, était née en Sibérie en 1832. Elle devait épouser en 1850 le général-major Constantin Ivanovitch Ivanov, envers qui Dostoevsky manifeste, dans la lettre suivante à son frère, une gratitude débordante : « Constantin Ivanovitch Ivanov a été pour moi un véritable frère. Il a fait pour moi tout ce qu'il a pu. Si tu le rencontres un jour à Pétersbourg, remercie-le. Je lui dois vingt-cinq roubles d'argent. Mais comment payer sa cordialité, sa bienveillance toujours prête à satisfaire n'importe quelle prière, sa sollicitude pour moi toute fraternelle? Et pas seulement lui. Frère, il y a au monde beaucoup de braves gens[1]. » Et plus loin : « Constantin Ivanovitch sera à Pétersbourg cette année. Il te racontera tout. Quelle famille il a! Quelle femme! C'est la fille du décabriste Annenkov. Quels cœurs, quelles âmes, et comme ils ont souffert! »[1].

Plus de six ans après l'inoubliable rencontre de Tobolsk, le 18 octobre 1855, Fedor Mikhaïlovitch, soldat au 7e bataillon de ligne sibérien en garnison à Semipalatinsk, exprime toute sa reconnaissance à Mme Annenkova et à sa famille : « Je n'oublierai jamais que, dès mon arrivée en Sibérie, votre excellente famille et vous m'avez montré, à moi et à mes camarades d'infortune, une grande et sincère sympathie.... Depuis mon arrivée à Semipalatinsk, je suis presque sans nouvelles de Constantin Ivanovitch et d'Olga Ivanovna. Ce sera un des meilleurs souvenirs de ma vie que d'avoir fait la connaissance de cette dernière. Il y a un an et demi, nous avons, Durov et moi, à notre sortie du bagne, passé chez eux presque tout un mois. Vous comprendrez quelle impression doivent laisser de telles relations sur un homme qui, pendant quatre ans, a été comme enterré vivant. Olga Ivanovna m'a tendu la main, comme une véritable sœur, et l'impression que m'a faite cette âme belle et pure, élevée et noble, restera en moi brillante et claire pour toute ma vie. Que Dieu lui donne beaucoup de bonheur, à elle et à ceux qui lui sont chers... »[2].

* * *

A cette gratitude, qui s'exprime si fréquemment et si spontanément dans la correspondance du grand écrivain à l'égard des femmes des décabristes, il faut ajouter la haute estime en laquelle

1. Lettre du 22 février 1854 ([illegible], édition russe, t. I, p. 142).
2. [illegible], ouvrage cité, t. I, p. 169.

il tient les décabristes eux-mêmes. Il sait quelle est leur haute tenue dans le malheur; il connaît leur œuvre en Sibérie. C'est à eux qu'il pense, lorsqu'il écrit dans les *Mémoires de la Maison morte* : « Il faut reconnaître qu'en Sibérie le commandement suprême, qui donne le ton aux échelons inférieurs et fixe leur attitude, fait preuve d'un grand discernement à l'égard des déportés nobles et même, dans certains cas, d'une indulgence qu'il n'a pas pour les autres forçats, issus du peuple. Les causes de ce traitement de faveur sont claires : d'abord, ces chefs appartiennent eux-mêmes à la noblesse; puis il est arrivé que des nobles, au lieu de se coucher sous les verges, se sont jetés sur les exécutants, d'où des scènes d'horreur; enfin, — et c'est là la raison principale — il y a quelque trente-cinq ans, d'un coup, une grande masse de déportés nobles a fait son apparition en Sibérie, et ces déportés, pendant trente ans, se sont acquis une telle réputation dans toute la Sibérie que, de mon temps, les chefs, par une sorte d'habitude ancienne qu'ils se transmettent les uns aux autres, regardent involontairement les criminels nobles d'un certain rang avec d'autres yeux que les autres forçats. Suivant l'exemple du commandement, les subalternes ont pris la même habitude et calquent leur attitude sur celle de leurs supérieurs »[1].

*
* *

Sympathie pour leurs personnes, estime pour leur œuvre en Sibérie, tels sont d'abord les sentiments de Dostoevskij à l'égard des décabristes. Mais quel jugement porte-t-il sur leur programme politique et social, comment apprécie-t-il l'idéologie qui inspire leur mouvement?

Tout porte à croire qu'il a fort longtemps ignoré ce programme et cette idéologie, ou du moins qu'il n'en a eu qu'une notion superficielle et vague. Il ne pouvait guère en être autrement. Nicolas Ier n'avait pas seulement durement frappé les décabristes : il avait organisé autour d'eux une véritable conspiration du silence. Pendant tout son règne, l'interdiction fut maintenue de faire la moindre allusion à leur action. Il faudra attendre sa mort pour que soit levée cette consigne de silence.

D'une part, le tsar Alexandre II fera rééditer le livre du baron Modeste Korf intitulé *L'avènement au trône de l'empereur*

(1) Записки из Мертвого Дома, IIe partie, ch. VIII.

Nicolas Ier, qui donne sur les événements de décembre la version officielle, en attendant que, par son manifeste en date du 26 août 1856, jour de son couronnement, il proclame une amnistie générale à la faveur de laquelle les décabristes rentreront en Russie. D'autre part, à partir de 1855, les diverses publications de Herzen à Londres, *L'étoile polaire*, puis *La cloche*, abondent en allusions aux décabristes et font connaître les œuvres, poésies ou mémoires, de plusieurs d'entre eux. La publication du livre du baron Korf provoque, de plus, une lettre ouverte de Herzen à Alexandre II, ainsi qu'une brochure publiée par *L'étoile polaire*. Toute cette littérature, bien qu'interdite, pénètre en Russie.

Ainsi, à partir de 1855, les décabristes commencent à être mieux connus dans la société russe; leurs idées reprennent une actualité soudaine dès les premières années du règne du Tsar-Libérateur qui va faire une réalité de leur revendication cardinale : l'affranchissement des paysans. C'est pendant les années soixante que Dostoevskij va pouvoir se documenter sur le mouvement décabriste, puis prendre vis-à-vis de lui une position qui sera rapidement critique et négative.

On sait qu'après quatre ans de travaux forcés à la prison d'Omsk (de 1850 au début de 1854), puis cinq années de service militaire au 7e bataillon de ligne sibérien en garnison à Semipalatinsk (d'abord comme simple soldat, puis comme sous-officier, enfin, à partir d'octobre 1856, comme *praporščik*), Dostoevskij, en 1859, quittait la Sibérie pour la Russie d'Europe. Il entrait alors dans une période lourde de soucis d'argent, mais féconde en œuvres littéraires, celle qui aboutissait à la publication de *Crime et Châtiment*, en 1866 [1]. Il se remarie en 1867, et, en avril de la même année, quitte la Russie pour l'étranger. Parti pour quelques mois seulement, il restera quatre ans absent. De Dresde, il se rend, avec sa femme, à Baden-Baden, puis se fixe à Genève où il passe l'hiver de 1867-1868. C'est là qu'il va écrire *L'idiot*.

C'est aussi pendant cette année 1867 que l'écrivain se renseigne méthodiquement sur les décabristes. Le *Journal* d'Anna Grigor'evna nous apprend en effet que, pendant cette période, Fedor Michajlovič lit avec avidité tous les livres et journaux russes publiés à l'étranger par les émigrés et naturellement interdits en

[1] On sait que la *Sonja* de *Crime et Châtiment* accompagne Raskolnikov en Sibérie. N'y a-t-il pas là, conscient ou non, un souvenir des « grandes martyres », les femmes des décabristes ?

Russie. A plusieurs reprises, elle note qu'elle achète avec son mari des numéros de *L'étoile polaire* et de *La cloche*. Tous deux s'en vont parfois à la recherche de vieux fascicules de ces revues, devenus presque introuvables et dont « Fedja » a besoin, car « il a décidé de lire tous les livres interdits pour savoir ce qu'on écrit sur la Russie à l'étranger; c'est indispensable pour ses œuvres futures »[1]. Il y a donc tout lieu de penser que Dostoevskij a pu lire, dans la *Poljarnaja Zvezda* ou le *Kolokol*, les *Mémoires* du prince Trubeckoj, ou de Jakuškin, les divers écrits de Lunin, les poésies de Ryleev, etc.

De fait, on trouve dans les *Démons* des allusions à Michel Lunin et à Ryleev : « On a raconté du décabriste L. . . n qu'il était toujours à la recherche du danger, qu'il adorait cette sensation et qu'elle était devenue chez lui un besoin impérieux; que dans sa jeunesse, il se battait en duel pour un rien, qu'en Sibérie il chassait l'ours, n'ayant pour toute arme qu'un couteau; que, dans les forêts sibériennes, il aimait à rencontrer des forçats évadés qui, soit dit en passant, sont plus redoutables que les ours. . . Ce même L. . . n, avant d'être envoyé en Sibérie, avait été pendant un certain temps aux prises avec la faim et avait gagné sa vie par un dur labeur quotidien uniquement parce qu'il ne voulait pas se soumettre aux exigences d'un père riche, estimant qu'elles étaient injustes. . . »[2]. Ailleurs, l'écrivain fait allusion aux livres interdits : « les *Dumy* de Ryleev, les œuvres complètes de Herzen. . . »[3].

C'est aussi bien, comme on sait, dans les *Démons* qu'il prend position de la façon la plus nette contre l'idéologie révolutionnaire. Mais, bien avant 1876, date de la publication de ce violent pamphlet, on peut suivre dans ses *Carnets* le cheminement de sa pensée politique. A ses yeux, les décabristes sont avant tout des nobles, très éloignés du peuple russe, ignorant ses aspirations et, au surplus, incapables de les satisfaire. Ils ont longtemps vécu à l'étranger, se sont enthousiasmés pour des idées étrangères dont le peuple russe n'avait que faire. D'ailleurs, s'ils avaient affranchi les paysans, c'eût été assurément sans leur accorder la propriété de leurs terres, c'est-à-dire l'essentiel aux yeux du moujik. Là où ils ont échoué, le tsar qui, lui, comprend son peuple, a

[1] Дневник А. Г. Достоевской, année 1867, M., 1923, p. 91. Voir aussi *ibidem*, pp. 21, 36, 86 et 122.
[2] Бесы, Ire partie, ch. v, 8.
[3] *Ibidem*, IIe partie, ch. vi, 4.

réussi. C'est le souverain, et non pas les révolutionnaires, qui a affranchi les paysans. L'ancien *Petraševec* renie son passé et condamne son action révolutionnaire pour se rapprocher des slavophiles[1]. Telles sont les idées que l'on retrouve à plusieurs reprises tant dans les *Carnets* que dans le *Journal d'un écrivain.*

Ainsi le personnage de Čackij, du *Mal de trop d'esprit,* lui inspire en 1870 les réflexions que voici : « C'était un *barin* et un *pomeščik;* pour lui, en dehors de son petit cercle, rien n'existe. La vie moscovite le pousse au désespoir, parce qu'en dehors de cette vie, il ne voit rien dans son pays. Comme tout nos progressistes, il passe sans voir le peuple russe... Il ne s'intéresse pas à la foi de ce peuple, à son histoire, à ses mœurs, à sa vraie signification, à son nombre immense, il ne voit en lui que la source de la redevance (l'*obrok*). Telle est aussi l'attitude des décabristes, des poètes, des professeurs, des libéraux et de tous les réformateurs jusqu'à la venue du Tsar-Libérateur. Ce peuple est chargé de fournir l'*obrok* pour que ces Messieurs puissent vivre à Paris, suivre les cours de Cousin et finir dans le catholicisme comme Čaadaev ou Gagarin. Ou bien, si l'on est libre-penseur, dans la haine de la Russie comme Belinskij et *tutti quanti*... » Et plus loin : « N'oubliez pas que c'est le tsar qui a libéré le peuple, — et non vous. Cette idée était venue aux tsars, mais pas au décabriste Čackij. Ils ne comprenaient pas que les tsars sont plus libéraux et plus progressistes qu'eux, parce que les tsars ont toujours marché avec le peuple, même du temps de Biron... Je parie que les décabristes auraient infailliblement libéré le

(1) Un autre *Petraševec* célèbre ira jusqu'au bout dans cette voie et finira par être considéré comme un des coryphées du slavophilisme. C'est Nicolas Jakovlevič Danilevskij, l'auteur du livre bien connu : *La Russie et l'Europe.* Fils d'un général-major, il avait fait ses études au Lycée Alexandre à Carskoe-Selo, puis à l'Université de Saint-Pétersbourg. Sa spécialité était la botanique, mais il s'enthousiasmait aussi pour Fourier dont il exposa le système devant le cercle de Petraševskij. Arrêté en juin 1849, il ne resta en prison que trois mois et fut envoyé en résidence surveillée à Vologda. Dans son livre *Россія и Европа* (paru d'abord en 1869 dans la revue *Заря,* puis en volume en 1871), il oppose la Russie et l'Europe considérées comme deux mondes hostiles, préconise et annonce une union panslave sous la direction de la Russie, maîtresse de Constantinople, la langue russe devant devenir la langue commune des Slaves. Ses idées trouvèrent des partisans enthousiastes, comme l'historien K. N. Bestužev-Rjumin, et des contradicteurs déterminés comme Vlad. Solov'ev; elles donnèrent lieu à de vives polémiques. Il est à noter qu'elles excitèrent l'intérêt en France et même, à notre époque, en Allemagne, et que son livre fut traduit en allemand en 1920. Par certains de ses aspects, sa doctrine rejoint en effet les idées exposées par Oswald Spengler dans *Der Untergang des Abendlandes* (1921).

peuple russe, mais infailliblement sans la terre, ce pour quoi le peuple leur aurait infailliblement coupé la tête, leur montrant ainsi, à leur grand étonnement, que la Russie ne se compose pas uniquement de la société moscovite. C'est un schisme (*raskol*); depuis Pierre-le-Grand, nous avons deux schismes, celui d'en haut et celui d'en bas... Et le peuple aurait bien fait (de leur couper la tête), car c'est surtout la tête qui les gênait pour comprendre... »[1].

Toujours dans les *Carnets*, on trouve encore : « Les insurrections ne pouvaient se produire qu'à l'époque où il y avait encore des classes sociales, le 14 décembre. Tout cela est fini depuis l'affranchissement des paysans. La Russie n'est pas la République, ni le jacobinisme, ni le communisme. C'est ce que ne comprendront jamais les étrangers, ni nos Russes devenus des étrangers. La Russie n'est que l'incarnation de l'âme de l'orthodoxie... »[2].

La condamnation porte, certes, autant contre les *Petraševcy* que contre les décabristes. Les ressemblances sont grandes entre les uns et les autres, bien que le cercle de Petraševkij n'ait pas constitué, à proprement parler, une société secrète.

Entre le procès des décabristes et celui des *Petraševcy*, il s'était écoulé près de vingt-cinq ans (1825-1849). Mais, pendant ce quart de siècle, la Russie n'avait guère changé. Aucune des réformes souhaitées, étudiées, préparées par les uns et les autres — au moins sur le papier — n'avait été réalisée, ni même amorcée. Sur les uns comme sur les autres, la poigne de fer de Nicolas I[er] s'était abattue. Dans les deux cas, le mouvement avait abouti à un échec et fini en Sibérie.

Les deux mouvements avaient aussi une inspiration commune, et qui était française. C'est en France que les révolutionnaires de 1849, comme ceux de 1825, avaient été chercher leur évangile politique. Mais il va de soi que la génération de 1849 se réclamait d'autres maîtres que celle de 1825. Si les décabristes ne juraient que par Destutt de Tracy, Montesquieu, Rousseau, Benjamin Constant, les *Petraševcy*, eux, ne veulent connaître que Saint-Simon, Louis Blanc, Cabet et surtout Fourier. Les uns et les autres sont à la remorque de la France libérale et révolutionnaire. Mais le modèle des premiers, c'est la France de 89 ou de 93; celui des seconds, c'est celle de 48. Les uns veulent une

(1) Записные тетради Ф. М. Достоевского, М.-Л., 1935, p. 131.
(2) *Ibidem*, p. 196.

constitution; les autres se laissent séduire par le socialisme utopique. Les deux groupes se nourrissent de la pensée politique française.

Dans un article destiné au numéro de janvier 1877 du *Journal d'un écrivain,* mais que la censure interdit, Dostoevskij assure que les *Petraševcy* étaient du même type que les décabristes. La *Gazette de Pétersbourg* du 23 janvier 1877 s'était appliquée à démontrer qu'au cours du XIXe siècle le type du révolutionnaire russe n'avait cessé de s'abaisser moralement et socialement. « Autrefois, écrit Dostoevskij en résumant cet article, les auteurs des attentats politiques étaient des hommes sortis de la classe supérieure, intellectuelle, de la société (les décabristes). Dans les années quarante, le type du criminel politique russe est déjà de beaucoup inférieur (les *Petraševcy*). Au commencement des années soixante, il descend à ce qu'on appelle le prolétariat conscient (les *Černyševcy*); au début des années soixante-dix, il se recrute parmi les cancres et les nihilistes de bas étage (les *Nečaevcy*), etc.... Selon moi, continue Dostoevskij, le changement de type radical du criminel politique ne s'est produit chez nous qu'au cours des vingt dernières années. Mais les *Petraševcy* étaient absolument du même type que les décabristes, du moins en ce qui concerne les traits essentiels, du type qu'indique lui-même l'auteur de l'article. L'auteur dit que les décabristes étaient des hommes sortis de la classe supérieure, intellectuelle. Mais qu'étaient donc les *Petraševcy?* Parmi les décabristes, peut-être y avait-il plus de personnes appartenant à la haute société, mais les décabristes étaient beaucoup plus nombreux que les *Petraševcy.* parmi lesquels il y avait aussi beaucoup d'hommes apparentés à la meilleure et à la plus riche société. . . Le type des décabristes était plus militaire que celui des *Petraševcy,* mais, parmi ceux-ci, il y avait aussi beaucoup de militaires. En un mot, je ne sais où est la différence qu'aperçoit l'auteur de l'article. Les uns et les autres appartenaient indiscutablement à la même société, l'aristocratie et, pour le fond, il n'y avait aucune différence entre le type criminel des décabristes et celui des *Petraševcy.* Si, parmi ces derniers, il y avait des roturiers, c'étaient du moins des hommes instruits et, à ce titre, ils auraient pu être parmi les décabristes. . . Quant à la valeur intellectuelle des décabristes qui les placerait au-dessus des *Petraševcy,* l'auteur se trompe complètement. La société des décabristes se composait d'hommes incomparablement moins instruits que les *Petraševcy,* etc. . . ».

Dostoevskij conclut que le type du révolutionnaire russe, « pendant tout un siècle, donne l'indication la plus nette de la distance qui sépare du peuple notre société avancée, intellectuelle. Du peuple, cette société a oublié les vrais besoins; elle ne veut même pas les connaître; au lieu de prendre souci d'adoucir la situation du peuple, elle lui propose des moyens qui sont en désaccord absolu avec son esprit et qu'il ne saurait accepter, si même il les avait compris. Nos révolutionnaires ne disent pas ce qu'il faut dire et cela depuis tout un siècle... »[1]. C'est pour les mêmes raisons que Dostoevskij condamne tous les révolutionnaires, les décabristes comme les *Petraševcy*, et cela en refusant aux premiers toute supériorité sur les seconds.

Il termine cependant sur une note optimiste son article de janvier 1877 : « Avec les réformes du règne actuel, on commence déjà à étudier et à connaître les besoins du peuple, dans le concret et d'après la vie elle-même, et non à huis clos et abstraitement, comme auparavant. Ainsi se forme une nouvelle couche de la classe cultivée qui, enfin, comprend et aime son sol. Cette couche grandit, se fortifie et s'étend de plus en plus, et c'est indiscutablement en ces hommes nouveaux que repose tout notre espoir ».

C'est évidemment à la « croisade vers le peuple », qui se développe entre 1874 et 1877, que Dostoevskij fait ici allusion. Cette croisade, on le sait, était, comme les mouvements précédents, vouée à l'échec et grosse de déceptions : déceptions d'autant plus amères que, cette fois, c'était le peuple — et non plus le gouvernement ou la haute société — qui se montrait décevant.

Paris, juillet 1942.

(1) Достоевский : статьи и материалы, под редакцией Д. С. Долинина, Петербург, 1922, pp. 369-375.

PUŠKIN

ET

LE NATIONALISME RUSSE,

PAR

JACQUELINE PRÉVOST.

Libéral dans sa jeunesse, étatiste plus tard, Puškin fut toujours nationaliste : sous Alexandre Ier, plus nationaliste que le tsar, puis, sous Nicolas Ier, exactement comme lui. Il ne s'agit pas seulement là d'attitudes, de boutades, d'hymnes à la gloire des armées russes ou à la honte des vaincus, mais de tout un système d'idées politiques et sociales que l'écrivain construira à partir de l'histoire et du sol russes. Un système dont le réalisme, contrastant avec le lyrisme du poète, est remarquablement moderne.

Dès la fin de 1815, Puškin, âgé de seize ans et encore au Lycée, écrit des vers (« A l'occasion du retour de Paris du Tsar »), où il exprime l'enthousiasme guerrier des jeunes privilégiés de sa génération qui considéraient la victoire d'Alexandre comme une victoire libérant l'Europe du joug tyrannique de Napoléon — et son regret de n'avoir pu aller se battre avec les régiments qu'il avait vu passer à Carskoe Selo, se dirigeant vers le front :

Увы, мне не судил таинственный предел
Сражаться за тебя под градом вражных стрел...
Сыны Бородина, о кульмские герои.
Я видел, как на брань летели ваши строи;
Душой восторженной за братьями спешил.
Почто ж на бранный бой я крови не пролил?

Cet enthousiasme guerrier n'est encore fait que d'impulsions, de sentiments non étayés par des idées. Évoquant en effet cette période, Puškin écrira dans le *Démon* :

...Когда возвышенные чувства,
Свобода, слава и любовь

И вдохновение искусства
Так сильно волновали кровь...

La fréquentation des hussards de la garnison de Carskoe-Selo que lui permet la discipline peu rigoureuse du Lycée ne fait d'ailleurs qu'attiser son goût pour la vie militaire dont il rêve, mais à laquelle il doit renoncer, car c'est en vain qu'il demande à son père de l'aider à entrer comme officier dans le régiment des hussards de la Garde.

A la sortie du Lycée, la convalescence d'une grave maladie lui procure des loisirs forcés : il lit les huit premiers tomes de l'*Histoire de l'État russe* que publie alors Karamzin. Il les lit « avec avidité et attention »; il lui semble, comme il le notera en 1826, que « la vieille Russie avait été découverte par Karamzin comme l'Amérique par Christophe Colomb »[1].

Après cette convalescence, c'est à des exils successifs que Puškin, jeune dandy, va devoir de plonger, malgré lui, dans la réalité russe; il sera forcé de s'instruire dans ces villes de province où les distractions moins intellectuelles dont il avait abusé dans les capitales étaient plutôt rares ou trop scandaleuses; il rencontrera là les représentants les plus éminents de ce mouvement patriotique et plus ou moins révolutionnaire qui est devenu dans l'histoire le *Décabrisme*.

C'est d'abord à Ekaterinoslav, puis à Kišinev, que Puškin est envoyé, non pas en exilé, mais en fonctionnaire du Ministère des Affaires étrangères. En réalité, on est plutôt inquiet, en haut lieu, de sa vie un peu trop bruyante, et on le confie au général Inzov, « curateur principal des colons du Sud », à charge pour celui-ci de s'occuper de son amendement moral. Dans Kišinev, annexée par la Russie à la suite de la guerre contre les Turcs, Puškin passe plus de deux ans pendant lesquels il prend contact avec des Grecs que passionne l'insurrection de leur pays, avec des « maçons » russes et avec des membres de la « Société du Sud », l'une des deux sociétés d'où devait sortir le Décabrisme.

C'est là qu'en 1821, écrivant ce qu'il appellera deux ans plus tard ses « dernières divagations libérales » sous forme d'une ode « A l'occasion de la mort de Napoléon », Puškin affirme sa foi dans la grandeur future de la Russie :

Хвала! ты русскому народу
Высокий жребий указал...

[1] *Œuvres complètes*, édition Academia, t. V, p. 490.

Ce destin, d'ailleurs, il voudrait bien aider à le forger, et c'est les larmes aux yeux qu'après avoir, entre amis, « démontré avec chaleur tout le bien qu'une société secrète pourrait rendre à la Russie », il apprend qu'il n'est pas question d'en fonder [1]. Il accueille avec enthousiasme l'insurrection grecque dont il comprend l'élan national; il brûle de voir la Russie entrer en guerre et se couvrir de gloire. C'est alors qu'il écrit un hymne à la guerre (« *La Guerre* ») :

Война. . . Подъяты наконец
Шумят знамена бранной чести.
Что ж медлит ужас боевой ?
Что ж битва первая еше не закипела ?

En ce qui concerne l'insurrection grecque, le libéralisme et le patriotisme des libéraux russes se conciliaient très bien. Partout ailleurs, de même, le libéralisme occidental dont étaient nourris les fonctionnaires ou officiers que Puškin rencontrait à Kišinev ne gênait en rien leur « patriotisme fougueux », voire même leur « patriotisme d'esclaves », comme le qualifiait Nicolas Turgenev, le décabriste condamné à mort par contumace.

Et c'est ce patriotisme, sinon ce nationalisme, qui est certainement la cause profonde du refus obstiné des décabristes de s'affilier Puškin et de le compromettre politiquement. Car ils voyaient en lui le grand poète national, de qui le devoir était de s'épargner, de se cultiver pour la plus grande gloire littéraire de la Russie. Ainsi Vladimir Raevskij, qui fait parmi les troupes de la garnison une active propagande libérale à laquelle il devra la prison, ne cesse de conseiller à Puškin d'étudier l'histoire russe. Et, dès 1822, nous trouvons des notes de Puškin sur l'histoire russe du XVIIIe siècle où sont consignées ses premières constatations raisonnées sur la Russie, où percent déjà sa conception de l'État fort, les premiers germes de son étatisme : « Pierre Ier ne craignait pas la liberté populaire, conséquence inévitable de l'instruction. . . Toutes les conditions étaient égales devant son gourdin ». Et, après s'être réjoui de la victoire de l'autocratie sur les seigneurs qui auraient fait obstacle à la libération des serfs, il conclut : « Tandis qu'aujourd'hui notre liberté est inséparable de la libération des paysans, le désir d'un monde meilleur unit toutes les conditions contre le mal général,

[1] Я никогда не был так несчастен, как теперь, я уже видел жизнь мою облагороженною и высокую цель перед собою, и все это была только злая шутка (Veresaev, Пушкин в жизни, tome Ier, p. 167).

et une unanimité énergique et pacifique pourra bientôt nous ranger aux côtés des pays éclairés de l'Europe ».

Accompagnant cette nouvelle profession de foi dans l'avenir russe, des notes de cette époque nous révèlent pour la première fois les conceptions purement nationalistes du poète sur certains problèmes : « L'humiliation de la Suède et la destruction de la Pologne, voilà les grands droits de Catherine à la reconnaissance du peuple russe ». C'est déjà le *delenda est Varsovia* qu'il écrira plus tard. Il n'est pas jusqu'à la religion orthodoxe que Puškin, libertin, ne reconnaisse comme une des forces qu'il faut savoir utiliser pour la grandeur de la Russie, car « elle nous donne, dit-il, un caractère national particulier ». Plongé dans le passé russe, Puškin est tout prêt pour répondre à l'appel que lui envoie de prison Vladimir Raevskij, en 1822 :

Пора, мой друг, пора воззвать
Из мрака век полночной славы,
Царя-народа дух и нравы...

C'est alors qu'il écrit « La chanson d'Oleg », « Vadim », poèmes de la légende historique russe.

Après un séjour à Odessa où il s'entend fort mal avec le gouverneur général Veroncov, Puškin est, cette fois, exilé pour de bon dans son domaine familial de Michajlovskoe, en pleine campagne, et il doit se contenter de la compagnie de sa nourrice qui l'initie à la tradition populaire et lui permet de « compenser les lacunes de sa maudite éducation. Quelle merveille que ces contes... » Il se mêle aussi au peuple qui va chanter au monastère voisin, et il en prend même le costume, au grand scandale des policiers qui l'épient. C'est pendant ce séjour, loin des libéraux qui l'entouraient dans le Midi, que Puškin s'insurge contre ce qu'il appelle un « préjugé démocratique » : ne pas reconnaître la fierté que peut avoir de ses ancêtres un noble (*dvorjanin*) comme lui : « Non seulement on peut être fier de la gloire de ses aïeux, mais on le doit », écrit-il.

Au moment, où, las d'être exilé, il tente de se réconcilier avec le tsar Alexandre à qui il veut bien pardonner l'injustice dont celui-ci l'accabla, car « le tsar a pris Paris et il a fondé le Lycée », le souverain meurt, en 1825, et c'est à Nicolas Ier, qui monte sur le trône après avoir vaincu les décabristes, que revient l'honneur d'avoir rappelé Puškin et de se l'être annexé. En attendant de rentrer à Pétersbourg, Puškin suit de près les événements de la

capitale. En 1825, il exprimait la reconnaissance qu'il avait à Madame de Staël d'avoir su taire le « mal russe ». L'année d'après, toujours aussi soucieux du renom de sa patrie, il s'indignait de ce que le Français Lancelot fût accueilli à bras ouverts par les milieux littéraires russes et reçût leurs confidences : « Tout cela passe dans son journal et est imprimé en Europe. C'est dégoûtant. Je méprise bien sûr ma patrie de la tête aux pieds, mais cela me vexe lorsqu'un étranger partage ce sentiment ».

Ce mépris pour sa patrie, résultat de l'exaspération d'un trop long exil, ne résiste pas à son retour en grâce. Une fois de plus, saluant dans ses « Stances » l'aube du règne de Nicolas, il réaffirme sa foi dans la mission de la Russie :

Не презирал страны родной,
Он знал ее предназначение.

Et, avec le règne de Nicolas, une période d'espoir commence pour le poète qui voit dans le nouveau tsar l'autocrate capable de faire la gloire de la Russie :

Его я просто полюбил :
Он добро, честно правит нами;
Россию вдруг он оживил
Войной, надеждами, трудами.

(Друзьям, 1828.)

Le tsar lui fait confiance et le charge de rédiger un mémoire « Sur l'éducation ». Puškin se met aussitôt à l'œuvre, et le voici qui réclame un enseignement plus sérieux de l'histoire russe, d'après l'*Histoire* de Karamzin, car la Russie « est trop peu connue des Russes ». L'histoire de son pays le préoccupe de plus en plus, et Alexandre Vul'f, son voisin de campagne, note de lui ce propos : « Je me demande comment Karamzin a pu écrire si sèchement les premières parties de son histoire, celle d'Igor et de Svjatoslav. C'est la période héroïque de notre histoire. J'écrirai sûrement l'histoire de Pierre Ier, quant à celle d'Alexandre, je l'écrirai de la plume d'un Kurbskij ». Une fois de plus Puškin oppose ainsi le tsar réaliste et nationaliste que fut Pierre le Grand au mystique Alexandre à qui il ne pardonne ni de l'avoir exilé, ni d'avoir voulu une résurrection de la Pologne.

En octobre 1828, Puškin, toujours soucieux de défendre son pays contre l'Europe, écrit ce qu'il intitule : « Réfutation de

Béranger », sorte de chanson chauvine où il invoque, en réponse à une chanson d'Émile Debraux qu'il attribue faussement à Béranger, « la victoire des Russes sur le païen ». Il la chante avec ses camarades à la réunion annuelle des anciens du Lycée :

Ты помнишь ли, ах, ваше благородие,
Мусье француз, г...й капитан,
Как помнятся у нас в простонародье
Над нехристем победы россиян?
Хоть это нам не составляет много,
Не из иных мы прочих, так сказать;
Но встарь мы вас наказывали строго,
Ты помнишь ли, скажи, — .

Ты помнишь ли, как за горы Суворов,
Перешагнув, напал на вас врасплох?
Как наш старик трепал вас, живодеров,
И вас давил на ноготке, как блох?
Хоть это нам не.............

Ты помнишь ли, как всю пригнал Европу
На нас одних ваш Бонапарт-буян?
Французов видели тогда мы многих —,
Да и твою, г.....й капитан.
Хоть это нам не.............

Ты помнишь ли, как царь ваш от угара
Вдруг одурел, как бубен, гол и лыс,
Как на огне московского пожара
Вы жарили московских наших крыс?
Хоть это нам не.............

Не помнишь ли, фальшивый песнопевец,
Ты наш мороз среди родных снегов
И батарей задорный подогревец,
Солдатской штык и петлю казаков?
Хоть это нам не..............

Ты помнишь ли, как были мы в Париже,
Где наш казак иль полковой наш поп
Морочил вас, к винцу подсев поближе,
И ваших жен похваливал — ?
Хоть это нам не.............. (1)

Ayant obtenu de suivre au Caucase l'état-major du général Paskevič qui conduit la campagne contre les Turcs, Puškin part vers de nouvelles expériences, laissant là une tragédie, *Boris Godunov*, qui, telles celles de Hugo en France, illustre et ressuscite le passé historique, mais, à l'inverse de celles-ci, le passé national.

(1) Édition Academia, I, 1936, pp. 484-485.

C'est du Puškin de cette période que Mickiewicz écrira dans *Le Globe,* en 1837 : « A cette époque il avait parcouru une partie de la carrière à laquelle il était appelé. Ceux qui le connurent alors remarquèrent en lui un important changement. Au lieu de dévorer avec avidité les romans et les revues étrangères qui, jadis, l'intéressaient exclusivement, il préférait maintenant écouter des bylines et des chansons populaires et se plonger dans l'étude de l'histoire de sa patrie. Il semblait qu'il avait définitivement abandonné les contrées étrangères et poussé ses racines dans le sol natal ». Ses notes du Caucase nous le montrent étudiant, en habile politique, par quels moyen autres que les armes ses concitoyens pourraient se concilier les Tcherkesses. Le confort d'abord : « le samovar serait une importante innovation », et la propagation de l'Évangile : « . . . Le Caucase attend des missionnaires chrétiens. » Dans le poème de « Hasub », inachevé, mais commencé vraisemblablement en 1829, Puškin tente d'exprimer le rôle de civilisateur pacifique que doit exercer le Christianisme, et lorsqu'il le reprendra en 1833, il insistera sur ce pacifisme à sens unique : les chrétiens doivent faire la guerre aux Tcherkesses, mais un Tcherkesse baptisé doit renoncer à lutter pour son indépendance en vertu du pacifisme chrétien.

C'est en 1830, à l'occasion de l'insurrection polonaise, que le nationalisme de Puškin va s'affirmer, au scandale de ses amis les plus « européanisés ». Le 9 décembre, à la nouvelle de l'insurrection, il écrit à Madame Chitrovo, la fille de Kutuzov, et lui exprime sa conception des rapports polono-russes : « Nos vieux ennemis seront donc exterminés, et c'est ainsi que rien de ce qu'a fait Alexandre [1] ne pourra subsister, car rien n'est basé sur les véritables intérêts de la Russie, et [tout] ne repose que sur des considérations de vanité personnelle, d'effet théâtral, etc. Connaissez-vous le mot sanglant du Maréchal votre père? A son entrée à Vilna, les Polonais vinrent se jetter [*sic*] à ses pieds : — Levez-vous, leur dit-il, souvenez-vous que vous êtes Russes. Nous ne pouvons que plaindre

[1] Puškin, en reprochant à Alexandre d'avoir tenté de rendre la Pologne autonome, ne fait que partager l'opinion de beaucoup de ses compatriotes. Karamzin écrivait au tsar en 1819 : « Nous, les Russes, nous ne vous pardonnerions pas si vous nous plongiez dans le désespoir pour leurs seuls applaudissements (des Polonais). . . En un mot, le rétablissement de la Pologne sera la chute de la Russie, car nos fils verseront leur sang sur la terre polonaise et prendront de nouveau Praga d'assaut. » Ce qui fut fait en 1831, sans d'ailleurs amener la chute de la Russie.

les Polonais, nous sommes trop puissants pour les haïr; la guerre qui va s'ouvrir sera une guerre d'extermination, ou du moins devrait l'être »[1]. Dans une autre lettre à la même, il déclare encore : « Il n'est pas besoin d'exalter les Russes contre la Pologne. Notre opinion est toute prononcée depuis dix-huit ans . . . Nous aurons le gouvernement de Varsovie, ce qui devrait être fait depuis trente-trois ans ».

Et c'est avec enthousiasme qu'il salue, le 9 février 1831, le manifeste de Nicolas Ier : « La dernière proclamation de l'Empereur est admirable », écrit-il à Madame Chitrovo. Or cette proclamation n'était rien moins que l'anéantissement de tous les rêves d'autonomie, la main-mise de la dynastie s'abattant définitivement sur la Pologne[2].

« *Delenda est Varsovia* », écrit alors Puškin à Madame Chitrovo. Cependant il s'inquiète de la réaction de l'Europe tout en cherchant à se rassurer : « Un grand principe vient de surgir du sein des révolutions de 1830, le principe de la non-intervention ».

Or le gouvernement français, devant la Russie en proie aux troubles provoqués par le prolongement de la lutte contre l'insurrection et le choléra qui lui faisait cortège, tenta de réaliser une intervention diplomatique en faveur de la Pologne. Dans les milieux officiels russes on accusait la France d'avoir fomenté l'insurrection : « Il est certain, disait Nesselrode à Bourgoing, que l'insurrection de Varsovie a été conseillée et préparée par les émissaires du carbonarisme français »[3]. Il est vrai qu'à Paris les manifestations de sympathie pour la Pologne se multipliaient. Au mois de janvier 1831, le député Édouard Bignon, à la Chambre, réfutait la thèse de non-intervention de Sébastiani et exigeait une intervention diplomatique. Le *Journal de Pétersbourg* publia un compte-rendu de cette séance dont Puškin put ainsi prendre connaissance; il lisait aussi, d'ailleurs, les journaux français, et sa crainte de l'intervention devenait plus pressante à mesure que la guerre se prolongeait. « Mais ne comprenez-vous pas que l'état de choses est presque aussi grave qu'en 1812 »[4], disait-il à des amis visiblement moins inquiets que lui. Et il

(1) En français dans l'original.

(2) Le texte du manifeste de Nicolas Ier est reproduit par Schilder, Император Николай I, его жизнь и царствование, II, Спб., 1903, p. 580.

(3) Lednicki, *Pouchkine et la Pologne*, Paris, 1928.

(4) Bartenev, Девятнадцатый век, I, p. 386, cité par Veresaev, *op. cit.*, t. II, p. 106.

combattait chez tels d'entre eux toute pitié pour la Pologne : « Pour nous la révolte de Pologne est une affaire de famille, écrit-il à Vjazemskij le 1er juin 1831; nous ne pouvons la juger d'après les impressions européennes, quelle que soit notre manière de voir en général »[1].

Et il songe alors à fonder un journal politique dont il note le projet dans son carnet : « Je propose mon journal au gouvernement comme un instrument pour son action sur l'opinion publique »[2]. D'autre part N. A. Muchanov écrit dans son journal intime, le 5 juillet 1832 : « Alexandre Puškin arriva. Nous avons longtemps parlé de son journal. De Pogodin[3]. Il le veut. De Vjazemskij il dit que c'est un homme aigri qui n'aime pas la Russie. A. P. Tolstoj dit qu'Androsov méprise la Russie, parla de la misérable bassesse avec laquelle nos écrivains parlent de la patrie et dit que leur opposition n'était pas dirigée contre le gouvernement, mais contre la patrie. Puškin approuva beaucoup cela. Il parla longtemps. Chauvinisme . . . »[4]. Telle était bien en effet la position de Puškin. C'est lui qui, dans un article paru dans *Le Télescope*, en 1831, sous le pseudonyme de Kosičkin, était parti en guerre contre les littérateurs qui méprisent Moscou : « Cela fait mal à un cœur russe d'entendre de tels propos sur notre petite mère Moscou, sur Moscou la cité de pierre blanche, sur Moscou martyrisée par les Polonais en 1612 et en 1812 par la canaille . . . A Moscou sont nés et ont grandi des écrivains profondément russes et non les transfuges auxquels il est indifférent de fuir sous les aigles françaises ou de déshonorer en Russie tout ce qui est russe . . . »[5].

Voici le brouillon de la lettre que Puškin adressa à Benkendorf pour lui exposer son projet :

« Aujourd'hui où la juste indignation générale et la constante inimitié nationale excitées depuis longtemps par la jalousie ont unis [*sic*] (chez nous) toutes nos pensées contre les rebelles polonais, l'Europe mise en fureur attaque la Russie sans pour l'instant employer les armes, mais la calomnie quotidienne acharnée. Les gouvernements constitutionnels désirent la paix,

(1) Édition Academia, t. VI, p. 262.

(2) Édition Academia, t. V, p. 536.

(3) Michel Petrovič Pogodin (1800-1875), historien et publiciste. Puškin l'avait chaudement félicité, lorsqu'en avril 1831 il avait publié un article exposant les droits de la Russie sur la Lithuanie : « Considérations historiques sur les rapports de la Pologne avec la Russie ». — « Personne n'émeut mon âme autant que vous », lui dit-il alors.

(4) Veresaev, *op. cit.*, t. II, p. 135.

(5) Édition Academia, t. V, p. 68.

et les jeunes générations, excitées par les journaux, réclament la guerre... Qu'on nous permette, à nous les écrivains russes, de parer aux attaques sans merci des journaux étrangers »[1].

L'autorisation de fonder le journal lui ayant été finalement refusée, Puškin va répondre aux attaques étrangères par deux poèmes. Il avait intitulé le premier : « Vers sur le discours prononcé par le général La Fayette ». Mais la censure, ayant refusé ce titre en raison de considérations diplomatiques, Puškin le modifia : « Aux calomniateurs de la Russie ». Mais cette pièce était une réponse directe à la Chambre des Députés et Puškin nous en donne la preuve dans une lettre qu'il écrira en 1836 au Prince Galicyn pour le remercier d'avoir traduit son poème en français : « Merci mille fois, cher prince, pour votre incomparable traduction de ma pièce de vers lancée contre les ennemis de notre pays... Que ne traduisites-vous pas cette pièce en temps opportun, je l'aurais fait passer en France pour donner sur le nez à tous ces vociférateurs de la Chambre des Députés »[2].

Trois principes sont affirmés dans ce poème. D'abord celui de la non-intervention de l'« Europe » dans le conflit russo-polonais qui est un « conflit de Slaves entre eux », « un vieux conflit domestique déjà réglé par le sort, une question que ce n'est pas vous qui réglerez ». Puis celui du caractère décisif de la lutte russo-polonaise dans laquelle Puškin ne voit pas la possibilité d'un compromis, car la Russie doit dominer les Slaves ou périr :

Славянские ль ручьи сольются в русском море?
Оно ль иссякнет? вот вопрос.

Et enfin, le principe de la force indomptable que la Russie doit à l'immensité de ses territoires :

Иль мало нас? Или от Перми до Тавриды,
От финских хладных скал до пламенной Колхиды
От потрясенного Кремля
До стен недвижного Китая,
Стальной щетиною сверкая,
Не встанет русская земля?

A la nouvelle de la victoire, il écrit, enthousiaste, un second poème : « L'anniversaire de Borodino », où il indique incidemment pourquoi l'autonomie polonaise est inadmissible : c'est que la

[1] En français dans le texte.
[2] En français dans le texte.

Pologne est toujours prête à s'allier à l'Europe contre la Russie. Et, au nom des Russes, il s'adresse aux Français :

Ступайте ж к нам : вас Русь зовет.
Но знайте, прошеные гости.
Уж Польша вас не поведет :
Через нее шагнете кости...

Puis, en des vers explicites, il fait allusion au projet commun à certains milieux polonophiles et à Alexandre Ier, de réunir dans une autonomie commune l'Ukraine occidentale, la Lithuanie, la Russie Blanche occidentale et la Pologne. Projet que la victoire de Nicolas sur l'insurrection anéantit :

Куда отдвинем строй твердынь ?
За Буг, до Ворсклы, до Лимана ?
За кем останется Волынь ?
За кем наследие Богдана ?
Признав мятежные права,
От нас отторгнется ль Литва ?
Наш Киев дряхлый, златоглавый,
Сей пращур русских городов,
Сроднит ли с буйною Варшавой
Святыню всех своих гробов ?
... Скажите, кто главой поник ?
Кому венец : мечу иль крику ?
Сильна ли Русь ? Война, и мор,
И бунт, и внешних бурь напор
Ее, беснуясь, потрясали, —
Смотрите ж : все стоит она.
А вкруг ее волненья пали —
И Польши участь решена...

Les projets polonophiles d'Alexandre avaient indigné jadis la jeunesse nationaliste dont faisait partie Puškin, ce jeune poète libéral et frondeur, mais déjà admirateur de Karamzin, qui écrivait à Alexandre : « Nous avons pris la Pologne par le Glaive, et c'est là notre droit, droit auquel tous les états doivent leur existence puisqu'ils sont tous composés de conquêtes... Il n'y a pas de « vieilles forteresses » en politique; ou alors il faudrait rétablir le royaume de Kazan et d'Astrakhan, la République de Novgorod, etc. ». Et en 1836, peu avant sa mort, Puškin notera : « Lorsqu'en 1815 on s'occupait de la restauration de la Pologne, le comte Pozzo di Borgo envoya son avis au souverain (le comte s'opposait de toutes ses forces à la réalisation de cette grande erreur). Le souverain, l'ayant lu, dit au prince Kozlovskij : « Le comte Pozzo a plus d'esprit que moi, je le lui accorde. Mais ce que

je sais bien c'est que j'ai plus de conscience et vous pouvez le lui dire ». Kozlovskij ne répondit rien. Pozzo répondit : « Cela peut être ; aussi dans cette occasion n'ai-je pas parlé comme confesseur ». Il est clair que Puškin loue Pozzo de son réalisme et reproche une fois de plus à Alexandre son mysticisme [1].

« L'anniversaire de Borodino », qui valut à Puškin les félicitations personnelles de Nicolas Ier, fut publié dès le 14 septembre 1831, en même temps qu'une chanson de Žukovskij glorifiant aussi la victoire russe. Le poème prenait ainsi une valeur officielle, ce dont le prince Vjazemskij ne manque pas d'être choqué : « Pourquoi transposer en vers ce qui s'adapte parfaitement à une gazette politique ? » Et le même lecteur, jadis l'ami de Puškin, écrira plus tard à ce sujet : « A propos de l'insurrection polonaise, nous avons vu, d'après ses vers, s'il a été libéral en ce qui concerne les Polonais et les Français. Ces vers ne sont pas une ode solennelle de circonstance : c'est l'expression de sentiments intimes, d'opinions et de convictions profondément enracinées ». Oui, sans doute, les convictions d'un nationaliste russe prêt à applaudir, en matière extérieure, à la politique durement réaliste de Nicolas.

Chargé officiellement d'écrire l'histoire de Pierre le Grand, Puškin entreprend un voyage à Orenburg pour y recueillir de témoins encore vivants des détails sur le siège de la ville par Pugačev. Guidé par Dal', il lui fait cette confidence sur Pierre le Grand : « Je ne suis pas encore arrivé à atteindre et embrasser par l'esprit ce géant : il est trop immense pour nous qui sommes myopes et encore trop proches de lui... Plus je l'étudie, plus l'étonnement et l'admiration m'enlèvent tout moyen de penser et de juger librement ».

De retour à Pétersbourg, il entreprend une parodie du célèbre *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou*, qui avait valu jadis à Radiščev d'être disgrâcié par Catherine. Il y polémise souvent avec Radiščev. Il défend la Russie. Ainsi aux observations de Radiščev sur le sort des paysans russes au XVIIIe siècle il oppose le témoignage de l'écrivain Von Vizin qui, ayant fait un voyage en France, quinze ans avant le voyage de Radiščev, affirme que le sort du paysan russe lui a semblé plus heureux que celui du cultivateur français. « Je le crois », ajoute Puškin, puis il fait un tableau navrant de la vie de l'ouvrier anglais au XIXe siècle et conclut : « Chez nous rien de

[1] Sur le personnage de Kozlovskij, voir le curieux volume de Wilhelm Dorow, *Fürst Kosloffsky*, Leipzig, 1846.

semblable. Les servitudes ne sont nullement lourdes... En Russie il n'y a pas un paysan qui n'ait sa demeure propre. Le mendiant qui part parcourir le monde laisse son « izba ». Cela n'existe pas à l'étranger. Avoir une vache est partout en Europe un signe de luxe : chez nous, ne pas avoir de vache est un signe d'horrible misère ».

Le 11 avril 1834, il note dans son journal la lecture d'un article du *Journal de Francfort* dont lui a fait part le comte Stroganov. Cet article et la réaction de Puškin nous éclairent encore sur la légende libérale et révolutionnaire qui, de son vivant déjà, se formait à son sujet. L'auteur de l'article résume un discours où le révolutionnaire polonais Lelewel, lors de l'anniversaire du 14 décembre célébré à Bruxelles par les émigrés polonais, cite Puškin comme un représentant des tendances révolutionnaires de la jeune génération russe. L'auteur de l'article conclut : « Nous ignorons si A. Puškin, à une époque où son talent en fermentation ne s'était pas encore débarrassé de son écume, a composé les strophes citées par Lelewel; mais nous pouvons assurer avec conviction qu'il se repentira d'autant plus des premiers essais de sa muse qu'ils ont fourni à un ennemi de sa patrie l'occasion de lui supposer une conformité quelconque d'idées ou d'intentions. Quant au jugement porté par Puškin sur la rébellion polonaise, il se trouve énoncé dans son poème « Aux détracteurs de la Russie » qu'il a fait paraître naguère. Puisque, cependant Lelewel semble éprouver de l'intérêt sur [*sic*] le sort de ce poète « relégué aux confins de l'empire », notre humanité naturelle nous porte à l'informer de la présence de Puškin à Pétersbourg, en remarquant qu'on le voit souvent à la cour et qu'il y est traité par son souverain avec bonté et bienveillance ». Puškin répondit à Stroganov : « L'accolade de Lelewel me paraît plus dure qu'un exil en Sibérie ». Notons d'ailleurs qu'il n'avait mérité aucunement cette accolade, car les strophes citées n'étaient pas de lui.

Cependant Puškin cherche, pour ses adversaires et pour lui-même, la mission propre de la Russie, et il la trouve : la Russie a défendu l'Europe contre les Mongols, elle les a chassés des steppes : « La culture qui se développait (en Europe) a été sauvée par la Russie déchirée et agonisante... » Et il précise : « Et non par la Pologne, comme l'affirmaient encore récemment les journaux européens; mais l'Europe a toujours été, en ce qui concerne la Russie, aussi ignorante qu'ingrate ». Il relève dans ses lectures tout ce qui peut le confirmer dans la grande mission qu'il veut

pouvoir attribuer à sa patrie. C'est ainsi qu'après la lecture des *Reisebilder* de Heine, il note : « La libération de l'Europe viendra de la Russie, car c'est là seulement que le préjugé de l'Aristocratie n'existe absolument pas. Ailleurs on croit à l'Aristocratie, les uns pour la dédaigner, les autres pour la haïr, les troisièmes pour en tirer profit, vanité, etc... En Russie, rien de tout cela. On n'y croit pas, voilà tout » (1).

Quelques mois avant de mourir, le 30 octobre 1836, Puškin répondait à la fameuse lettre de Tchaadaev au *Télescope* (2) par une lettre, demeurée d'ailleurs cachée même à celui qui en était le destinataire. Ce document, retrouvé dans les papiers de Žukovskij, peut-être considéré comme le testament civique du poète (3). Nous y lisons notamment :

« Je vous remercie de la brochure que vous m'avez envoyée. J'ai été charmé de la relire... Quant aux idées, vous savez que je suis loin d'être tout à fait de votre avis. Il n'y a pas de doute que le schisme nous a séparés du reste de l'Europe et que nous n'avons participé à aucun des grands événements qui l'ont remuée. Mais nous avons eu notre mission à nous. C'est la Russie, c'est son immense étendue qui a absorbé la conquête mongole. Les Tartares n'ont pas osé franchir nos frontières occidentales et nous laisser à dos; ils se sont retirés vers leurs déserts, et la civilisation chrétienne a été sauvée. Pour cette fin, nous avons dû avoir une existence tout à fait à part, qui, en nous laissant chrétiens, nous laissait cependant tout à fait étrangers au monde chrétien, en sorte que notre martyre ne donnait aucune distraction à l'énergique développement de l'Europe catholique... Quant à notre nullité historique, décidément je ne puis être de votre avis. Les guerres d'Oleg et de Sviatoslav... L'invasion des Tartares.... Le réveil de la Russie... Quoi? Tout cela ne serait pas de l'histoire...? Et Pierre le Grand qui, à lui seul est une histoire universelle? Et Catherine II qui a placé la Russie sur le seuil de l'Europe? Et Alexandre qui vous a mené à Paris? Et (la main sur le cœur) ne trouvez-vous pas quelque chose d'imposant dans la situation actuelle de la Russie, quelque chose qui frappera le futur historien? Croyez-vous qu'il nous mettra hors de l'Europe. Quoique personnellement attaché de cœur à l'Empereur, je suis loin d'admirer tout ce que je vois autour de moi; comme homme de lettres, je suis aigri; comme homme à préjugés, je suis froissé, mais je vous jure, sur mon honneur, que, pour rien au monde, je n'aurais voulu changer de patrie, ni avoir d'autre histoire que celle de nos ancêtres, telle que Dieu nous l'a donnée ».

Paris, mars 1940.

(1) En français dans le texte : édition Academia, t. V, p. 458.

(2) Voir Charles Quénet, *Tchaadaev et les lettres philosophiques : contribution à l'étude du mouvement des idées en Russie*, Paris, 1931, pp. 226-243 (*Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad*, tome XII).

(3) En français dans l'original.

NOTULES.

I. — Vieux-slave *sętŭ*, plur. *sęti*.

Il est curieux qu'on n'ait pas observé que de v. sl. сѧтъ φησι « dit-il » le pluriel est сѧти φασί : Miklosich, dans son *Lexicon*, donne trois exemples de la forme, mais en se trompant sur l'interprétation de сѧті Cloz. 281, et Vondrák (*Glagolita Clozův*, p. 11) renchérit sur son erreur.

Voici les six exemples rencontrés jusqu'ici, dans trois textes différents :

a. Cloz. 281 : къде хоштеші, сѧті, оуготоваемъ ті ѣсті пасхѫ, dont le sens naturel est : « où veux-tu, disent (les disciples), que nous te préparions la Pâque à manger ». Mais c'est une reprise de 258 : къде хоштеші оуготоваемъ ті, сѧтъ, ѣсти пасхѫ « dit » (l'Évangile, Mat., xxvi, 17), et l'on n'a de correspondant ni de сѧтъ ni de сѧти dans l'original grec publié, non plus que dans le texte du Suprasliensis qui donne une autre traduction. D'où l'erreur de Miklosich.

b. Commentaire sur les Psaumes d'Hésychius (éd. Jagić, *Psalterium Bononiense*) : Ps. xcvi, 3 : Б(ог)ъ бо нашъ огнъ попалѣѭ естъ, сѫтъ и книгꙑ Bon., var. рѣшѧ книгꙑ Pog. Sof. Buc. Tolst. D'après le grec φησὶν ἡ Γραφή, il faut évidemment lire сѧти : la forme sing. сѧтъ est fréquente dans ce texte, mais toujours altérée dans les manuscrits, en сѧ, en сѫдъ, le plus souvent en сѫтъ; dans le seul cas où l'on attend le pluriel, il est normal qu'il se présente sous la forme сѫтъ и.

c. Discours contre les Ariens de saint Athanase, traduits par l'évêque Constantin. Le texte vieux-slave ayant subi une révision vieux-bulgare, tardive et presque moyen-bulgare, le singulier

сѧтъ est selon l'usage remplacé par рече, sauf II, § 78 : сѧтъ *φησί* glosé dans la marge par рече; mais сѧти est conservé dans quatre exemples, dont deux cités par Miklosich :

II, § 27 : нъ есе, сѧти, и слънце сѵѣгло едино и землѧ едина *ἀλλ' ἰδού, φασί, καὶ ἥλιος μόνος εἷς καὶ ἡ γῆ μία.*

III, § 26 : воле юже пакы о сих сѧти окаіанніи *εἶτα πάλιν φασὶν ἐπὶ τούτοις οἱ δείλαιοι.*

IV, § 12 : тѣм' же сѧти іако· всѣмъ страньномъ... сѫштемъ *ἀμελεῖ φασιν ὅτι· ξένων... ὄντων πάντων.*

Et, avec une altération :

III, § 26 : како оуво свѧтит прѣмѫдрость спѣа прѣмѫдростиѭ *πῶς οὖν, φασίν, οὗτος σοφία ἐν σοφίᾳ προκόπτων*, où l'on doit naturellement restituer како оуво, сѧти, тъ...

Le fait est donc établi : le pluriel de сѧтъ « dit-il » est сѧти; c'est сѧти qui rendait régulièrement *φασί* en vieux macédonien, et que les réviseurs vieux-bulgares ont remplacé par рѣшѧ, рекошѧ, comme сѧтъ par рече (et рѣшѧ devient un hellénisme au sens de présent de *φασί* « disent-ils », ainsi chez Cosmas, éd. Popruženko, p. 4, l. 18, p. 20, l. 10, etc.). Or ce pluriel n'est pas verbal, mais nominal. L'explication de *sętŭ* comme présent ou aoriste de la racine **k'ens-* de lat. *cēnseō*, etc., proposée par Brugmann (*I. F.*, I, p. 177) et communément admise (Vondrák, *Vergl. slav. Gramm.*², p. 219; Meillet, *Le slave commun*², p. 209), n'est pas recevable; d'ailleurs la forme de la racine indo-européenne est **k'ens-* (latin, indo-iranien) et non **k'en-*, l'albanais *θom* « je dis » étant ambigu.

Forme nominale, сѧтъ s'expliquerait mal comme un participe ou adjectif verbal. On doit plutôt penser à y voir un syntagme сѧ тъ « lui en son quant-à-soi, quant à lui » : l'emploi des formes du type мѧ comme formes toniques est encore attesté en vieux slave (Meillet, *Le slave commun*², p. 453), et il n'y aurait d'obscur que l'emploi de l'accusatif сѧ dans un tour elliptique. La locution est fixée en valeur de forme verbale, au point d'être sentie comme aoriste par les réviseurs vieux-bulgares; elle apparaît ordinairement en incise, mais elle peut accepter un complément, proposition complétive (сѧти іако, voir ci-dessus) ou complément indirect (*сѧтъ ѩзыкомъ *φησὶ τοῖς ἔθνεσι*, Commentaire d'Hésychius, Ps. xcv, 7), et un sujet (*сѧтъ диіавол' *φησὶ διάβολος*, *ibid.*, Ps. ix, 34, et voir les exemples ci-dessus).

On comparera l'expression grecque également fixée ἦ δ' ὅς « dit-il », qui reçoit un sujet chez Platon : ἦ δ' ὃς ὁ Σωκράτης, et d'où a été tiré un verbe ἠμί, prét. ἦν. Le problème est le même pour le tour grec, où l'on a voulu, combien laborieusement, expliquer ἦ par *ēk-t de la racine de lat. *aiō*, *adagium*, et qui sans doute représente simplement un tour vieilli ἠδ' ὅς « et lui », var. ἦ ῥα « et donc », sous-entendu « de dire ».

André Vaillant.

II. — Les noms russes de la « voile ».

Le russe présente, outre les noms slaves anciens de la voile mentionnés par Schrader (*Reallexikon*, II, pp. 380-381, sous *Segel*), à savoir, v. r. *jadro*, *jadrilo*, *vètrilo*, deux appellations particulières. Ce sont : 1° п(ъ)рѣ, п(ъ)рꙗ, dans les textes des XIIe-XIVe siècles (notamment Josèphe, *La prise de Jérusalem*, éd. Istrin-Vaillant, II, p. 274); — 2° пáрус, gén. пáруса, pluriel паруcá, qui paraît plus récent (XVe siècle) et sert dans les manuscrits les moins anciens de la *Chronique* de variante à п(ъ)рѣ.

La première dénomination, tout à fait isolée dans les langues slaves, doit être évidemment rapprochée des mots correspondants de certaines langues finno-ougriennes (Jalo Kalima, *Mémoires de la Société finno-ougrienne*, fasc. 44, pp. 49 et 187-188; Mikkola, *ibid.*, tome 75, p. 22), à savoir : finnois suomi : *purje*, gén. *purjeen*; — estonien : *purje*, gén. *purje*, dial. *puri*, *purju*, gén. *purju*; — carélien : *puŕeh* (dial. *poŕeh*); — vepse : *puŕeh*, nom. pl. *puŕeh'ed*; — vote : *purje*; — lapon de Norvège : *borjas*, gén. *borjasa*; — lapon de Suède : *porjos*, gén. *porjosa* (et *pårjås*, gén. *pårjåsa*); — lapon de Finlande, *porjes*, gén. *porjesa*. — On peut également, mais seulement à titre provisoire, citer la forme live *pūraz* (gén. *pur'r'ø* avec *u* bref) qui est apparentée, mais dont la finale est visiblement différente, puisqu'elle postule une forme ancienne avec vocalisme *-a-* de la dernière syllabe.

Tous ces mots signifient également « voile de navire », de même que le vieux-russe *pŭrja*. Comme le finno-ougrien ne fournit pas à ces mots d'étymologie satisfaisante, on a songé aux langues baltiques : la « voile » s'appelle *bùrė* en lituanien; on en a tiré la conclusion que le mot finnois était un emprunt au lituanien,

comme par exemple *laiva* « navire » de lit. *laĩvas* (ainsi Vilhelm Thomsen, *Berøringer*..., p. 124).

Le mot n'est pas attesté en vieux prussien, mais on trouve en letton les formes suivantes : *burves, buras* « petite voile »; *burkuǵis* « bateau à voile », terme cité par un Letton d'Ainaša, qui ignorait le mot simple (Thomsen, *op. cit.*, p. 163); *buŕa*, généralement au pluriel *buŕas, buras, burves* « voile » (cf. Mühlenbach, *Wörterbuch*). De même, d'après V. Thomsen, le lituanien a un pluriel *burỹs* « voile » (à ne pas confondre avec *burỹs* « groupe, foule ») et les composés *bùrpelis, bùrpilis* « morceau de bois avec lequel les marins humectent les voiles tendues », *bùrvelkas* « die obere Segelleine » (cf. *burvìlka* chez Mühlenbach); toutes formes ignorées par les dictionnaires lituaniens de Lalis et de Niedermann, Senn et Brender, ce dernier ne connaissant qu'un seul dérivé : *bùrinis*, et (d'accent I) dans *bùrinis laĩvas* « bateau à voile ». D'autre part, on trouve en lituanien, à côté de *bùrė*, la forme *bùorė*, qui paraît être secondaire et s'expliquer par des particularités dialectales du lituanien.

Or une forme à initiale *b* tel que lit. *bùrė* n'a pu passer dans les langues finnoises qu'en assourdissant en *p* l'occlusive sonore *b*. Ce groupe linguistique ignore en effet à l'initiale les occlusives sonores qu'il assourdit régulièrement en cas d'emprunt, comme par exemple finnois suomi *pohatta* « richard » < v. sl. *bogatŭ; porkkana* « carotte » < v. sl. *borkanŭ; palvota* « servir » < lit. *balvúoti*.

Les finales des mots lituanien *bùrė* et vieux-russe *pŭrja* se correspondent : cf. par exemple lit. *žẽmė* et sl. *zemlja* « terre », qui remontent tous les deux à une forme à finale en *-jē* (Endzelin, *Lettische Grammatik*, p. 195). Il y a d'autre part dans le groupe balte flottement dans certains cas entre le traitement en *-ė* (ancien) et le traitement en *-ja* (récent) [Endzelin, *ibid.*, p. 200]. Ainsi s'explique l'opposition du letton *buŕa* et du lituanien *bùrė*, la forme lettonne *burves* restant peu claire en dépit des exemples de *v* analogique fournis par Thomsen (*op. cit.*, p. 139, note 4).

La finale du mot finnois *purje*, terminé en réalité par une occlusive glottale non notée dans l'écriture et transcrite conventionnellement ʿ, remonte théoriquement à une forme plus ancienne *purjek* dont le *-k* alternait au génitif avec *-g-* : *purjegen*, d'où *purjeen*. Mais rien ne prouve que cette occlusive soit primitive. On peut envisager deux possibilités :

a. Ou bien le mot balte d'où dérive *purje* ne comportait pas de terminaison consonantique. Le mot aura été emprunté sous la

forme *purje* et rapproché par analogie des mots à finale en *-eʿ*, fréquents dans la langue; il aura ainsi acquis une allure finnoise sous la forme *purjeʿ*;

b. Ou bien le mot balte comportait une finale consonantique. Quelle pouvait être cette finale? On a songé à *-s* du pluriel *bùres*, ou **burjes* sous sa forme plus ancienne. *Burjes* aurait donc dû donner *purjes* en finnois, et de fait Thomsen indique cette forme comme appartenant au dialecte de Pohjanmaa ou Ostrobotnie (*op. cit.*, p. 124). Bien qu'elle ne soit relevée ni par Lönnrot, dans son *Suomalais-Ruotsalainen Sanakirja*, ni par les dictionnaires courants, cette forme est attestée indirectement par les formes laponnes déjà citées et par celles des langues finnoises de la Baltique autres que le suomi et l'estonien. Quelle sera la flexion de ce mot? Il aura régulièrement un génitif *purjesen* > *purjehen* > *purjeen*. Autrement dit, le génitif actuel en *-een* du finnois suomi peut correspondre à deux types de nominatifs : 1° soit à un nominatif en *-eʿ* (écrit *-e*); dans ce cas, il représente un plus ancien *-egen* alternant au nominatif avec *-ek* (conservé par exemple en ingrien); 2° soit à un nominatif en *-es;* dans ce cas, il est le résultat de la transformation suivante : *-esen* > *-ehen* (conservé par exemple en carélien et dans la langue du Kalevala) > *-een*. Il est parallèle aux génitifs an *-aan* et *-iin* correspondant à des nominatifs en *-as* et en *-is*.

Il n'est donc pas invraisemblable de supposer que le mot finnois a eu à l'origine une finale *-s* : *purjes*, et qu'il a passé au type *purjeʿ* sous l'influence des cas obliques, où la confusion est complète entre les deux types de déclinaison. Du reste, il ne s'agit pas là d'un fait isolé : des mots de la catégorie en *-es* sont déjà passés à la catégorie en *-e;* ainsi le nom de la barque : finnois suomi : *vene*; estonien : *vene;* sans *-s*, alors que cet *-s* se retrouve conservé ou attesté dans les formes des langues apparentées : lapon de Norvège : *vanas*, gén. *vadnasa;* lapon de Suède : *vanās*, gén. *vatnasa;* lapon de Finlande : *fanas*, gén. *fadnasa;* mordve erz'an' : *v́ents* et *väńtś̌;* mordve mokša : *v́eńəś;* votiak : *viž*, etc.

On peut remarquer à ce propos que le changement de catégorie de l'un de ces mots a pu entraîner celui de l'autre, « voile » et « barque » formant couple. Il est en tout cas remarquable que le même fait se soit produit à la fois en finnois et en estonien.

Il faut enfin tenir compte des faits lapons. Comme le mot se retrouve dans tous les dialectes, il est évident que l'on a affaire à

un emprunt ancien, qui pourrait remonter à une époque antérieure au xe siècle, alors que les Lapons se trouvaient encore dans le voisinage du golfe de Finlande, avant d'être peu à peu repoussés vers le Nord par les Finnois.

Ainsi donc l'examen de ces faits et ce que nous entrevoyons de la civilisation sur les bords de la Baltique à une époque lointaine nous autorisent à admettre que le mot est passé du balte en finnois et du finnois dans le domaine russe jusqu'à Kiev. C'est là, certes, un courant peu fréquent (représenté surtout par des noms propres géographiques), mais qui comporte cependant un substantif aussi peu ambigu que соломя « détroit » emprunté au finnois *salme-* à une époque assez ancienne, puisqu'il offre le traitement caractéristique *-olo-* < *-al-*. Est-ce à dire que le mot est baltique d'origine ? Nullement. Un terme de civilisation comme le nom de la voile est voyageur et s'emprunte aisément. Il peut cependant remonter à une racine *ber-* (**bher-*). Le degré *-ur-* n'est pas limpide, mais semble résulter de l'affaiblissement en dehors de l'accent du degré plein *-or-* du balte primitif, ce qui est à coup sûr le cas du lituanien *dùrti* « piquer » en regard du vieux-slave *derą*. Cette racine se rattacherait ainsi à v.-sl. *berą*, la forme *búorê* du lituanien dialectal remontant à l'allongement de *-ur* en *-uor* devant consonne à une époque où *-j-* n'était pas encore amui, et le *v* du letton *burves* s'expliquant par l'analogie (suivant Thomsen), ce qui est d'autant plus vraisemblable qu'aucune forme des langues finnoises ne présente de *v*. Cette racine se retrouve en germanique : vieux norrois *byrr* « vent favorable », suédois *bör(vind)*, *byr*, danois *bør*, norv. *bør* (même sens) [Voir, pour le détail des faits : Falk et Torp, *Etymologisk Ordbog;* Rietz, *Svenskt Dialekt Lexikon*, sous *byr* et *börvind;* Heggstad, *Gamalnorsk Ordbok*, sous *byrja*], toutes formes dérivées de la racine de *bera* « transporter, conduire », et qui, malgré la similitude de sens, n'ont rien à voir avec le vieux slave *burja* de même racine que le latin *ferueō* et impliquant une idée d'agitation. Ainsi donc, pour les vieux Baltes, la voile aurait été la partie vivante, le « moteur » pour ainsi dire du navire, de même que pour les anciens Germains le vent *favorable* (et il est remarquable que ce soit là le sens uniquement attesté de ces mots, du moins à l'origine).

Quoiqu'il en soit, ce mot n'a rien à voir avec le grec *φᾶρος* (attique *φάρος*), dont on l'a quelquefois rapproché. Et cette constatation nous conduit au deuxième mot cité, à пáрус, pour lequel on a proposé la même étymologie grecque. Or : 1° tandis

que la conservation de la finale grecque (qui n'est même pas soutenue par l'accent comme dans Χριστός > Христосъ) dénote un emprunt savant, le traitement du φ grec en п est de caractère essentiellement populaire; pourquoi cette forme hybride et non pas un ѳарус nettement savant ou un *пар nettement populaire? — 2° φᾶρος a bien, entre autres, le sens de « voile de navire », mais c'est une signification tout a fait secondaire et qui ne semble attestée qu'à l'époque homérique. Rien n'indique qu'elle ait été répandue dans les établissements grecs de la mer Noire, intermédiaires tout désignés pour cet emprunt, autour des XIIIe-XIVe siècles.

L'autre étymologie de парус, par le slave (préfixe па + рус, apparenté à рухо « toile »), proposée par le professeur Mikkola, explique difficilement la transformation de la consonne finale.

Or, on ne saurait manquer d'être frappé de la ressemblance de пápус et du live *pūraz;* les deux formes ne diffèrent en effet que par une simple métathèse de voyelles, qui a pu être provoquée par une étymologie populaire, si le mot a été rattaché à la famille de русло « lit de rivière », парусить « endiguer une rivière ». Cette dernière forme, qui était sentie par les sujets parlants comme composée de па- (variante ancienne du préverbe по-) et de -рус-, a entraîné le même traitement pour l'isolé *пурасъ, rattaché à cette famille, et de sens suffisamment voisin pour qu'elle ait pu l'attirer dans sa sphère.

Ainsi donc, il paraît tout à fait légitime de considérer cette forme russe comme également empruntée au finnois, mais cette fois-ci au live. Bref, le mot letton a d'abord passé en live, sous la forme *purjaz* (avec *r* mouillé), puis la forme ayant évolué en *pūraz* (avec *r* non iotisé) suivant les lois particulières du live, cette forme, à son tour, a exercé son influence sur la forme lettonne : d'où la coexistence des doublets *buras* et *bur'as;* exemple de plus de l'interpénétration intime du vocabulaire maritime du live et du letton. De cette manière, on discerne, dans l'histoire de ce nom de la « voile », deux courants d'emprunts :

1° baltique *burjes* > finnois *purjeˁ* > vieux russe *pŭrja;*

2° letton *bur'as* > live *purjas* > *pūraz* > moyen russe *párus.*

Henri Boissin.

III. — Russe кентовать, кентать.

On trouve un exemple de кентовать dans une charte de privilège accordée au Couvent de la Résurrection sur l'Istra en 1684 par les tsars Ivan Alekséevič et Petr Alekséevič; elle a été publiée dans le second tome du Сборник грамот Коллегии Экономии, pp. 526-530. Voici le texte :

. . . а Семиостровские-де Лопари владѣютъ рыбными ихъ вотчинами і угодьи в рекѣ Арзине да в Дроздове да в Таврове ручью, рыбу семгу и всякую белую ловятъ і зверѣи бьютъ и кентуютъ, а ихъ монастырскимъ промышленикомъ і Лопарямъ рыбы промышлять і звѣря бить и кентовать не даютъ болше дватцати лѣтъ.

Le verbe кентать était usité encore à la fin du XIXe siècle sur la côte de la Mer Blanche : il est enregistré par Podvysockij dans son Словарь областного Архангельскаго нарѣчія : кéнтать « распяливать и наколачивать, для просушки, шкуру морскаго звѣря ».

Ces verbes sont évidemment empruntés au verbe anglais *cant, kent,* employé comme terme de la pêche de la baleine, signifiant « *to turn the animal* (*the whale*) *round, so that other layers of blubber might be cut off* »; voir le *New English Dictionary, kent* v.[2].

Quant au sens de кентовать, il semble bien être ici *dépecer les animaux, c'est-à-dire les baleines.* Кентать, si la définition donnée par Podvysockij est correcte, offre une signification différente : *étendre et clouer les peaux des animaux maritimes pour les faire sécher.*

Pour ce qui est de кентать, c'est peut-être le même mot que кентать « давить », que Kulikovskij, dans son Словарь областного Олонецкаго нарѣчія, cite d'après Barsov, Причитанія сѣвернаго края, sans en préciser l'acception. Le sens d'« égorger » pourrait être fondé sur un détail de l'opération du dépècement : les palans, avec lesquels le cadavre de la baleine est tourné, sont accrochés autour du *cou* de l'animal; cf. le *New English Dictionary, kent* sb.[2] : « *A band of fat, however, is left around the neck* (*of the whale*), *called the kent, to which hooks and ropes are attached for the purpose of shifting round the carcass, Ure's Dict., Arts III, 451* ».

L'anglais *cant, kent* « to bring or put a thing into an oblique position, to turn over completely », est le même mot que l'allemand *kanten* « über die Kante wenden, wälzen »; cf. le *New English Dictionary,* et Grimm, *Deutsches Wörterbuch.* Le *New English Dictionary* ne donne qu'un seul exemple de *kent* dans le sens qui nous intéresse ici; il date de 1856. L'exemple de кентовать date, comme nous venons de le voir, de 1684, ce qui prouve que l'anglais *kent* était employé en ce sens dès cette époque.

Remarquons, pour conclure, que le verbe anglais ne peut pas être entré en russe avant 1553 : c'est alors, comme on sait, que les rapports anglo-russes ont commencé par l'arrivée du navigateur Richard Chancellour à l'embouchure de la Dvina septentrionale (voir par exemple Ogorodnikov, Очеркъ исторіи города Архангельска, pp. 41-43).

Clara Thörnqvist.

IV. — Un écho de l'éloge de Rjurik Rostislavič.

L'éloge que les moines du monastère de Vydoboč adressèrent au prince de Kiev Rjurik Rostislavič lors de sa visite est une des œuvres les plus intéressantes et les moins étudiées de la fin du xiie siècle. Intercalé dans la version *Hypatienne* de la *Chronique* à l'année 1200, l'éloge fut de bonne heure considéré par la critique comme un écrit à part (voir Бестужев-Рюмин, О составе русских летописей, Спб., 1868, p. 115), mais les historiens de la littérature ne s'en sont que fort peu occupés jusqu'ici; seul Hruševs'kyj a montré quelque intérêt pour ce texte (Історія української літератури, Київ, 1923, vol. III, pp. 30-32). Et cependant, par sa langue imagée, par sa rhétorique poussée jusqu'à l'extrême, il présente un exemple typique, et heureux, de ce style orné et exubérant du xiie siècle, dont Cyrille de Turov est le maître le plus éloquent.

Ce texte, si injustement négligé, a eu son rayonnement dans la Russie médiévale; intercalé dans la *Chronique*, il avait d'ailleurs le mérite d'être assez facilement accessible. Il m'a paru intéressant de relever ici une trace de ce rayonnement, l'écho qu'on en trouve au xve siècle dans l'éloge de Boris Aleksandrovič, prince de Tver'. Cet écrit, œuvre d'un moine Thomas, est un panégyrique extrê-

mement curieux qui tend à placer Tver′ au premier rang des principautés russes; il a été publié par Lichačev en 1908, dans les Памятники древней письменности (fasc. 158). Pour donner plus de poids à sa tentative, le moine Thomas est allé chercher chez ses prédécesseurs des fleurs de rhétorique à pleines gerbes. Ses nombreux emprunts, notamment au fameux *Slovo* d'Hilarion, ont été relevés par Šachmatov (Памятники древней письменности, 176, pp. 17-21), mais ce savant a omis de signaler l'emprunt substantiel fait à l'éloge de Rjurik Rostislavič. Toute la fin de la première partie du panégyrique du moine Thomas se présente en effet comme une copie abrégée de l'éloge composé par ses prédécesseurs lointains, les moines du monastère de Vydoboč. Le lecteur, sous les yeux duquel nous mettons les deux textes, pourra en juger lui-même. Le passage cité de l'éloge de Boris Aleksandrovič présente un texte suivi.

Éloge de Boris Aleksandrovič de Tver. (Édition Lichačev, pp. 14-15).	Éloge de Rjurik Rostislavič. (Chronique Hypatienne, à l'année 1200).
И мнози бо преже насъ бывшю но желааху видѣти таковаго государя и яже мы видимъ, но не видѣша, но и слышати не сподобишася.	Мнози бо преже насъ бывшеи желаше видити, яже мы видихомъ, и не видиша и слышати не сподобишася.
Но о Христе самодержавный государь, милосердуй о всѣхъ по обычаю доброму, и нашеа худости писаніа пріими, но якоже оноя вдовици двѣ лепте, на похваленіе твоея добродители.	Но о Христѣ державно милосердуя о всѣхъ, по обычаю ти благому, и нашея грубости писаніе пріими, акы даръ словесенъ на похваленіе добродѣтелій : въ газъфулакію бо княженія твоего любовь и хотѣнье ввергъше, акы вдовица она двѣ лептѣ.
Но понеже, господине, отъ дѣлъ твоихъ при[ч]ту приведохъ ти.	И тоже не отъ скудости нашего нищетоумья, но отъ дѣлъ твоихъ причту пріобрѣтше.
Но отднесь бо мнози боголюбци сынове твѣрскіи въ слѣдъ тебе текутъ, но обретъше тя проводника и якоже Моисій новыя Ізраиль. Но и отселе ти пою пѣснь побѣдную, якоже и Маріамъ древле.	Отднесь бо мнозіи боголюбци познаються, безъ лѣности теци во слѣдъ тебе ревнующе, обрѣтше тя проводника, яко Моисѣа, новый сій Израиль изводящаго изъ работы немилосердья и отъ мрака скупости. Отселѣ бо не на брезѣ ставше, но на стѣнѣ твоего созданія, пою ти пѣснь побѣдную, аки Маріамъ древле.

Но и отвсюду себѣ честь и веселіе привлачающи твоимъ здравіемъ.

И еще же, господине и присный нашь государю, но надѣемься и мы незабытніи познани тобою быти и жаждуще отъ тебе милости и якоже и еленъ воды. Но и Богъ милости и Отець щедроты и любы единороднаго его Сына и пресвятого его и животворящего Духа и да будетъ великимъ ти государствомъ, но вкупѣ и с любящими тя и с любимыми тобою но буди покрываемъ и съхраняемъ отъ Вышняго руки, нынѣ и присно и въ вѣкы вѣкомъ, аминь.

Отвсюду веселіе души привлачаще

Еще же и мы должніи ти молитвенници, нашь присный господине ... надѣемся незабытно познани быти, жажюще отъ тебе милости, якоже елень на источникы водныя. И Богъ милости и Отець щедротамъ, и любы единочадаго Сына его, и причастве святаго Духа, да будеть съ царствомъ твоимъ, купьно съ любыми тобою, и архистратигъ Михаилъ покрыва и и храня кровомъ крилу своею, нынѣ и присно и въ будущія вѣкы, аминь.

Michel Gorlin.

V. — Antin Holovatyj, artisan de l'histoire.

Les Zaporogues avaient envoyé à Pétersbourg, en 1773-1774, une délégation conduite par Antin Holovatyj († 1797), avec la mission d'obtenir de l'impératrice à la fois la restitution à leurs troupes de territoires sur lesquels le gouvernement russe avait mis la main et l'octroi d'une charte particulière en leur faveur (Архів запорозької Січі, Київ, 1931, p. 134). A l'appui de cette requête, la délégation apportait à la Souveraine des « documents » établissant les droits historiques des Cosaques Zaporogues, des titres en un mot.

Qu'étaient et que valaient ces titres? A. V. Storoženko nous l'apprend (Стефан Баторий и днепровские казаки, Киев, 1904, pp. 141-142). Il ne s'agissait là, à défaut de documents authentiques, que de titres inventés de toutes pièces, et c'était la tradition toujours vivante de l'*Universal* du roi Étienne Batory adressé aux Cosaques du Dnĕpr qui en avait fourni la matière. Cet *Universal*, publié pour la première fois dans la *Biblioteka Ordynacyi Krasińskich Museum Konstantego Swidzińskiego* (tomes V-VI, pp. 336-338), se bornait à publier que le roi avait engagé à son service 500 Cosaques Zaporogues et précisait les obligations de ces soldats en même temps que le montant de la solde qui leur était allouée. De ce texte de contenu bien modeste une tradition

légendaire était née, suivant laquelle le roi Étienne aurait été l'organisateur de la Cosaquerie. Et il avait suffi de cette tradition pour inspirer les faux apportés par Holovatyj à Pétersbourg : une charte portant la signature de Batory et incorporée à un *Universal* de Bogdan Chmel'nic'kyj, également fabriqué et daté du 15 janvier 1655.

La Section moscovite des Archives générales de l'État-Major principal a conservé les curieux documents dans un dossier du prince Potemkin, inventaire n° 194, liasse 181, pièce 1 (Evarnic'kij, История запорожских козаков, II, Спб., 1895, p. 60, note 1).

L'accueil fait à ces titres fut des plus réservé. Les délégués se plaignent, dans leurs lettres écrites de la capitale, que les minutes des documents en question ne se soient pas retrouvées dans les Archives relatives aux affaires de Petite Russie, et que les ministres, en conséquence, n'aient pas caché leur méfiance (A. A. Skal'kovskij, История новой Пѣчи, 3e изд., ч. I, Оддесса, 1885, p. 14, en note). Le gouvernement russe, à vrai dire, avait soumis les deux pièces au jugement de l'historien Miller, qui les avait déclarées fausses.

La source de l'*Universal* de Batory, fabriqué probablement par Holovatyj, est aujourd'hui identifiée : c'est la *Chronique de Hrabjanka* (Лѣтопись Грабянки), composée en 1710 et publiée seulement en 1854 à Kiev. Le texte en question figure aux pages 21 et 22 de cette publication. Il n'est autre chose qu'une amplification des vers de la fameuse *Woyna domowa z Kozaki i Tatary* de Samuel Twardowski, imprimée pour la première fois en 1681, à Kalisz. Twardowski (mort en 1660) avait lui-même pris part à la guerre contre Chmel'nic'kyj, et c'est sans doute en Ukraine qu'il avait entendu parler des sentiments d'amitié que l'on prêtait à Batory à l'égard des Cosaques : propos de fantaisie que faisaient répandre Chmel'nic'kyj et son entourage pour justifier les réclamations de la Cosaquerie.

On sait que Holovatyj avait été l'élève de l'Académie de Kiev, où l'œuvre de Twardowski était lue et relue. Il ne pouvait pas ne pas connaître la *Chronique de Hrabjanka*, dont les manuscrits circulaient en Ukraine durant la seconde moitié du XVIIIe siècle. Cet homme avait des lettres, ainsi qu'en témoignent les vers dont il est l'auteur, la Вѣрша на Велнкъ день, adressée au nom des Zaporogues à Potemkin, et la chanson qu'on lui attribue (M. A. Maksimovič, Соинения, I, Киев, 1876, p. 846, et M. Возняк,

Старе українське письменство, Львів, 1922, p. 400) et qui vaut d'être rappelée comme l'une des premières œuvres écrites en langue populaire :

Ей, годі нам журитися, пора перестати,
діждалися од цариці за службу заплати :
дала хліб-сіль і грамоти за вірнії служби.
Оттепер ми, миле браття; забудем всі нужди!
В Тамані жить, вірно служить, границю держати,
рибу ловить, горілку пить, ще й будем багаті.
Да вжеж треба женитися и хліба робити;
хто прийде к нам із невірних, то як врага бити.
Слава Богу і цариці, а покій гетьману :
злічили нам в серцях наших великую рану.
Благодарім Імператриці, молімось Богу,
що вона нам показала на Тамань дорогу.

Cette sorte d'épître a pour motif principal l'installation des Zaporogues dans la presqu'île de Taman', où le comte Musin-Puškin situait l'antique Tmutarakan'. Elle n'exprime pas moins de gratitude à « l'hetman » Potemkin qu'à l'impératrice Catherine. On sait que le prince Potemkin flattait depuis longtemps les Zaporogues et qu'il s'était fait admettre dans leur « confrérie » (братство) à la veille de sa dissolution (1775). Il devait devenir le principal protecteur de Holovatyj et soutenir de tout son crédit auprès de la Souveraine la cosaquerie de la Mer Noire à la faveur du titre qu'il avait obtenu de *grand hetman* (великій гетман). L'*Annual Register* de Londres pour l'année 1791 (tome XXXIII), en publiant la nouvelle de la mort du prince de Tauride, dévoilait l'ambition qu'aurait eue le défunt de reprendre, avec le titre d'*hetman de l'Ukraine*, l'idée d'un État indépendant qui avait été celle de Mazepa. Cette ambition n'a, certes, rien d'invraisemblable chez le favori qui rêvait de devenir prince souverain de Moldavie et de Valachie. Le fait est qu'il bénéficiait d'une grande popularité parmi les Zaporogues et avait reçu d'eux, à cause de sa perruque, le surnom de *Grégoire le mal-peigné :* Грицько Нечоса. Nous touchons ici à une tradition dont Gogol' nous a apporté l'écho dans sa *Nuit de Noël* (Ночь под Рождеством), où Potemkin se trouve paraître à côté de l'impératrice lors de la réception de la délégation des Zaporogues à Saint-Pétersbourg.

Artisan de l'histoire, en tant que tout à la fois pourvoyeur de documents et homme d'action, Holovatyj, entre ses deux voyages diplomatiques à Saint-Pétersbourg, celui de 1773-1774 et celui de 1792, avait réussi à devenir pour quelques années vassal du

Sultan : il avait, en effet, après la destruction de la *Sič*, en 1775, emmené en Turquie une partie des Zaporogues qui ne devaient devenir sujets de l'impératrice Catherine qu'en 1787, attirés par les promesses de Potemkin. C'est le même Holovatyj qui, pendant un temps, signait de faux passeports délivrés à des colons qu'il envoyait sur le littoral de la Mer Noire pour y favoriser la russification de cette région (d'après Ščerbina, Киевская старина, 1883, 6, p. 234). C'est lui aussi qui devait « découvrir », dans l'été de 1792, la fameuse inscription de la pierre de Tmutarakan' qui attesterait opportunément l'ancienneté de la puissance russe sur les rivages de la Mer Noire (*Revue des Études slaves*, XVIII, 1938, p. 198, et A. Mazon, *Le Slovo d'Igor*, p. 76).

Élie Borščak.

AVIS AUX LECTEURS.

La Direction de la Revue des Études slaves *s'excuse auprès des lecteurs de ne pouvoir encore, en raison des circonstances présentes, leur apporter la* Chronique *sur laquelle ils étaient en droit de compter. Elle se permet de se fier à leur obligeance pour recevoir d'eux les livres et articles destinés à fournir la matière de cette* Chronique *aussitôt qu'il sera possible de la constituer à nouveau dans les cadres qui ont été les siens pendant dix-neuf ans : bibliographie raisonnée, notices nécrologiques et informations.*

SOMMAIRE

DU TOME VINGTIÈME

DE LA REVUE DES ÉTUDES SLAVES.

Pages.